

L'ECHARP
ENTENTE DES CERCLES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU ROMAN PAÏS
EN PARTENARIAT AVEC

LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DU BRABANT WALLON – FWB

ET

LE CENTRE ALBERT MARINUS

VOUS PRÉSENTE CE NUMÉRO DE LA REVUE « LE FOLKLORE BRABANÇON »

**CRÉÉE PAR ALBERT MARINUS ET PUBLIÉE (VOIR DATE DU N°) PAR LE SERVICE DE RECHERCHES
HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE DU BRABANT**

NUMÉRISATION RÉALISÉE EN 2022 PAR WILFRED BURIE, ECHARP

**Bibliothèque Centrale du
Brabant Wallon – FWB**

Place Albert 1er, 1 - 1400
Nivelles
+32 67/893.589
bibcentrale.mediation@cfwb.be
www.escapages.cfwb.be

Echarp

Entente des Cercles
d'Histoire et d'Archéologie
du Roman Païs
+32 479/245.148
echarp@gmail.com
www.echarp.be

Centre Albert Marinus
Musée communal de Woluwe
-Saint-Lambert
40, rue de la Charrette
1200 Bruxelles
+32 2/762.62.14
fondationmarinus@hotmail.com
www.albertmarinus.org



Avec le soutien de la
Province du
Brabant Wallon

N^o 126_127

du Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant

LE
FOLKLORE
BRABANÇON

PÉRIODIQUE

TOME XXII

Nos 126-127

PRIX : 50 Frs



BRUXELLES

12, VIEILLE HALLE AUX BLES

2)

110 JUIN 1978

BIBLIOTHEQUE
DE NIVELLES
Rue de Charlemagne
1400 NIVELLES
Tel. 067/22.77.88

XXII — 126-127

Année 1950

P245

Le Folklore Brabançon

SOMMAIRE

Paul Minnaert. — La Cendrillon des Sciences — Philosophie et Folklore. — Les Evangiles et le Folklore — La Logique dans la Fable. — Folklore de la Neige. — Notes étymologiques et toponymiques du Brabant wallon. — Le Contrepesage. — Réflexions d'un Folkloriste (3^e série). — Bibliographie. — Mouvement folklorique.

398 (493.2)
F04
H

Numéro consacré à la mémoire de
notre collaborateur Paul Minnaert

1400 NIVELLES
Rue de Charlemagne
Tel. 067/22.77.88

Paul Minnaert

Il y aurait bien de l'ingratitude de la part de notre revue si elle ne rendait un hommage particulier à Paul MINNAERT (pseudonyme Paul HERMANT) qui pendant vingt ans lui apporta un concours on ne peut plus important. Pour une très large part le succès de la publication et sa valeur lui sont dus. Il ne convient pas seulement de rappeler ici sa collaboration d'auteur, mais les nombreuses activités qu'il déploya en faveur de notre service : dons de livres et de documents, dépouillement de publications en langues étrangères, propagande pour la conquête de nouveaux abonnés et surtout conseils judicieux. S'il est possible au lecteur d'apprécier, dans nos volumes successifs, la part de ses contributions, nous seuls sommes à même de dire l'importance des services rendus, non apparents. Nombreux sont d'ailleurs parmi nos abonnés, ceux qui eurent l'occasion de faire sa connaissance

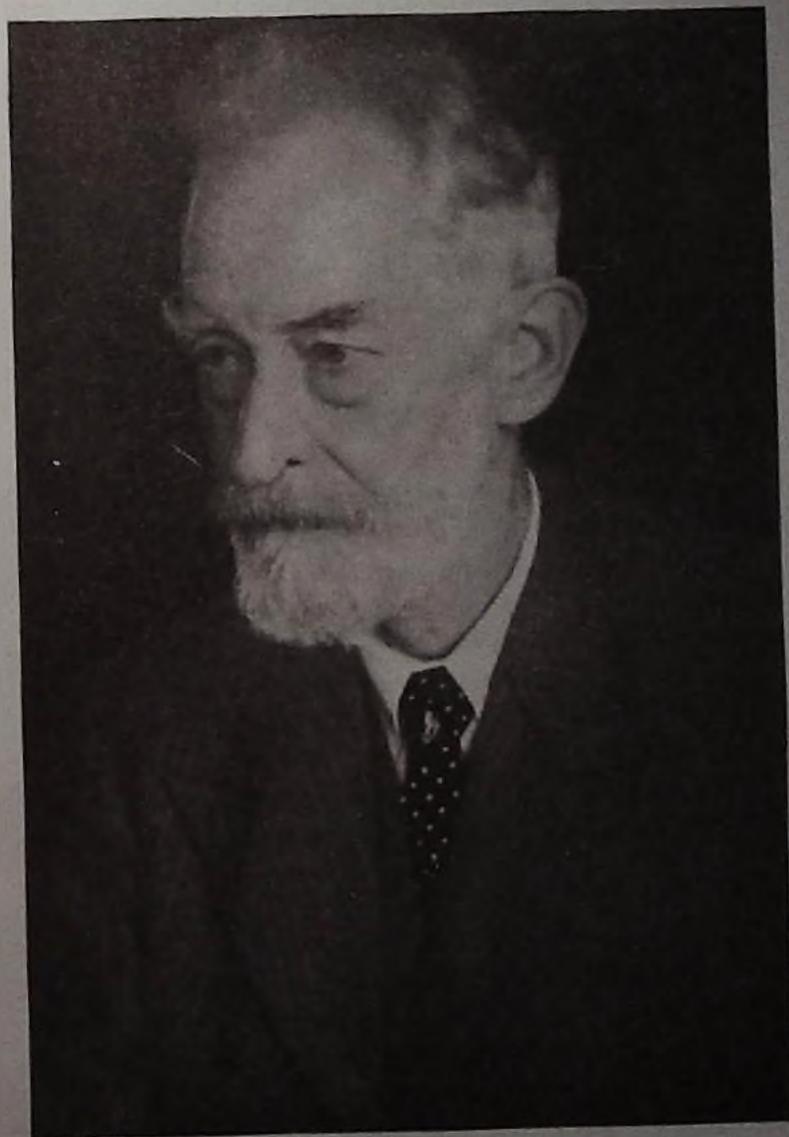
dans nos locaux tant son assiduité y était grande. Plusieurs fois par semaine ne nous faisait-il pas visite?

Nous avons été amenés déjà à lui rendre un hommage public le 30 juin 1935, dans la grande salle de la Fondation Universitaire, lors de la séance spéciale que lui consacra la Société Royale d'Anthropologie et de Préhistoire, dont il était le Président. Le texte de cet éloge funèbre a été imprimé dans le tome LV du Bulletin de la Société. Ce discours rappelait les nombreuses activités scientifiques de MINNAERT : son cours d'histoire de la Philosophie, à l'Université Nouvelle, transformé en Séminaire d'histoire de la Philosophie lors de la disparition de cette dernière après la première guerre mondiale et sa transformation en Institut des Hautes Etudes. Ceux qui le fréquentèrent purent là surtout apprécier sa vaste érudition, sa simplicité, sa bonhomie. Depuis sa mort, en souvenir de son fondateur, ce séminaire a pris la dénomination de séminaire Paul MINNAERT. Dans les travaux qui y furent présentés et discutés, une large place était faite au Folklore, car MINNAERT en comprenait tout l'intérêt. Il sentait tout ce que le Folklore contient d'indications précieuses pour la compréhension de l'homme.

A la Société d'Anthropologie de même, il ne se passait pas d'année qu'il ne fit au moins une communication sur un sujet toujours original, folklorico-ethnologique. Il occupait le siège présidentiel au moment de sa mort.

La Société des Américanistes, vivait grâce à son activité. Il alimentait les séances de ses communications, assurait l'édition du Bulletin. A titre bénévole, au Musée d'Art et d'Histoire, où il avait le titre de collaborateur scientifique, il prit la part la plus grande à l'installation et à l'alimentation de la section des antiquités précolombiennes. Une salle du Musée porte maintenant son nom.

Il collabora activement aux travaux de la Société de Géographie. Ce fut à son initiative que cette Société entreprit une vaste enquête dans les pays exotiques sur les dessins d'enfants. Plus de cent mille dessins de petits Chinois, Japonais, Indonésiens, Hindous, Peaux-rouges,



PAUL MINNAERT

Pseudonyme : Paul Hermant.

Né à Grammont le 31 décembre 1869;
décédé à Ixelles le 28 septembre 1944.

furent recueillis. Cette collection a été versée dans les archives des Musées d'Art et d'Histoire. Elle attend quelqu'un qui voudrait bien s'intéresser à leur classement et à leur étude.

Combien de rapports MINNAERT ne présentait-il pas, généralement sur des sujets folkloriques, à de nombreux congrès nationaux ou internationaux d'Archéologie, d'Anthropologie, des Sciences, d'Histoire des religions, de Sociologie, pour l'avancement des sciences, etc.!

Faut-il rappeler l'activité qu'il déploya pour sauver de la destruction la Maison d'Erasmus? Il contribua largement à sa conservation et ce petit immeuble pittoresque mais riche de grands souvenirs jouit aujourd'hui d'une renommée mondiale. Il ne semble pourtant pas entièrement à l'abri de tout danger et il serait bon que ses amis veillent attentivement sur lui.

Toutes ces activités font apparaître MINNAERT comme un homme ayant pris une grande part à la vie intellectuelle, mais la courte description que nous faisons ici serait incomplète si nous ne portions pas notre attention sur un de ses mérites capitaux. Il avait des idées. Ses conceptions, sa philosophie, n'étaient pas routinières, enfermées dans des cadres conformistes, attachées à un système. Sa pensée, constamment soucieuse de l'humain, n'était jamais cloisonnée par des données superficielles ou de temps ou de lieu. Tout prenait à ses yeux un aspect universel. Tout phénomène, situé dans l'espace et dans le temps, il ne cherchait pas à en trouver une explication uniquement intrinsèque, tenant au fait lui-même, mais à dégager aussitôt les interférences; c'est-à-dire replacer la partie dans le tout, le fait dans son cadre, les actions et réactions avec l'ambiance totale. C'est cette manière de procéder, cette vue large, qui le conduisit à attribuer au folklore une importance généralement peu perçue. Quel intérêt peut présenter n'importe quelle manifestation folklorique envisagée en elle-même, abstraction faite de l'ambiance ou elle se déroule? Si, au contraire, vous en recherchez la ligne d'évolution dans le temps; si vous lui trouvez

des affinités chez tous les peuples du monde; si vous en dégagnez les fonctions dans l'actualité vivante, du moindre fait, négligé par l'observateur, jaillit aussitôt, le rôle utile dans la réalité sociale. Un exemple fera mieux comprendre la portée de notre remarque. Pendant longtemps, on a considéré comme encombrantes, la plupart des glandes dont est pourvu le corps humain. On en négligeait l'étude. N'étaient ce pas là organes inutiles? Leur importance et leur utilité n'apparut que le jour où on établit leurs interférences. Aujourd'hui on envisage le «système glandulaire» au point de vue physiologique, comme on étudie le système osseux, le système nerveux et on se rend compte de leur rôle indispensable dans le fonctionnement harmonieux de l'organisme. Forts rares sont malheureusement les gens susceptibles d'apprécier la valeur réelle des idées. Tantôt leur originalité heurte, tantôt on ne la perçoit même pas, tant les esprits sont portés à ne chercher que des détails d'ordre descriptif et non du tout préoccupés d'une recherche explicative. Cependant c'est de ce côté que doivent venir les suggestions novatrices, même si parfois elles sont fort hypothétiques ou peuvent être considérées comme des anticipations.

Il sera utile sans doute à beaucoup de nos lecteurs, nouveaux venus, de connaître la liste des études publiées par MINNAERT, dans cette revue, pendant les dix-neuf premières années (1921-1940). Nous ne donnerons que la liste des travaux de quelque ampleur, car le nombre de menus faits, de notes, courtes sans doute, mais pourtant suggestives, est innombrable.

Le fantastique dans l'imagination populaire (III - p. 122 - 1924), en collaboration avec Denis BOOMANS. Pendant longtemps, cet auteur fut pour MINNAERT un précieux récolteur de faits et comme il était lui-même préoccupé de problèmes philosophiques, le choix des faits et leur interprétation était toujours réalisés dans de bonnes conditions.

La psychologie du comique populaire (IV - p. 1 - 1924).
Jeux de banneteurs bruxellois (IV - p. 305 - 1925).

Les laches de la lune (dans le folklore bien entendu) (V - p. 109 - 1925).

Carnets d'observations (il s'agit surtout de contes de la région avoisinant la route Louvain-Diest) (V - p. 220 - 1926).

Le peigne de Sainte-Gertrude et sa symbolique (ce peigne exposé à Nivelles, lors de l'exposition organisée par notre service, servit de point de départ à une étude générale sur la symbolique du peigne) (V - p. 124 - 1926).

Notes d'intérêt folklorique dans l'œuvre d'Adenès-Ii-Roi (VI - p. 298 - 1927).

Le fil de soie rouge (sa signification symbolique) (VII - p. 79 - 1927).

Noëvi ou Envies (VII - p. 160 - 1927) (Nous publions peut-être un jour une documentation complémentaire sur cette question).

La médecine populaire (Fort volume de 250 p., en collaboration avec Denis BOOMANS. Ouvrage qui a jeté un jour nouveau sur la façon d'envisager les remèdes populaires. Malgré un tirage supplémentaire, l'ouvrage fut vite épuisé et l'auteur était en négociation avec une grande maison d'édition française pour sa réimpression, quand la guerre a éclaté) (VIII - p. 3 à 240 - 1928).

Omina ou présages (XI - p. 111 - 1931).

Le folklore dans Ruysbroeck l'Admirable (XI - p. 386 - 1932).

À propos de la Vanité (étude sur la mentalité des marchands du vieux marché à Bruxelles) (XII - p. 145 - 1932).

Le folklore dans l'œuvre de Teniers le Jeune (XII - p. 223 - 1932).

Les voies nouvelles du folklore (XII - p. 277 - 1933).

Glossaire d'argot bruxellois (XIII - p. 53 et 357 - 1933-1934).

Folklore et science (XIV - p. 122 - 1934).

Le folklore dans les écrits d'Erasmus (XIV - p. 409 - 1935).

Le folklore dans l'œuvre de Thomas de Cantimpré (XVI - p. 329 - 1937).

N. D. L. R. — Minnaert avait beaucoup de relations dans le monde des artistes, où il était très estimé. La plupart des études qu'il a publiées dans le « Folklore Brabançon » furent illustrées de dessins signés du nom de ses amis. A titre de rappel, nous donnons l'un d'entre eux en frontispice à l'étude suivante. Ayant pour auteur Charles Counhaye, représente « La Recluse » et servit à illustrer l'étude sur *Le Folklore dans l'œuvre de Cantimpilé*.



La Cendrillon des Sciences

ALBERT MARINUS

Le Folklore n'est pas cité dans la plupart des classifications des sciences, on ne l'enseigne pas dans les universités (1) et souvent ceux qui se consacrent à ces recherches sont à peine tolérés dans la corporation des savants (2). Leur domaine est précisément ce que dédaignent les autres, ils vivent, intellectuellement, de miettes et de reliefs.

Cependant le folklore a apporté au trésor de nos connaissances un appoint considérable, mais ce n'est pas là un titre suffisant : le folklore est trop jeune encore pour être admis à la table des grands et bien longtemps encore, la

(1) En Belgique, il est enseigné maintenant dans les Universités de Gand, de Liège et de Louvain. (N. D. L. R.)

(2) Depuis 1928, date de ce manuscrit, la situation a déjà sensiblement changé.

science, la vraie science, le considèrent par rapport aux autres, comme une branche mineure de valeur secondaire. (1)

Mais avouons, entre nous, qu'en réalité c'est un domaine difficile à classer : il se rapproche et se sert de l'histoire, de l'archéologie, du droit, de la morale, de la logique, de la psychologie, de la botanique, de la linguistique, de la médecine et en un mot le folklore nage un peu dans toutes les eaux, et prend à son usage des bribes de toutes les sciences, ou du moins il va chercher tout ce qui, dans les divers domaines, est rejeté, non assimilable ou dédaigné. Parfois il va dénicher dans les livres peu connus et d'apparence banale quelque idée, quelque coutume qui sort des usages courants mais bien plus fréquemment il cherche à découvrir comment dans l'esprit des gens non initiés et ignorants se réfractent tous les éléments de l'organisation sociale, comment chez eux se transforment en erreurs, les religions sublimes, les règles du droit et de la morale, les théories et la pratique de l'art médical.

Le folklore étudie la vie réelle et concrète. La logique qui l'intéresse n'est pas celle de Port Royal ni celle de Kant, mais bien plutôt celle de tous les hommes et de tous les jours, cette logique aux formes multiples, amalgame de rapports analogiques et de conceptions animistes, d'anciennes croyances religieuses dévoyées ou de science incomprise : l'histoire de l'humanité qui s'y révèle n'est pas l'histoire exacte des grands conquérants ou des grands empires, mais une histoire en raccourci qui a laissé ses empreintes profondes sur les coutumes et dans l'esprit des gens.

Mais néanmoins c'est une logique vivante et vraie puisque l'homme la pratique en tout et toujours et qu'elle survit et résiste victorieusement, peut-on dire, à la logique savante.

La religion qu'elle étudie n'est pas celle qu'enseigne le Christianisme, le Judaïsme ou l'Islamisme, mais la façon

(1) Le Folklore a été admis aux Congrès Nationaux des Sciences de 1910 et de 1925, tandis que l'Histoire en était exclue, le Folklore pouvant être une science d'observation directe et l'histoire pas.
(N. D. L. R.)

dont ces cultes se réfractent dans l'esprit du commun, mêlés aux survivances des religions défuntes, aux incompréhensions les plus grossières, en d'autres termes ce que condamne, ou tout au plus tolère, l'orthodoxie. Ce sont les faits de sorcellerie, de magie, des coutumes, des rites et des gestes devenus incompréhensibles par leur ancienneté et qui se retrouvent presque identiques dans l'esprit des peuples les plus distants les uns des autres. Si l'histoire des religions condescend parfois à étudier ces formes chez les Australiens et les Peaux Rouges, il lui déplaît de les étudier sur le vif, en Belgique et en Europe occidentale.

On étudie les langues, leur évolution, leurs corrélations, mais les nombreux argots et les dialectes locaux, ces langues vivantes et expressives entre toutes, sont dédaignées.

L'Anthropologie cherche à établir la parenté et les relations historiques entre les peuples. Dans les grandes manifestations de la vie il est parfois bien difficile de discerner ce qui est dû à la transmission ou à des formations parallèles. Mais il est des cas plus ténus, plus démonstratifs à mon sens et cependant presque négligés : ce sont certains détails typiques de légendes ou de mythes, certains accessoires de la parure, certains gestes conventionnels, etc. Je citerai un exemple. Celui qui mieux que tout autre a établi en moi une conviction. Y a-t-il une parenté entre asiatiques et américains ? C'est là une question fortement controversée. Ce qui m'a décidé à opiner pour l'affirmative c'est l'existence sur les bords de la Lena, en Sibérie, au Nord-Ouest de l'Amérique et même au Pérou de cette légende qui met dans la lune une jeune fille avec un seau d'eau, qui fait pleuvoir. C'est là une idée trop spéciale pour être née spontanément en divers endroits.

La médecine populaire est considérée avec mépris par les médecins et les historiens de la médecine, et cependant son rôle, même de nos jours, dans les grandes villes, ne le cède guère en importance à celle de sa sœur, ou peut-être de sa fille savante.

L'art plastique populaire était jusque dans ces der-

niers temps jugé indigne des musées et des collections et bien rarement on rechercha des relations avec l'art d'academie.

Combien peu dans les histoires de la musique il est question de l'art populaire. (1) Si quelques airs et quelques chansons sont peut-être des restants dénaturés de quelque œuvre plus importante, il en est beaucoup qui furent faites par des inconnus de talent qui interprétèrent la vie coutumière, le retour du soldat ou du marin, des épisodes de la vie du père, du paysan ou de l'ouvrier, les tristesses d'amour de la fiancée ou de l'épousée, l'ironie contre les grands ou les prêtres. Un grand nombre de ces œuvres furent reprises par de grands compositeurs ou intercalées dans leurs œuvres.

Cette déconsidération que je viens de signaler, est-elle bien justifiée ? En réalité la science et l'art vivent ils bien à l'écart de la conception populaire comme semble le supposer la science d'université ? Nous ne le croyons pas. Nous croyons au contraire pouvoir déclarer que les échanges, ou du moins les influences mutuelles, sont constantes.

Si d'un côté les figures des grandes mythologies se sont transposées dans la tradition populaire sous des formes à peine reconnaissables, tels Wodan ou Odin, qui devient, au début du Christianisme, le roi des Elfes de l'île de Rügen, traversant les airs sur un char attelé de quatre elafons noirs, le chef des esprits infernaux, le roi des Aulnes, l'Erkänig, dont les français ont fait Erlequin, qui lui donnent le caractère léger et spirituel et qui passe au théâtre italien, au XVIII^e siècle sous le nom de Arlequin; telles aussi les figures historiques comme le roi Dagobert ou Malbrough qui prennent dans l'esprit populaire un caractère assez comique, il n'en est pas moins vrai que le processus contraire

(1) Combien la lecture de ce rapport écrit il y a vingt deux ans et non publié alors, présente aujourd'hui d'intérêt ! Comme il fait apparaître l'expansion du Folklore en ces dernières années ! Quelle place l'étude de la musique populaire n'a-t-elle pas pris dans les préoccupations de savants spécialisés ! (N. D. L. R.)

se marque avec tout autant de fréquence et que la littérature a emprunté à la légende populaire des sujets innombrables, que la musique a transposé des milliers d'airs et de chansons qu'un anonyme quelconque a créés, que les arts plastiques ont bien souvent trouvé leurs sujets dans les thèmes traditionnels des contes et des légendes. Mais, notons-le incidemment, l'artiste se rend mieux compte de ces relations que ne le fait en général le savant officiel.

Et cependant que d'obligations la science n'a-t-elle pas envers les coutumes et les idées du peuple ? Parlant d'abord du Droit, je ne revendiquerai pas pour le Folklore tout le droit coutumier et les ouvrages qui ont été écrits sur la matière, mais cependant ce devrait être un territoire commun entre l'histoire du droit et nous-mêmes. Le droit coutumier est né de la fixation des usages et ce serait un tort de croire que la codification a tari toutes les sources du droit, autres que la loi, et qu'il n'y a plus actuellement place pour la coutume. Il y a surtout la pratique jurisprudentielle qui est une source du droit, qui consacre la coutume et lui donne une valeur juridique, ou bien qui interprète la loi ou supplée à son silence.

Cette pratique jurisprudentielle n'est autre chose qu'une coutume des tribunaux, et son rôle avait déjà été indiqué dans le discours préliminaire au code français, présenté par Portalis. Si ceci est exact en France et en Belgique, cela se marque davantage encore en Angleterre où, à côté de la loi commune à tout le pays, il y a aussi les coutumes spéciales qui ne s'appliquent qu'aux habitants d'une partie restreinte du territoire. Il est certain qu'un régime juridique, pour survivre, doit tenir compte du génie, du caractère et du tempérament d'un peuple, de ses mœurs, de ses usages et de son esprit, de ses croyances, de ses relations, de son voisinage et aussi surtout de l'ensemble de son évolution. Et à côté du droit écrit et reconnu par les tribunaux, que de droits élémentaires dans nos groupements, nos sociétés de commerce et d'agrément, nos organisations administratives et autres; droits impérieux

et à fortes sanctions parfois, très variables suivant le milieu géographique, la classe sociale et l'époque: une partie de ces droits se fixe, se cristallise en formes définies, qui prend la valeur d'un contrat tacite ou écrit, et finit par s'imposer au droit de la nation.

D'autre part, n'avons-nous pas vu tant et tant de facteurs sociaux, qui ressortissent au domaine exclusivement folklorique, engendrer une législation spéciale. Faut-il rappeler les lois sur la sorcellerie déjà indiquées par la loi des XII tables, punies par le digeste et appliquées aux Chrétiens sous Marc Aurèle. La loi des Visigoths condamnait les maléfices et les lanceurs de tempête et les juges avaient souvent recours, pour découvrir les coupables, aux devins et aux aurospices. La loi Salique elle aussi punissait la sorcellerie et ce furent ces lois, qui durant le Moyen-Age firent brûler 9 millions de sorciers et de sorcières, dont un grand nombre en nos provinces. Pour bien comprendre cette législation n'importe-t-il pas d'étudier quelle était à cette époque la croyance au diable, aux sorciers et aux enchanteurs ? Et n'oublions pas que ce ne fut pas ici une question religieuse mais surtout une affaire de juridiction civile à partir du XIII^e siècle.

Parmi les autres idées superstitieuses qui ont exercé un rôle sur le Droit, je puise un peu au hasard: ordales et jugements de Dieu, bien antérieurs au Christianisme, privilèges légaux en faveur des femmes enceintes pour éviter que leurs enfants ne soient marqués d'envies, poursuites intentées contre des marionnettes parce qu'elles étaient supposées être des lutins (1603 à Romorantin), poursuites contre les noueurs d'aiguillettes qui payèrent de leur vie les idées superstitieuses de leur temps et dont le dernier cas probablement fut appliqué par le tribunal de Bordeaux en 1618.

L'influence de la tradition populaire sur les religions, leur enseignement et leurs rites est bien plus important encore. Lisez la Bible, l'Évangile, le Tao Te King, le Lotus de la Bonne Loi, le Coran ou n'importe quel autre livre

sacré, que n'y trouverez-vous pas de faits et d'idées de nature folklorique qui s'y sont incorporés ! Le Christ ne dédaigne pas d'utiliser certains procédés qui sont du domaine de la médecine populaire universelle: il chasse les démons du corps des malades et guérit au moyen du souffle et de la salive. Que de légendes pieuses se sont greffées sur les figures des créateurs de religion: il me suffira de citer l'Évangile apocryphe de l'Enfance, qui n'est pour ainsi dire qu'un tissu de contes. Plus grand encore fut le rôle de ces contes dans le Bouddhisme. Les moines bouddhistes ont adapté à leurs fins, toutes les histoires, les contes, les fables et les anecdotes traditionnelles, dépassant notablement sous ce rapport leurs collègues chrétiens du Moyen-Age. Partout la Sagesse populaire a trouvé de l'écho, que ce soit dans la Bible, dans l'Évangile et surtout dans l'œuvre de Lao-Tseu.

Mais quelle importance n'ont pas conservée dans nos grandes religions le folklore universel de magie, de sorcellerie, de cures miraculeuses, de légendes de toute espèce, qui puisées dans le fond éternel de la ferveur et de la bonté populaires, se sont syncrétisées autour des figures des demi-dieux, des saints ou des héros. Dans le catholicisme il n'est presque pas une église qui n'ait son pèlerinage, son culte naïf que l'Église favorise parfois, mais que le plus souvent elle est forcée de tolérer.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire des théories mythologiques nous voyons que progressivement elles attribuent un rôle de plus en plus important au Folklore. Grimm avait bien vu la connexion entre les deux domaines, mais pour lui le folklore n'était qu'une masse de survivances. Schwartz vit dans le domaine de la mythologie inférieure le terrain sur lequel a poussé toute la mythologie, et en particulier celle des Eddas. Manuhard et Andrée ont établi des parallèles entre l'ethnographie et le folklore c'est-à-dire ont donné à celui-ci une valeur humaine et Lange enfin établit un parallèle entre les grands mythes des nations civilisées et le folklore des peuples barbares. Les données folkloriques au lieu d'être des choses usées,

doctement au contraire l'outil qui permet d'interpréter les mythes.

Mais tous ces auteurs n'ont visé que le passé : le folklore et la mythologie apparaissent comme des choses défuntées. Ils n'ont pas vu suffisamment que des mythes se créent de nos jours et que des religions ou du moins des tentatives religieuses se fondent sous nos yeux et que comme anciennement, elles prennent leurs racines dans le domaine folklorique. Tel est le cas en Belgique même, pour l'Antoinisme et le culte du père Dore qui sont en réalité un mélange de médecine populaire et de spiritisme. Ce sont là des phénomènes qu'il serait hautement utile d'observer concrètement car ils pourraient nous apprendre beaucoup sur la psychologie et l'évolution des religions.

Je ne voudrais pas être désagréable aux médecins ni toucher au prestige de leur savoir, mais cependant il faut bien reconnaître que plus d'un médicament dont l'origine est purement analogique (telles certaines combinaisons rouges du fer qui arrêtent les hémorragies) s'est conservé dans la pharmacopée actuelle; mais ce n'est pas seulement envers la médecine populaire européenne que la science a des obligations, mais elle a fait des emprunts à la croyance de tous les peuples : faut-il rappeler que le coca (dont on extrait la cocaïne) et la quintine étaient des remèdes populaires péruviens avant d'être adoptés par la science européenne en 1638, que le jalap était un procédé de guérison mexicain, que l'Orient connaissait la morphine longtemps avant nous, que les Chinois usaient de la rhubarbe, de l'arsenic et du mercure avant que les Européens ne vinrent chez eux et certes cette énumération pourrait être considérablement augmentée.

Nous concluons de ceci que la matière dont notre science s'occupe ne mérite pas d'être rejetée comme inutile scientifiquement et nous estimons aussi que le rôle des folkloristes en l'étudiant et en l'analysant, ou établissant surtout ses relations avec les diverses sciences et leur histoire, ont fait œuvre de grande utilité.

Surtout en ce qui concerne les choses vivantes et spirituelles, la science cherche à découvrir ce qui est constant, alors qu'en réalité tout est personnel et divers, ou bien elle dégage du concret certaines abstractions ou bien elle soumet la réalité à certaines théories préconçues. Mais la vie déborde toujours toute théorie, toute idée générale et toute loi.

Et ceci est vrai pour la représentation d'un objet concret, pour le sens d'un mot, pour un langage, une règle juridique ou un mythe. Dans l'esprit des gens tout cela oscille autour de ce qui est écrit ou prescrit et ces oscillations sont plus ou moins grandes suivant les esprits et les milieux sociaux et c'est en ces oscillations que jusqu'ici le Folklore a trouvé son domaine. Son rôle scientifique est de les étudier par rapport à l'idée généralement admise, actuelle ou ancienne ou de rechercher leurs migrations d'un concept à un autre et d'indiquer les régularités de leurs transformations historiques.

Comme le disait Bastian, si nous voulons comprendre le développement intellectuel de l'humanité, nous devons nous baser aussi complètement que possible sur les données positives. La logique déductive est toujours d'un emploi précaire, elle ne peut servir qu'à combler des vides très faibles.

L'homme conçu théoriquement n'existe pas. Certes, si on se place dans le domaine de l'abstraction il y a des lois de développement qui se répètent dans le monde entier, mais elles subissent des variations sans nombre lorsqu'on les observe dans la réalité.

La sociologie, comme l'ont écrit il y a des années déjà MM. Durkheim, Combes et Letourneau, dogmatise trop souvent avec les seules lumières de la philosophie naturelle; elle est trop bourrée de conceptions logiques abstraites et de constructions philosophiques. Au lieu d'analyser les phénomènes sur le vif, là où ils existent et se forment, au lieu d'essayer de comprendre la pensée de ceux qui les pratiquent et les vivent, et qui, notons le, sont à nos côtés, nous

faisons d'emblée des constructions sur des thèmes abstraits ou des idées générales et nous adaptions les faits à notre logique savante et à notre philosophie livresque.

Notre sociologie n'est encore qu'une sorte d'alchimie des sociétés, qui fut utile en montrant l'unité de la vie et en recherchant les liaisons et les causes des phénomènes. Mais ces moyens furent trop sommaires et manquèrent de rigueur et d'autre part les matériaux de la réalité étaient transposés.

La psychologie est impuissante à interpréter directement la plupart des manifestations sociales : il faut pour qu'elle arrive à un résultat qu'elle les décompose en leurs éléments historiques, en d'autres termes qu'elle suive leurs évolutions successives à travers les siècles, les civilisations et les conceptions générales et qu'ensuite elle analyse ces éléments au moyen des psychologies anciennes, au moyen de ces processus élémentaires de la vie mentale humaine. Le présent est fait du passé, mais d'un passé profondément modifié par les adaptations successives aux divers milieux que ce passé a traversés.

Nous sommes encore dans l'âge d'or du Folklore. Le champ de nos récoltes est presque illimité; nous vivons encore en terre indivise et libre, c'est-à-dire que nous faisons la cueillette et la chasse là où bon nous semble et qu'en fait le sol est encore d'une assez grande fécondité.

Les traditions populaires primitives, bien que refoulées par la science et l'esprit de critique rationnel, vivent encore abondamment autour de nous, il nous suffit de voir et d'écouter avec quelque patience, pour faire une récolte très riche. Mais tout tend à s'égaliser et à devenir d'une banale uniformité. D'autre part les faits folkloriques commencent, grâce à notre effort, à prendre leur place dans le domaine scientifique classé; je vois le moment où la ruelle se fera, où théoriciens du droit, de la science, de la philosophie, de l'histoire et de l'art inclueront dans leur champ de culture nos terres libres. Lorsque l'historien des religions aura vu que des religions s'ébauchent autour de nous dans l'esprit populaire, les unes faibles et avortées, d'autres puissantes

comme la christian-science ou l'antoinisme, lorsqu'il aura vu que des mythes se créent tous les jours chez les enfants et les naufs, lorsqu'il aura la conviction que le culte officiel n'est qu'un ensemble d'abstractions autour duquel gravitent mille et un petits cultes particuliers, alors nous perdons tout ou presque tout le domaine des religions.

Quand l'historien du droit sera pénétré de cette vérité que le droit naît dès que deux personnes sont en présence, que l'autorité existe dans nos relations sociales les plus simples et les plus spontanées, que ce sont les cas et coutumes du peuple qui ont enfanté, modelé et fait évoluer sa conception, alors aussi une invasion nouvelle appropriera une partie des terres libres que nous parcourons.

Lorsque l'historien des théories médicales aura vu que la plupart des doctrines ont leurs racines et leurs antécédents dans les préjugés populaires; que la microbiologie de Leeuwenhoek est une constatation par le microscope des théories qui attribuaient les maladies à des insectes et à des vers que l'on disait souvent invisibles, que tel médicament figure dans la pharmacopée actuelle parce que les analogies de couleur, de forme ou toute autre l'ont introduit dans la médecine ancienne et qu'il s'y est conservé parce que l'expérience ultérieure a confirmé l'hypothèse première, que maints remèdes nous parviennent des traditions des peuples éloignés, lorsqu'enfin la science aura attentivement étudié la pratique médicale des divers peuples et notamment la médecine chinoise, si riche en observations sans nombre, alors encore le champ du folkloriste sera rétréci d'autant.

Un jour viendra très prochainement où la psychologie de l'enfance ne se bornera plus à faire des observations individuelles, mais où elle s'apercevra que la vie de l'enfance, comme celle de l'adulte est collective, alors le psychologue professionnel annexera à son domaine tout ce qui concerne les jeux des enfants, les traditions enfantines, les dits enfantins et ce sera là encore une province notable de notre domaine qui nous échappera.

En un mot quand la science de l'homme, l'anthropologie dans son sens le plus vaste, sera devenue vraiment

concrète, lorsqu'elle observera totalement la vie réelle plutôt que la construire en partie logiquement, lorsqu'elle cessera son travail d'abstraction à priori qui, peut-être, est la cause de sa faiblesse et de son insuccès relatif, le folklore perdra sa vie autonome.

Je prévois qu'alors, non seulement les folkloristes tels que nous les comprenons maintenant auront presque disparu, c'est-à-dire que les divers éléments qui composent ce folklore seront étudiés par des professionnels spécialisés : historiens, médecins, docteurs en droit, psychologues ou sociologues qui auront rattaché à leur science les disponibles du folklore, mais ceci, je pense, aura une autre conséquence au point de vue de l'esprit même de la science. Nous cherchons surtout à coordonner les faits folkloriques entre eux, nous avons créé une sorte de psychologie et de logique individuelle ou collective de tout ce que nous considérons comme étant de notre domaine, mais plus tard les pratiques et les conceptions du droit populaire seront étudiées surtout en fonction du droit savant et vice-versa, l'art populaire en fonction de l'histoire du grand art, la sagesse populaire en fonction de la philosophie d'école et par contre l'art d'académie et la sagesse universitaire ou livresque seront, à leur tour, analysés par rapport à la vie populaire.

Les folkloristes diront que je leur réserve un avenir assez sombre et quelque peu décevant. Tel n'est cependant pas mon sentiment. Il faut que nous préparions notre science à cet état nouveau où elle apportera au savoir universitaire un aliment nouveau fait de réalisme et d'observation avec tout ce que ceci implique d'esprit critique et relativiste. Lorsque nous-mêmes aurons mieux établi les liens qui rattachent notre domaine aux diverses sciences universitaires, lorsque nous aurons presque épuisé notre faculté d'observation dans un monde appauvri par l'uniformité de la culture contemporaine, lorsqu'enfin nous-mêmes, nous aurons établi cet état de transition qui aura fait inclure dans notre horizon, au-delà des traditions et des survivances du passé, les éléments vivants et créateurs des relations sociales, alors il ne sera que juste que l'œuvre préparatoire que nous

aurons entreprise soit remaniée et appropriée par un outillage scientifique plus spécialisé et une philosophie plus savante.

Mais nous avons devant nous encore maintes et maintes terres vierges; pour citer au hasard : les conceptions religieuses réelles des villes et des campagnes, le sens juridique d'après les diverses professions, le sens moral des divers milieux sociaux, le sentiment esthétique, tragique et comique du pauvre et du riche, la courtoisie, cet art des relations sociales à la campagne et à la ville et maintes autres encore que l'on notera par la suite. Mais cela aussi sera alors absorbé par la science régulière.

Peut-être restera-t-il toujours quelques parcelles assez difficilement assimilables aux sciences officielles qui seront abandonnées aux curieux, peut-être même ceux-ci parviendront-ils à explorer quelques coins oubliés, mais, malgré tout, je crois que leur territoire et leur rôle seront considérablement réduits.

Cependant on reconnaîtra à cette époque, mieux que de nos jours le mérite des pionniers; ils ne seront plus considérés comme des savants d'ordre secondaire, mais au contraire comme des travailleurs qui auront conservé au patrimoine humain une quantité immense de documents précieux et dont le rôle aura été d'élargir le champ d'action de toutes les sciences qui étudient l'homme en leur ayant donné un sens d'observation plus concret et plus réaliste.

Notre disparition en tant que travailleurs essentiellement folkloristes sera en quelque sorte la rançon de l'évolution et de la systématisation de notre science et de l'équipement progressif de notre champ d'action. Au lieu de rester une science de grand air, notre œuvre sera presque fatalement continuée par des savants de laboratoire ou de cabinet. On étudiera, en fonction de théories nouvelles, les faits que nous aurons apportés et consignés dans nos travaux, ainsi que les systématisations partielles que nous aurons suggérées; on y trouvera bien d'autres sens et on en tirera des conclusions que nous ne soupçonnons même pas.

Nous devons préparer cette évolution en nous tenant autant que possible en contact étroit avec l'esprit scientifique et philosophique de notre temps, en nous efforçant d'observer de plus en plus largement et de manière de plus en plus concrète et précise en fonction des théories nouvelles ou anciennes. Lorsque nous aurons fait cela, il est à espérer que ceux qui nous suivront, estimeront que nous avons loyalement accompli la tâche qui nous incombait.

P. S. — Contrairement à Minnaert, nous croyons qu'il sera toujours réservé aux folkloristes, une place en tant que spécialistes de l'étude de ces questions, mais que l'utilité de leurs travaux sera mieux comprise. Ainsi gardera le crédit du folklore. Nous pensons que l'orientation psycho-sociologique du folklore finira par le constituer en science sociale particulière, comme la science des religions, du langage, etc. Il n'y a pas plus de raison de croire à l'absorption du folklore, qu'à celle de l'histoire. Nos remarques n'enlèvent rien, au contraire, à l'intérêt des considérations exposées ici par Minnaert.

Philosophie et Folklore ⁽¹⁾

Je me propose d'examiner les rapports qui existent, ou qui pourraient exister, entre la philosophie et le folklore, c'est-à-dire de rechercher l'utilité de l'une ou l'autre tendance philosophique pour le savant qui s'occupe des traditions populaires et, d'autre part, de voir quel appoint peuvent apporter au philosophe, les innombrables faits recueillis par les folkloristes et l'esprit général qui s'en dégage.

* * *

Philosophons un peu pour débiter.

Quoiqu'on puisse en dire, je crois que nous observons toujours en fonction d'une idée abstraite. Notre pensée est ainsi faite que toute perception s'assimile à une organisation précédente, dont la trame est l'abstraction. Une sensation ne peut rester isolée dans notre esprit, sinon elle disparaît dès qu'elle y pénètre et même elle n'est pas perçue. Perception et systématisation sont des phénomènes, sinon identiques, au moins intimement liés. La perception est la vie même d'un système mental. Si donc nous observons un phénomène, de quelque nature qu'il soit, c'est parce qu'il est assimilé à une formation, à une organisation systématique d'états antérieurement perçus, et, c'est parce que cette organisation diffère d'une personne à l'autre, qu'un seul et même phénomène est perçu et compris différemment.

Qu'est-ce après tout qu'une conception philosophique ? Peut être pour certains n'est ce qu'une formule simplement apprise dans un livre ou reprise à autrui. Mais si nous constatons l'existence du phénomène, nous pouvons le

(1) Texte d'une communication au Séminaire de Philosophie de l'Institut des Hautes Etudes. C'est ce qui explique la forme personnelle employée par l'auteur.

négliger d'emblée. Un principe philosophique, à mon sens, est une abstraction ou bien élaborée par le penseur lui-même, par l'étude de la vie et des phénomènes naturels, ou bien, une idée reprise à autrui, mais pleinement assimilée par suite des concordances d'âme, de vie ou de tendance. Toujours pour nous, un principe philosophique est, en nous, quelque chose de vivant et d'agissant, une partie de notre propre être, que ce soit par génération ou par adaption; il est l'expression de notre propre psychologie, il est une des formes sous lesquelles nous voyons le monde et il est un outil qui nous sert à voir et analyser l'ensemble de nos sensations.

Ceci étant admis, il est aisé de comprendre que si nous voyons le monde sous tel ou tel angle, si nous employons, pour l'analyser, des moyens et des formules différentes, les résultats auxquels nous arriverons différeront notablement et même profondément, les uns des autres.

Quelques mots à propos de ce que l'on a appelé des superstitions. Celles-ci prennent une valeur très différente suivant que l'on se place sur le terrain de l'idéalisme ou sur celui du réalisme. Selon le réaliste, pour qui l'existence, la réalité ou la vérité sont des états premiers et absolus, la superstition, c'est l'irréel, la non-valeur, le néant; la superstition pour lui est, tout au plus, affaire de curiosité et n'a qu'une valeur documentaire en tant que déviation de l'esprit. On l'étudie un peu comme le psychiatre étudie les manies ou les phobies. L'idéaliste se montre bien plus réservé; la réalité d'après lui se forme ensuite des corrélations des états de conscience, elle est une question de rapports, de concordances, de logique, en un mot; et l'erreur, la superstition, si vous voulez, devient une création que n'a pu s'assimiler le monde réel; l'erreur et la vérité ne sont pas deux états opposés ou antagonistes, mais ils ne diffèrent entre eux que parce qu'ils sont autrement élaborés et plus ou moins assimilables. L'idéalisme se tient sur la réserve prudente, il applique avec plus d'ampleur le principe de la relativité de l'erreur et il suit, mieux que personne, que l'erreur d'aujourd'hui est vérité de demain, puisque ce n'est qu'une

question de rapport entre deux états. La superstition ou l'erreur n'est, pour lui, qu'une vérité incomplète et il soit qu'un hasard heureux ou une tendance nouvelle de la pensée humaine, peut la féconder et en faire le point de départ d'une théorie neuve.

Cette analyse du principe de la réalité trouve donc son application directe dans le folklore. Le peuple admet comme existantes et vraies des choses que la logique rigoureuse et l'expérience scientifique condamnent, et notons-le, elles sont nombreuses et d'importance essentielle dans la vie des peuples; il me suffira de citer les lutins, les fées, les esprits de toute nature, les géants, les héros et tous autres êtres surnaturels ou extraordinaires. La foi à ces êtres est aussi absolue que la nôtre, lorsque nous affirmons l'existence d'un savant ou d'un artiste; le procédé psychologique est le même.

Mais comment en arrive-t-on cependant à des conclusions aussi divergentes? L'analyse de la notion d'existence, et de la certitude pourra seule nous guider en cette matière.

L'imagination, a-t-on dit, est la folle du logis. Admettons-le, mais notons immédiatement que, cependant, son rôle est prédominant. C'est elle qui découvre les voies où s'engagera la pensée réfléchie, c'est elle qui crée et qui prépare l'évolution de la vie en l'attirant vers des idéals nouveaux. Et ceci nous amène à considérer le rôle de la théorie de l'évolution dans les phénomènes folkloriques. Toute la vie est en transformation constante, les états se succèdent en dérivant les uns des autres, tout en s'adaptant à leurs milieux respectifs. C'est de ce point de vue qu'est né le folklore comparé. Les divers états, les multiples coutumes, que l'on trouve de par le monde, sont des adaptations progressives à des milieux différents: milieux économiques, juridiques, religieux, etc.; ces divers états sont, en quelque sorte, fonction d'un état primitif qui s'est transformé sous des formes multiples, au point que, bien souvent, la parenté ne peut plus être retrouvée. Cependant, l'effort que l'on fait en cette voie est tenace et des résultats très importants ont été atteints; le but final serait de construire une sorte

d'arbre généalogique des diverses coutumes avec leurs transformations historiques et les raisons d'être de ces transformations. Evidemment, ceci ne peut être qu'un simple idéal et, toujours, nous serons obligés de combler les lacunes par un raisonnement logique ou par une hypothèse plus ou moins probable.

Une autre considération qui intervient immédiatement dans cette théorie est la question si controversée de la monogénie ou de la polygénie de l'espèce humaine : toutes les races descendent-elles d'un seul noyau ou de plusieurs ? Ceci aura pour conséquence de nous indiquer si les coutumes de tous les peuples sont comparables entre elles et si nous pouvons admettre que toutes sont les modifications d'un seul et même état primitif.

On a confondu bien souvent le point de vue transformiste avec la notion du progrès. Celle-ci n'est cependant que la spécialisation illégitime de la théorie de l'évolution. Progrès signifie évolution vers un point d'aboutissement, vers un idéal préconçu. Je n'ai pas à en faire la critique ici, mais je dirai cependant qu'en ce qui concerne le folklore, cette tendance a ce grand inconvénient de ne voir dans les concepts anciens ou étrangers, que des états embryonnaires des conceptions actuelles, elle cherche à ranger tous ces états par ordre quantitatif, par accroissement ou développement, sans tenir compte de ce qu'ils ont en propre, de l'élément qualitatif en un mot.

Elle ne voit pas qu'il y a une rançon à tout progrès partiel, que si quelque chose s'acquiert, d'autres choses se perdent. Consciemment ou inconsciemment, elle déforme soit les phénomènes, soit leur relation historique. En outre elle engendre une idée de dédain pour ce qui n'est pas de notre époque et de notre milieu, elle flatte notre vanité et crée un état d'incompréhension qui nous conduit à ranger de force, dans notre propre conception, et à lui subordonner, les idées d'autres époques et d'autres groupements. Elle nous empêche de voir qu'il y a ailleurs autre chose que chez nous et que cette autre chose, si difficile à saisir et à voir parfois,

est un des éléments essentiels pour arriver à la compréhension des mœurs étrangères et l'esprit des autres peuples.

Tout évolue, non seulement les coutumes et les manifestations extérieures, mais encore l'esprit de l'homme en ses facultés diverses. Un « primitif » ne raisonne pas tout à fait comme nous, il n'agit pas comme nous, il ne s'émeut pas comme nous. Que d'énigmes dans la mentalité d'un sauvage, que d'énigmes aussi dans la mentalité d'un paysan, d'un ouvrier, d'un bourgeois ou d'un aristocrate quand on les observe attentivement. Combien devons-nous assouplir notre propre personnalité, si nous voulons comprendre ces mondes différents, combien de lois ne devons nous pas sacrifier notre propre logique si nous voulons pénétrer la leur ?

* * *

Lisez un conte des mille et une nuits ou l'une ou l'autre de ces charmantes nouvelles poétiques de la Chine ancienne. Certes cela plait, mais cependant cela évoque en nous de tous autres sentiments que la lecture des œuvres d'un Zola ou d'un Guy de Maupassant. Le surnaturel, ou du moins ce qui pour nous dépasse les lois connues, domine ces œuvres exotiques, les hommes traversent les espaces en un clin d'œil, ils agissent à distance, ils savent les paroles magiques qui influencent même la matière inerte. Et pourtant, malgré cet illogisme et leurs prétendues absurdités, ces contes fantastiques nous attirent, nous émeuvent, nous parlent profondément parfois.

Pourquoi ? C'est qu'ils répondent à un état d'esprit assez particulier et que nous savons très aisément nous y replacer. C'est l'état de douce rêverie qui exprime la fatigue et la somnolence après une journée de travail, lorsque l'obscurité a supprimé la plupart des sensations du monde réel. Le sens musculaire semble être engourdi, les sensations de cet ordre sont très atténuées et l'esprit prend dans ses autres domaines une envolée d'autant plus aisée. Il se crée alors un monde où l'homme semble soustrait à la pesanteur et à l'effort, où les choses les plus extraordinaires sont admises sans critique, où les êtres changent de forme à

leur volonté, traversent les airs, se dédoublent, où les travaux les plus gigantesques se font suivant un ordre ou une parole créatrice.

C'est le monde du fantastique apparenté à celui de la magie. Cependant le domaine de celle-ci est différent, du moins en ce qui concerne la magie primitive qui est comme un prélude à l'esprit scientifique. Le type le plus parfait nous semble être la magie chaldéenne, qui expérimente, généralise et analyse, mais qui prenant l'homme pour centre absolu de l'univers et adoptant comme moyen de généralisation l'un ou l'autre élément commun, en arrive à des conclusions bien éloignées des nôtres et où le fantastique trouve une place importante.

Cet esprit là se retrouve pleinement vivant dans le folklore contemporain et il importe qu'on l'analyse scientifiquement. Les sorciers et les sorcières n'ont pas disparu, autour de nous on fait encore des incantations et on croit à leurs vertus extraordinaires, on craint le mauvais œil et les maléfices. Quel nombre inouï de présages bons ou mauvais auxquels croient toutes les classes de la société, que d'affirmations transmises d'une génération à l'autre et qui régissent l'esprit du monde dans les domaines les plus divers.

* * *

La solution du problème du comique et celui du rire ont tenté les meilleurs de nos psychologues, ici plus encore qu'ailleurs, si nous voulons nous élever au-dessus d'un simple recueil anecdotique, devons-nous avoir présentes à l'esprit les théories qui ont été ébauchées. Car le comique du peuple n'est pas le comique littéraire qu'a étudié M. Bergson; il en diffère profondément. Une analyse psychologique comparée des divers genres comiques, pourra seule nous aider en cette matière particulièrement difficile.

Peut-être même, cette analyse, soigneusement faite, pourrait-elle nous servir de fil conducteur dans le problème si vaste de la psychologie des peuples. Rien n'est en effet

plus caractéristique d'une race ou d'un milieu social que son comique : l'humour anglais est de tout autre nature que l'esprit français et celui-ci est à l'opposé de la grosse farce flamande qui provoque le rire Jordaenesque. Ce que quelqu'un considère comme du comique de bon aloi est considéré par un autre comme une grossièreté ou une bêtise.

Ceci nous conduit à l'étude des réjouissances populaires. Pourquoi, ici encore, telle fête, telle cérémonie qui procure la joie intense à des milliers et des milliers de gens, en laisse-t-elle tant d'autres dans l'indifférence complète ? La recherche du pourquoi en cette matière, non seulement nous fera pénétrer plus profondément dans l'âme des collectivités, mais fécondera notre curiosité scientifique en nous indiquant quantité de choses neuves à observer et à rendre intéressantes. Mais ici déjà nous avons à procéder à une enquête longue et difficile. Quelle est la nature de la vie mentale d'une foule ? Est-elle la psychologie de tous, réduite à ce qu'ils ont de commun et intensifié par réfraction multiple d'un être sur l'autre ? Cela est plausible; mais alors quel est le rôle du lener, de celui qui conduit cette foule au doigt et à l'œil, qui lui fait faire ou les choses les plus grandes ou les actes les plus sots, qui conduit son admiration ou sa haine ? Quels sont les milieux sociaux prédisposés à conduire ou à être conduits. Toutes questions d'ordre philosophique qui trouvent leur application directe dans le folklore.

* * *

Le tragique, bien qu'apparemment aux antipodes du comique, n'en est, en fait, pas bien éloigné : un état comique se transforme aisément en tragique, et une tragédie, souvent terrible pour celui qui en est l'acteur principal, n'est souvent qu'une comédie ou une farce pour les spectateurs; ce qui fait pleurer les uns, fait rire les autres. Celui qui veut s'aventurer en ce domaine doit être bien outillé au point de vue psychologique, s'il veut y faire œuvre utile. Et en regardant autour de soi, ou en écoutant, combien de tragiques différents ne trouvera-t-on pas ? Tra-

gédie de la vie matérielle, familiale ou sociale, de l'idéal perdu, de la lutte entre sentiments moraux, des conflits d'intérêt et des sentiments du bien, et tant d'autres encore. C'est en un mot tout le champ de la vie qu'il convient d'étudier et d'analyser, en recherchant les réactions mutuelles des éléments divers.

Le tragique voisine avec le sentiment du beau, et même il constitue un des grands éléments de l'esthétique. Ce domaine nous réserve des problèmes en très grand nombre.

C'est que l'esthétique est un sentiment très complexe, très relatif et extrêmement variable suivant les milieux et les époques.

Tantôt on a accordé une importance capitale au sentiment de la symétrie et de l'harmonie, tantôt on a recherché l'origine de l'impression esthétique dans des corrélations de sensations élémentaires, telles que le contraste ou l'équilibre, et l'on a discuté sur l'oscillation plus ou moins grande que l'on pouvait donner aux oppositions; les uns ont cherché l'expression violente de l'émotion, alors que d'autres ne toléraient qu'une expression parfaite et discrète d'un sentiment profond; certains ont accordé l'importance prépondérante à la question d'habileté ou de métier, alors que d'autres ont voulu un retour à un sentiment naïf et vrai, ne laissant qu'une place secondaire aux moyens d'expression. Le domaine de l'art est-il l'idéalisme ou le réalisme, c'est-à-dire l'artiste doit-il créer dans le domaine de l'imagination ou se soumettre rigoureusement aux lois de la logique et aux données sensorielles? L'art a-t-il pour domaine les impressions fugaces et ténues, ou bien le côté permanent de la vie et des choses? Quelles sont les voies qu'a suivies l'art populaire et quel a été, sur cet art, l'influence relative des divers facteurs, aux époques historiques? Schiller, notamment a dit que l'art était un jeu, et en effet l'art et le jeu ont ceci de commun, c'est que tous deux sont désintéressés et en dehors des nécessités matérielles de la vie. Cela cependant ne justifie pas une assimilation. Les jeux, d'autre part, sont de nature assez diverse et chaque caractère a donné naissance à une théorie: il y en a qui ont pour objet

le développement des organes, d'autres la dépense de forces en excédent, d'autres l'imitation, d'autres le perfectionnement de certaines tendances héritées, d'autres encore, répondent à une idée de lutte ou d'affirmation de supériorité personnelle. Tout cela sont des éléments capables de nous guider dans l'étude des jeux populaires ou des jeux d'enfants et de nous faire découvrir ce qui les distingue des jeux savants.

* * *

Notre nomenclature pourrait se poursuivre longtemps encore; il suffirait d'examiner en détail les coins et recoins de la vie et toujours nous trouverions matière à observer et à philosopher. Je cite au hasard: l'ironie, la dispute, la courtoisie, la réclame commerciale, les habitudes des délinquants de toute nature, la gastronomie, les réjouissances locales et tant et tant d'autres choses encore. Mais j'ai peur de lasser votre attention et je ne vous parlerai plus que de deux domaines essentiels. Ce sont la morale et la religion. On a donné à la morale des bases bien différentes; on en a fait l'objet d'une révélation divine, d'un impératif catégorique placé en nos âmes par l'Être divin; on l'a considérée comme un phénomène d'utilité sociale; on a aussi, et je crois personnellement que c'est le point de vue le plus heureux et le plus fécond, on l'a, dis-je, assimilé au sentiment esthétique, mais appliqué au domaine de la vie. La morale, d'après cette idée, est donc le désir et l'effort de vivre une vie conforme à un idéal que nous nous sommes formé. Mais même, si nous nous bornons à ce seul point de vue, nous n'en aurions pas moins à examiner de multiples tendances, car, comme nous l'avons dit, le sentiment esthétique est capable de maintes et maintes interprétations et il serait intéressant de voir appliquer cette analyse à la morale du paysan, à celle de l'ouvrier, du bourgeois et de l'aristocrate, à voir notamment comment chacun d'eux interprète l'acte héroïque ou la lâcheté, physique ou morale, le dévouement aux grandes collectivités, (la patrie, l'église ou la cité), la fidélité conjugale, l'inceste, le sentiment de la propriété, etc.

Il serait également intéressant de rechercher quel est le champ auquel s'étend la sympathie de telle ou telle catégorie d'individus, comment ce champ s'élargit ou se rétrécit suivant le niveau social, la profession, la race, l'âge et le sexe.

Enfin, nous arrivons au sentiment religieux, dont l'essence réelle serait la synthèse du vrai, du beau et du bien, mais qui a subi autour de cette voie principale tant et tant de variations, de déformations, que, souvent, même l'élément essentiel disparaît sous les excroissances parasitaires. Ici, plus encore qu'ailleurs, une psychologie délicate s'impose et il suffit de voir les discussions sans nombre auxquelles a donné lieu la théologie des grandes religions pour se rendre compte de la multiplicité des analyses qu'il y a lieu de faire en ce domaine.

Ceci nous suffira comme indication sommaire du champ de travail vaste et varié qu'une philosophie large peut apporter au folklore et du précieux outillage qu'elle met à sa disposition.

Si donc nous admettons que la philosophie peut être d'un grand secours pour les recherches folkloriques, il n'en sera pas moins intéressant de voir quelle aide le folklore peut donner à la pensée générale.

Mais avant d'aborder ce sujet il sera utile de fixer le domaine du folklore. Est-il simplement, comme quelques chercheurs du début l'ont admis, un recueil ou une collection de faits ou d'objets qui dénotent la survivance d'idées anciennes et en partie désuètes ? Le folkloriste a-t-il à comparer ces données avec ce qui se retrouve en d'autres pays et aux époques anciennes, pour en découvrir l'origine et la signification ? A-t-il à les poser dans leur ambiance psychologique ou sociale pour connaître les raisons de leur origine ou de leur survivance ? A-t-il enfin à étudier les diverses collectivités et les divers groupements humains pour rechercher leur psychologie individuelle et collective, comment celle-ci a évolué historiquement, les influences qu'elle a subies ou qu'elle subit encore, la façon particulière dont elle conçoit, et impose parfois, les grandes règles

du droit, les préceptes moraux, les aspirations et les constructions religieuses ?

Tout cela est affaire d'école; mais le congrès archéologique de Mons (1928), où le folklore a eu une grande place, a affirmé ce dernier point de vue et c'est à lui que nous nous rallierons, en notant toutefois qu'il tolère et englobe même toutes les autres théories. Ce que le folkloriste recherche et étudie c'est l'aspect concret des grands phénomènes de la vie. S'il sait que les idées générales et abstraites ont un rôle immense dans la vie humaine, il s'aperçoit, dès qu'il commence à observer directement les hommes, que la personnalité de chacun s'assimile l'idée abstraite sous un angle particulier, que chaque groupement secondaire a un caractère qui lui est propre et qui donne une forme appropriée à tout ce qui s'y introduit. Le folkloriste observe donc le côté concret de la vie; il voit d'emblée qu'une abstraction quelconque, scientifique, morale, religieuse ou autre, n'est qu'une formule quasi vide que chacun remplit suivant sa nature propre, ou, encore, que l'idée abstraite est une sorte de résidu, d'usure, d'un nombre immense de conceptions particulières qui existent, en des formes innombrables, dans les cerveaux différents des individus. La réalité déborde en tous points l'abstraction livresque et bien souvent s'en éloigne considérablement. Certes l'ethnographie nous avait appris bien des choses en cette matière; plus que toute autre science, elle a fait voir la multiplicité et la diversité de la vie mentale humaine. Mais le folklore a sur elle l'avantage d'apporter presque les mêmes faits et, en outre, il nous permet de les étudier directement et d'une manière vivante dans les propres milieux psychologique et social. Le folklore nous permet, à nous-mêmes, d'observer et de questionner en fonction des problèmes que notre propre mentalité s'est posés, tandis que l'ethnographie ne répond qu'à ce que s'est demandé le voyageur ou le savant qui poursuivait le plus souvent d'autres problèmes.

Le philosophe qui se préoccupera du folklore devra de toute force se détacher du letichisme des mots et rentrer dans la vie et ce sera je pense un grand bien.

Nous avons une tendance presque fatale à croire que les autres hommes nous ressemblent; qu'ils pensent et raisonnent comme nous, s'émeuvent comme nous et agissent comme nous. Mais un regard un peu précis dans le monde de la réalité concrète nous apprend qu'il n'en est pas ainsi: les hommes diffèrent plus entre eux qu'on ne le croit au premier abord et nous-mêmes, penseurs, logiciens ou philosophes, ne sommes qu'un des innombrables cas particuliers.

Et cependant que d'éléments communs à tous ! Et chose remarquable les éléments les plus tenaces de l'esprit humain, ceux qui résistent aux évolutions et aux révolutions, ceux qui dominent les influences de la race ou du milieu ce sont des gestes faits sans motif, des superstitions naïves et sans valeur logique ou expérimentale.

Le folklore nous montre que la pensée humaine, dans toute la suite des temps, est soumise à une masse quasi-informe d'idées, de gestes, de sentiments presque immuables et sur lesquels surgissent, d'époque en époque, les grandes créations, qui non seulement se les incorporent, mais leur donnent un éclat nouveau.

Dans tel milieu, certains de ces éléments ont pris une importance primordiale et se sont transmis de génération en génération. Lorsqu'un grand mouvement se propage en ce milieu : religion nouvelle, état social ou politique nouveau, juridiction nouvelle, ce mouvement doit s'harmoniser avec ces éléments qu'il ne peut déraciner. D'autre part, lorsqu'un groupement s'étend par conquête, colonisation ou prosélytisme, il répand par le fait même, ses idées traditionnelles.

On voit d'emblée, qu'en étudiant ces faits qui paraissent quelconques à première vue, le folklore leur donne leur valeur réelle et atteint ainsi certains des éléments fondamentaux de l'Histoire. Et, chose à noter, ces éléments, puisqu'ils sont les plus permanents et les plus universellement répandus, constituent comme une trame probable de la préhistoire humaine et ils pourraient nous suggérer une base pour notre point de départ historique; par leur

moyen, nous pourrions peut-être obtenir l'explication de certaines coutumes implantées dans la vie humaine et auxquelles nous n'avons pu jusqu'ici donner aucun sens logique. Qu'il nous suffise de rappeler la prohibition de l'inceste qui a donné lieu à des recherches nombreuses et attentives et qui n'a pas reçu de solution définitive jusqu'ici.

D'ailleurs l'étude positive des rapports sociaux de l'homme et de la femme seraient peut-être de nature à donner des aperçus intéressants sur la formation des sociétés primitives, vu le rôle important qu'y a joué la différence organique de l'homme et de la femme.

Outre cela, l'étude de ce fond d'idées et de coutumes, nous permettra de découvrir les raisons d'être de plus d'une de ces concordances extraordinaires et troublantes qui se retrouvent chez les peuples les plus éloignés les uns des autres, tel p. ex. pour ne citer que ce cas : le dieu né d'une vierge.

Bien souvent un sujet folklorique est plus observable, dans son histoire et son évolution, que ne l'est un grand mouvement collectif. Le temps est plus court et le domaine moins vaste et moins complexe. Parfois ce que nous observons dans un domaine peut être transposé dans l'autre. Des comparaisons, prudentes bien entendu, peuvent être utiles.

Mais ce qui est plus important encore, comme nous l'avons sommairement indiqué déjà, c'est que le folklore non seulement nous apporte des faits et des données d'un autre âge et d'autres milieux, mais qu'il nous permet d'étudier leur psychologie. Il nous montre que l'homme n'a pas toujours raisonné comme il raisonne aujourd'hui dans les milieux cultivés et il nous donne le moyen de reconstruire les éléments d'une logique primitive qui nous permet de mieux nous assimiler les traditions de l'antiquité. Peut-être même, devrions-nous dire les logiques, car elle diffèrent non seulement suivant les âges, mais aussi suivant les races et les milieux.

Toute théorie qui s'appuie sur les données du folklore est essentiellement concrète, c'est-à-dire que toute abstrac-

tion ou généralisation qu'on adoptera, se fondera sur des éléments vus et vécus. Et ceci non seulement est vrai pour l'étude du passé, mais est valable pour les hypothèses qui construisent dans le futur.

Celui qui étudie l'évolution des idées et observe les influences qui agissent, voit aisément que ce ne sont pas les idées les plus évoluées, celles qui sont arrivées à un développement maximum qui sont créatrices de l'idéal futur. Il semble que dans la pensée, comme d'ailleurs dans les espèces animales, un état trop évolué en un sens, devient stérile, vieillit outre mesure et il semble aussi que c'est d'un rejeton presque négligé jusque là, l'idée conservée par une minorité et faiblement conçue jusqu'alors, qui brusquement s'élève et se réalise. Le folkloriste habitué à observer ces états latents dans leur genèse et leur histoire, pourra, par son analyse et ses recherches, contribuer à découvrir le sens de l'évolution dans son ensemble.

Plus que tout autre chercheur, le folkloriste est porté vers une attitude de plus grande tolérance: il voit la relativité de toute pensée et de toute affirmation, il voit combien sont profondément enracinées les superstitions et les croyances en apparence démodées, il voit, qu'en somme, la civilisation n'est qu'un mince vernis sur un fond peu évolué, il voit combien les conceptions réelles sont éloignées des grands idéals qui leur servent d'étendard, il voit enfin combien l'homme est et reste soumis à la tradition et aux influences du milieu social et géographique et, par là, il est porté à tout considérer avec ce degré de sympathie qui est nécessaire à la compréhension de ce qui s'éloigne de nos propres coutumes et de notre propre habitude mentale et à accorder au moins une vérité relative à tout ce qui existe et à tout ce qu'a créé une foi ou même une croyance.

Cependant l'écueil à éviter en cette matière est l'ecclésiologie qui mettrait sur le même pied toutes les théories, sans coordination, ni prépondérance et qui négligerait de rechercher l'efficacité plus grande de l'un ou l'autre point de vue philosophique.

Je ne vous ai guère encore parlé de l'utilité des matériaux innombrables recueillis par les folkloristes du monde entier et qui permettent de remplir des vides de l'histoire et de la psychologie des religions, de l'histoire et de la philosophie du droit, qui constituent pour la psychologie individuelle un réservoir inépuisable de faits ou les théories peuvent être nourries, étayées et soumises à une épreuve sûre, où la morale, aux principes diffus, trouve des points de contact solides avec la réalité.

Vous comprendrez que je ne puis faire ici l'histoire de ce que le folklore a apporté dans le passé aux théoriciens abstraits, ni rechercher ce qui dans ses réserves pourrait être mis en œuvre dès à présent. Ce serait relaire, sous un jour tout nouveau, l'histoire complète de la pensée philosophique et ce serait non seulement l'œuvre de toute une vie, mais d'une vie intensément active.

Les Evangiles et le Folklore ⁽¹⁾

L'homme de science croit assez aisément que son attitude devant les phénomènes de la vie est la seule qui ait dominé l'esprit humain. Et cependant la mentalité des gens de culture simple montre aisément qu'il n'en est pas ainsi.

L'homme se complait dans d'autres états d'âme dont la psychologie est bien différente. Citons par exemple les rêveries des longues veilles d'hiver, dans nos campagnes, quand on raconte des histoires de toute nature mais où le fantastique a une large part et où les phénomènes les plus invraisemblables se conjuguent avec les événements réels et sont mis sur le même pied qu'eux. Mais en dehors de ces moments particulièrement propices au déploiement de l'imagination, celle-ci a un vaste champ d'activité dans le courant même de la vie et particulièrement à certaines époques de la vie sociale troublées ou de foi ardente. Tel fut entre autres le XII^e siècle, quand les Frères Mineurs déployaient leur zèle pour la rénovation de l'esprit religieux.

Ce fut une époque de mythologie, où les saints agissaient constamment sur la vie des hommes, où les miracles et les apparitions étaient monnaie courante et où profondément le plus normal devenait quelque chose de profondément mystérieux lorsqu'il avait passé par deux ou trois couches. On ne demandait pas plus de critique pour admettre un phénomène miraculeux que pour croire à un événement le plus conforme au cours normal de la nature.

(1) Minnaert a travaillé de longues années à la préparation de ce texte. Il m'eût été souhaitable qu'il puisse en surveiller lui-même l'édition. Nous publions le manuscrit tel que nous l'avons trouvé. Nous nous sommes contenté, pour la facilité du lecteur, d'y indiquer des subdivisions. (N. D. L. R.)

Examinons en quelques mots une autre période bien éloignée de celle-ci, c'est à dire celle qui survit la vie du Bouddha. Nous voyons se déployer autour des souvenirs de la vie de cet être, une floraison d'une poésie étonnante et les phénomènes les plus extraordinaires se fixent autour de sa personne : sa naissance est en dehors de toutes les règles naturelles, elle est chantée par des anges du ciel, sa gloire est annoncée dès ses premières heures, il est tenté par les démons, nourri par des anges, les dieux lui apparaissent, il chasse les démons, les disciples qui ont foi en lui marchent sur les eaux et voyagent à travers les airs, il crée et multiplie les aliments, il guérit les malades, lit dans la pensée des autres et parle en paraboles; sa mort est accompagnée de miracles; tout cela se dit et est cru avec conviction.

Nous retrouverions des exemples du même genre, en grand nombre, dans les époques les plus éloignées de l'histoire et chez les peuples les plus distants les uns des autres.

Cet état spécial du miracle et du surnaturel a sa psychologie et ses règles qui le rapprochent beaucoup de l'état de rêverie. On prend une liberté très grande avec les lois de la pesanteur, on a sur la nature un pouvoir extraordinaire, on franchit l'espace avec une aisance et une rapidité extraordinaires, on entre en contact avec les anges et les démons et on domine ces derniers, on transpose d'un personnage à l'autre les actions les plus diverses.

Des liaisons d'images ou d'événements se forment et se transmettent parce qu'elles sont plus conformes à cet état d'esprit et qu'elles plaisent davantage. Elles se transmettent, en se déformant plus ou moins, de l'un à l'autre personnage réelles ou imaginaires, sans grande considération pour les caractères, pour les époques ou pour les milieux. Ce processus échappe à toute critique. C'est le jeu des thèmes.

Mais ce qui est tout aussi fréquent que la transmission de thèmes formés et précis, c'est la transmission des états d'âme qui les ont engendrés et qui recréent quelquefois des formes assez semblables entre elles. C'est probablement ce qui est arrivé pour le bouddhisme et pour les débuts du

christianisme, où nous voyons maintes similitudes qui ne sont cependant que rarement assez nettes pour qu'on puisse conclure à un emprunt de part ou d'autre.

* * *

LES EVANGILES

Si, comme nous le croyons, les Evangiles tels qu'ils nous sont arrivés sont des œuvres de gens assez lettrés, il n'est pas contestable qu'ils y ont incorporé quantité de traditions de l'époque, provenant en grande partie de l'Am Haarez, le monde juif peu lettré et ennemi des scribes et des pharisiens, qu'ils ont recueilli maintes données d'une science livresque passée à travers l'esprit populaire, qu'ils ont adapté à leur sujet maint fait historique déformé par la tradition et qu'enfin, puisque les personnages dont ils racontent l'activité étaient essentiellement populaires, ils ont recueilli autour d'eux les échos plus ou moins exacts des coutumes et du milieu dans lequel ils étaient censés avoir vécu. Les Evangiles se sont développés dans un monde de surnaturel qui, à cette époque, dominait tout autant la pensée grecque que la pensée israélite ou romaine, tout phénomène le plus naturel après avoir passé de bouche en bouche prenait un caractère miraculeux, les esprits du mal, les démons régnaient la vie et les seules forces de l'homme ne suffisaient pas à lutter efficacement contre eux. Le corps des prêtres et des exorcistes se prétendait mieux armé et l'on racontait au sujet de maints d'entre eux des faits miraculeux, les prophètes qui étaient doués d'une puissance individuelle extraordinaire entraînaient les autres hommes dans le combat; la fin du règne des démons était proche, annonçait-on de toutes parts.

C'est dans cette ambiance que probablement, en divers endroits, sont nés et se sont amplifiés les récits évangéliques.

Nos Evangiles ne sont pas des livres d'histoire ou de biographie, mais des œuvres de propagande rédigées dans

diverses communautés pour annoncer la bonne nouvelle de l'approche d'un monde nouveau où le règne des démons et des faux dieux serait supprimé, et dont on ne nous parle comme livres sacrés qu'à la seconde moitié du II^e siècle. Ils ne nous décrivent pas l'activité de Jésus de visu ou par des témoignages contrôlés, mais ils nous disent comment on le concevait dans les communautés religieuses quelques décennies après les événements.

Les malheurs des temps avaient exacerbé l'espoir en un monde nouveau et, en Judée, comme à Rome d'ailleurs, on annonçait la venue prochaine du Messie, ce qui chez les Hébreux était le retour d'Elie, le précurseur, conformément à la prédiction de Malachie. La chose était tellement dans les esprits qu'il y eut plusieurs personnages qui furent considérés comme Messies, tels Simon le Magicien qui, peut être avant le Christ, tenta de fonder la religion du Dieu suprême, son disciple Ménandre et certains maîtres de la gnose.

* * *

LES PROPHETES

Nous venons de rappeler le nom d'Elie. Une idée remarquable que l'on trouve dans la Bible est celle suivant laquelle certains personnages d'importance essentielle au point de vue juif, ne meurent pas, ils sont élevés au ciel où ils continuent leur activité, jusqu'au moment où ils reviennent par leur propre pouvoir, pour poursuivre leur œuvre; cela se dit de Moïse, de Josué et de David. (Ezech. XXXIV, 23 XXXVII, 24, Jérém. XXX, 01). (1)

Tel est aussi le cas d'Elie, dont il est si souvent question dans les Evangiles et qui censément vécut dans la région de Damas durant la première moitié du IX^e siècle avant J. C.

Il est serviteur et prophète du Seigneur, il est homme de Dieu qui réconcilie David et le peuple d'Israël. Il est la

(1) Comme Jésus le dit de lui-même dans l'Evangile de Jean (X, 18).

conscience personnalisée de celui-ci. Il annonce des calamités. L'Éternel lui parle et le guide. Il est nourri par des rabeaux ou des anges. Par sa parole, la farine et l'huile se multiplient. Il ressuscite un enfant. L'esprit de l'Éternel peut le transporter en des lieux éloignés. Il démontre miraculeusement la puissance de Yaveh contre les prêtres de Baal. A sa prière la pluie tombe. Il entend la voix de Yaveh. Il est vêtu de poils et a une ceinture autour des reins. Il monte au ciel dans un char de feu.

Son rôle est de briser la domination étrangère tant au point de vue religieux que politique.

Son disciple, ou plutôt sa réplique un peu avilie, Elysée, continue son œuvre de prophète et de faiseur de miracles.

Ceci est encore complété par la littérature rabbinique qui nous montre le rôle qu'il a joué plus tard dans l'esprit du peuple juif (sauf dans la littérature rabbinique). Il n'est pas mort, il a été enlevé au ciel où il continue à veiller sur Israël et son rôle est semblable à celui de Moïse en délivrant définitivement son peuple de toute domination étrangère. Certains événements de la vie d'Elie rappellent d'ailleurs celle de Moïse (refuge dans la cave devant laquelle passe le Tout Puissant, p. ex.).

L'action d'Elie est constante : il parle à des rabbis, il s'occupe du bien-être d'Israël, il tient note au ciel des faits des hommes et veille à l'observance des commandements : il a les clés de la naissance, de la pluie et de la veillée des morts, on lui réserve une place à la Pâque. Son action est presque divine, il est comme le médium entre Yaveh et son peuple; on dit de lui, comme du Messie, qu'il était sans péché (Sirach XI.VIII. 10, texte hébr.).

Beaucoup de légendes s'attachent à son nom, il parcourt le monde comme un oiseau pour faire le bien, il apparaît sous des formes diverses, il rend les services les plus extraordinaires: en général, il instruit, réconforte et guérit (même les maux de dents) et, dans le folklore juif contemporain, il apparaît encore avec son manteau de poil de chameau.

Mais Elie doit revenir pour préparer la voie du Messie, comme le disait Matthieu (XVII. 12) Jésus ben Sirach (XLVIII) et Malachie (IV. 5-6). Lorsque le moment de la rédemption d'Israël approchera il proclamera alors que la paix est arrivée et que le salut (jesuah) est proche. L'idée était tellement courante qu'un adage disait que de l'argent trouvé ou qui était sans propriétaire, devait être conservé jusqu'à ce que vienne Elie. Les apocryphes ont conservé le même esprit. L'historien Josèphe dit à son tour que le corps d'Elie n'a pas connu la corruption, qu'il habite le séjour des justes. Comme Hénoch il doit revenir sur terre et être tué par l'Antéchrist.

Dans l'esprit de l'époque, Elie est le prototype toujours vivant des annonciateurs de la paix. Jean-Baptiste est une relique, un retour et cela, conformément au texte de Malachie qui dit que le messager qui fraie le chemin au Sauveur sera Elie (IV.5).

Comme lui, Jean, tout en adoptant un rite baptiste, familier aux loules de son époque, prêche et annonce l'approche des temps, il prédit des calamités, comme lui, il porte le vêtement du désert en poil de chameau, il baptise près de l'endroit, où selon le Livre des Rois, Elie s'était caché.

L'Évangile nous apprend peu au sujet du rôle de Baptiste, car on tend nettement à le subordonner à Jésus. Il semble bien que maints passages eurent pour but de rallier au Christianisme, les partisans assez nombreux de Jean, qui d'après certains textes, étaient parfois hostiles à la doctrine chrétienne, ce qui se comprendrait assez difficilement si Jean avait en réalité rendu à Jésus le témoignage explicite que rapportent les Évangiles. (Coguel, R. Hist. Rel. T. 105, p. 385).

Le peuple, et surtout les disciples de Jésus, disait que Jean était Elie revenu sur terre et les Évangiles le disent eux aussi à diverses reprises. Jésus dans Marc (IX. 13) et dans Matthieu (XI. 14) déclare que Jean est Elie qui doit venir. Luc par contre se borne à dire que Jean marche avec la puissance d'Elie, Jean lui-même dans un passage dit qu'il n'est pas le Messie et qu'il n'est pas Elie. Ceci est dû peut

etre, comme l'indique M. Gagnel, à une polemique avec des disciples de Jean qui le considéraient comme le Messie et supérieur à Jésus (Jean Baptiste p. 106).

Jésus aussi est partiellement une réplique d'Elie, surtout au début de sa carrière, parce que, suivant une tradition, lui comme Jean, n'était qu'un annonciateur. Certes les Évangiles ne le disent pas explicitement, car leur but fut de poser Jésus plus haut que les prophètes et que Jean-Baptiste en particulier, parce qu'en somme Elie comme Jean ne sont que des serviteurs et que leur fonction est subordonnée. (Ecc. LXXV, 10 et 11, Eduyoth, VIII, 7, Justin, contr. Tryphon, C. VIII). Cependant on trouve encore maintes traces de la conception première, qui montrent sa parenté avec Elie.

J'ai rappelé les caractéristiques d'Elie et ceux qui se souviennent de l'histoire du Rédempteur y auront trouvé des parallèles : il réconcilie Yavch et le peuple d'Israël, il annonce des calamités prochaines, il multiplie miraculeusement les aliments, il ressuscite les morts, il entend la voix de Yavch, au désert il est nourri par des anges, il monte au ciel, etc., tous thèmes inhérents aux fonctions de prophète. Mais Jésus est venu dans un but de réalisation plus élevé encore, celui de lutter contre les démons à la puissance ténébreuse, qui sont les maîtres du monde dont ils ont fait leur royaume et qui y engendrent tous les maux; il est venu pour détruire leur règne et y substituer celui de Dieu. Il est exorciste, il chasse les démons et, par là, il guérit les maladies qui sont leur œuvre; cela il le fait annoncer à Jean dans sa prison : Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont rendus nets, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres; phrase qui rappelle d'abord ce qu'annonce Ysaïe (XXXV, 5, 6) et celle des gathas bouddhiques : puisque les aveugles voient, puisque les sourds entendent, puisque les fous ont retrouvé la mémoire (Lalita Vistara, VII). Cette phrase de l'Évangile se lit encore dans l'apocalypse mandéenne, sans peut-être en dériver directement. Non seulement Jésus gué-

rit le mal physique, mais aussi le mal moral; il ramène dans la voie du bien les gens de mauvaise vie soumis à l'esprit du mal et il efface les péchés.

Ces miracles forment comme le canevas de la première partie de la vie du Christ. Les Évangélistes recherchèrent dans la Bible des prédictions et même de simples phrases qui pouvaient donner naissance à des actions de Jésus et même de Jean. Ils disent à chaque page que le Sauveur fait telle ou telle chose pour satisfaire à un passage de l'Écriture et l'acte est plus ou moins conforme à ce passage. Cependant la différence est parfois tellement notable avec le texte hébraïque ou la version grecque, qu'on a supposé que les Évangélistes ont utilisé une bible populaire. (Böhl). Jésus est né d'une vierge parce qu'Isaïe dit que le Seigneur donnera le signe que voici : « la jeune femme (il ne dit pas une vierge) deviendra enceinte et elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel ». Et cependant il eut le nom de Jésus. La fuite en Égypte a été brochée sur cette phrase du prophète : « j'ai appelé mon fils d'Égypte » et le massacre des Innocents sur cette autre de Jérémie : « un cri a été entendu à Rama, des pleurs et de grandes lamentations; Rachel pleure ses enfants et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus ».

Et ces exemples sont nombreux : l'histoire de Jean dans les synoptiques est bâtie sur ce thème d'Isaïe un peu modifié (XL, 5) : « Préparez au désert le chemin de l'Éternel, aplanissez dans les lieux arides une route pour notre Dieu ». Dans l'esprit du prophète le chemin qu'il fallait préparer est celui que les Juifs, captifs à Babylone, devaient prendre pour regagner leur pays sous la conduite et la protection de leur Dieu. Les synoptiques et plus encore le 4^e Évangile, tout en conservant le texte, en font une mission spirituelle et l'on voit l'idée qui a dominé : Jean qui en prêchant la pénitence dont dépendait l'arrivée du Messie, ainsi qu'on le dit dans le Talmud, fut l'annonciateur de Jésus qui reprit l'action du baptiste après son emprisonnement.

Mais pour cela il fallait que la figure de Jésus fut

posé dans une sphère supérieure à celle de Jean, il devait être plus qu'un prophète et Mathieu le fait dire par Jésus lui-même (XII, 6, 41; XI, 2, 15) Jean fait dire au baptiste au sujet de Jésus : il faut qu'il croisse et que je diminue (III, 30) et, dès avant sa naissance, Jean est marqué comme subordonné à Jésus par le salut qu'il lit, n'étant pas encore né, à Jésus non encore né (Luc, I, 45).

Or dans la conception du proche-Orient une figure mythologique de première importance apparaît avec le même esprit, mais sous des manifestations assez diverses et dont l'action semblait devoir être imminente.

Dans la Bible, Dieu avait promis la rédemption de Sion et le règne d'un roi, fils de Dieu, parfaitement juste et dont la puissance sera immense et c'est cet événement que les juifs attendaient avec une foi de plus en plus intense. On le concevait comme l'incarnation du prototype, ou comme le dit Zacharie, le germe toujours vivant de la race, très semblable sous ce rapport au Gayomart iranien; en lui et par lui, le destin final d'Israël devait être accompli. C'est le Fils de l'Homme, ou le premier homme de la religion perse, assimilé parfois à Ormazd, le démiurge ou l'Adam sublimé (cet autre fils de Dieu) du judaïsme tardif, ou l'homme primitif céleste, qui dans le Manichéisme est aussi le démiurge et qui dans les traditions les plus anciennes était identifié au Christ ou encore à l'Adam premier homme, que le gnosticisme disait être identique au Christ-Messie, le parfait, l'homme de Dieu.

C'est aussi le Melatrou ou Mitatrou dont on parle dans la littérature juive et la littérature chrétienne primitive, être qui suivant une certaine tendance était considéré comme non créé et parfois même assimilé à Dieu lui-même : il est parfois aussi l'intermédiaire du peuple hébreu et même regardé comme ce peuple lui-même. On le regarde quelque fois comme étant Elie ou Josué et on l'identifie çà et là à l'archange Michel. On a cru voir une parenté entre lui et le Dieu persan Mithra : s'il n'y a pas eu emprunt, il y a en tous cas une similitude de noms et de conceptions. Dans le

4^e Evangile Jésus a bien le rôle de Melatrou (Fries, Z. N. T. IV, VI, P. 176.)

Dans le Psaume VII il est dit : « Tu l'as fait un peu inférieur à Dieu, Tu l'as couronné de gloire et de magnificence Tu lui as donné la domination sur les œuvres de tes mains, Tu as tout mis sous ses pieds ». Dans Daniel on retrouve le Fils de l'Homme entouré de nuages et à qui l'Ancien des Jours accorde un règne éternel qui jamais ne sera détruit et les Evangélistes le répètent en disant : vous verrez le fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant parmi les nuages du ciel.

Quelquefois, cependant on donne à ce personnage le nom de prophète et Moïse le met sur le même plan que lui-même, ce qui est rappelé dans les Actes (VV, 38) (1).

C'est à ce personnage de nature mythique, à la venue duquel il était censé croire comme les autres, que d'après les Evangiles, le Christ défend qu'on l'assimile, tout en affirmant son rôle de prophète. C'est cependant à quoi l'on en arrive : il fallait le placer au dessus du prophète Jean, qui n'était qu'un annonciateur, et cela, d'après M. Loisy, en intercalant des suppléments rédactionnels (Evangile selon St Marc, p. 27). On emprunta et l'on transposa maintes idées qui appartenaient à la légende de Moïse et de Josué, les deux personnalités messianiques antérieures, du moins dans la conception rabbinique et placées à un niveau supérieur à Elie (Lohmeyer, Z. N. T. IV, XXXI, p. 189) et qui

(1) Cette conception de la survivance du premier ancêtre répond parfaitement à une des formes de la logique primitive ou plutôt préscientifique. C'est un stade qui a préparé l'idée générale. M. Lévy Bruhl et M. Burr Alexander ont dégagé cette forme dans la pensée primitive et l'ont comparée avec la théorie des Idées de Platon. Cet état de la logique se retrouve aux Indes et en Egypte et a pour sens l'expression « le Fils de l'homme » répond à la même tendance. Il est légitime d'admettre que si l'ancêtre d'une espèce animale continue à vivre et veille au bonheur de cette espèce, l'ancêtre de l'homme, le premier homme, l'Adam, continue également à vivre et veille aux intérêts de l'espèce. Certains êtres préexistent donc avant leur arrivée sur terre en une cité que les Hébreux avaient appelé la Jérusalem céleste et ils y retournent après leur disparition de la terre. Les prophètes parlaient de cette cité (Ysaïe, II, 2), Micha, IV, I et suiv.) et la civilisation gréco-romaine avait une conception assez semblable dans l'Olympe.

d'ailleurs, comme M. Jensen l'a bien montré, ne sont que des répliques des demi-dieux babyloniens Gilgamech et Eabani. Cependant il s'y est ajouté d'autres éléments tels que l'histoire de Sargon, fondateur de Babylone, environ 2.500 ans avant J. C. qui, avant Moïse, eut une naissance secrète, fut exposé sur les eaux dans un panier et qui devint roi.

Chose caractéristique, c'est qu'en Israël, ceux qui voulaient agir en Messies prenaient exemple sur Josué, tel cet imposteur venu d'Égypte qui promettait que les murs de Jérusalem tomberaient à son commandement ou antérieurement à lui, ce Theudas qui, nouveau Josué, voulait reproduire la scène du passage du Jourdain. (Josèphe, Ant. XX, 2, 3, 4 et 6).

M. Drews dans le Mythe de Jésus, a dressé une liste convaincante des similitudes entre Jésus, Moïse et Josué : pratique du baptême, massacre des Innocents, identité des noms des mères de Moïse, de Josué et de Jésus, les 12 chefs de tribu de Moïse, les 12 aides de Josué et les 12 apôtres, les 70 anciens de Moïse et les 70 fidèles du Christ, la transfiguration et l'ascension de Moïse (glose de l'Assomption de Moïse) et de Jésus et, détail typique, indiqué par M. Klein (Z. N. T. W. V. 148), la robe sans couture que portait le Christ et celle de même nature que selon la tradition juive, Moïse portait dans ses fonctions religieuses.

D'ailleurs Moïse dit qu'un prophète comme lui, semblable à lui, sera envoyé par Dieu (Deut. XVIII, 15). Dans le Livre des Jubilées, Moïse devient un héros apocalyptique et la vénération qu'on lui portait devint très intense vers l'époque chrétienne, surtout chez les Esséniens et le Moïse de Philon a peu de choses de commun avec celui du Pentateuque; il dit notamment que Moïse était appelé Dieu et roi de tout son peuple et qu'il lui était permis d'entrer dans les ténèbres, c'est-à-dire dans l'être sans forme, invisible et incorporel qui représente l'univers (Vita Mos. 106). On trouve d'ailleurs d'autres expressions au sujet de Moïse : l'enfant de Dieu (Dan. IX, II, II Est. XI 7, 8), le Saint, l'Esprit multiple et inconcevable, le divin prophète du mon-

de entier, le maître parfait de ce temps, Yaveh l'a honoré comme un Dieu, il lui a révélé le sens des temps et la fin des heures.

Les Esséniens, d'après Josèphe, adoraient Moïse à l'égal d'un Dieu et le prophète Aggée parlant de Josué, en faisait un prince céleste avant son arrivée au ciel et il apparut devant Dieu comme représentant du peuple d'Israël.

Il est une autre notation curieuse dans le livre V des Oracles Sibyllins que voici : un homme éminent qui étendit ses bras sur le bois fécond, le meilleur des Hébreux, celui qui jadis arrêta le soleil, descendu du ciel. « Cela indique une parenté entre Josué et Jésus. Il en est d'autres : le Talmud (Yevamoth, 16, 2) appelle Josué le Fils ou le prince de la Présence, mais ce texte d'Eusèbe de Césarée me paraît surtout significatif, car il montre que le nom de Jésus avait une signification traditionnelle. Eusèbe assimile le nom de Jésus à celui de Josué, Josué, qui s'appelait Ausé, reçut son nouveau nom de Moïse, comme appellation figurative et symbolique, lui conférant ainsi un honneur beaucoup plus grand que tout diadème royal : car Jésus, fils de Navé, était l'image de Jésus, notre Sauveur (Hist. Ecclés. I, III, 6). Dans la lettre de Barnabe (vers 115) Josué dit être le prédécesseur de Jésus selon la chair et dans l'épître de Jude, il est dit que Jésus a sauvé le peuple du pays d'Égypte, enfin la version slave de Josèphe rappelle que certains disaient que Jésus était Moïse ressuscité (II, 9, 37).

Tout cela répond à l'intention de représenter Jésus, comme Messie, mais on pourrait accumuler bien d'autres citations. Cependant en-dessous d'elles, que d'indications suivent lesquelles il n'était conçu que comme prophète avec toutes les faiblesses humaines : Marc (VI, 5, 6) le fait dire par Jésus lui-même : un prophète, dit-il en parlant de lui-même, n'est pas honoré dans son pays et il était incapable d'y faire aucun miracle, et ailleurs : un prophète doit mourir à Jérusalem, en songeant à ce qui lui devait arriver. C'est d'autant plus à noter que le but de Marc est de faire de Jésus un être surnaturel qui cachait sa nature. Et de fait

d'après cet Évangéliste les disciples n'avaient pas compris ni la personnalité ni l'enseignement de Jésus. Faut-il citer les actes où il est dit expressément que Jésus était un homme, marqué de Dieu par les prodiges et les miracles, qui fut oint d'esprit et de force par Dieu au cours de sa vie (X, 38). Pour le surplus, il prie son Père, il n'a pas l'omniscience car il ignore le moment de sa seconde venue (Matt. XXIV, 36), tout lui vient du Père, dont il est le serviteur, etc.

Beaucoup de faits précis que l'on avait accrochés à la vie de Jésus répondaient très peu à la conception messianique des Juifs : il n'était pas devenu roi, il n'avait pas assuré la domination de son peuple, il n'avait pas eu un règne de justice et de bonté et l'on comprend dès lors l'incrédulité des Juifs dont les idées sont exprimées si fréquemment dans les Ecrits des Rabbins et qu'ils l'aient appelé menteur et pécheur.

C'est aussi cette assumption progressive dans la littérature chrétienne du rôle de Jésus, c'est-à-dire cette superposition de deux idées qui ont racroché successivement deux séries de thèmes traditionnels (des couches d'ordre rédactionnel comme ont dit Wrede, Wellhausen et autres) et qui trahissent par leur forme deux contours différents (von Soden, *Leben Jesu* P. 22) ce qui est cause des contradictions que les Évangiles recèlent en cette matière. Pour étayer la thèse messianique on chercha à interpréter dans un sens qui lui était favorable, de nombreux textes de l'Ancien Testament, notamment certains psaumes qui ne sont que l'expression de la douleur et des espoirs personnels de l'auteur. Saint Pierre dans les Actes les transformera en prophéties se rapportant à Jésus crucifié, que Dieu a fait Seigneur et Messie. Mais notons cependant que Pierre, d'après Luc, semble bien dire que Jésus n'est devenu Messie ou Christ qu'à sa mort. C'est surtout dans les écrits de Paul et de Jean que Jésus est explicitement considéré comme le Messie et prend un aspect divin; dans le 4^e Évangile, Jésus dit que son Père et lui ne sont qu'un, alors que Luc se contente de dire qu'il vient au nom du Seigneur, que

Matthieu ainsi que Marc disent qu'il est le roi qui vient au nom du Seigneur, les Actes qu'il est l'oint du Seigneur et la Didaché simplement le Serviteur de Dieu. Par ailleurs il est dit souvent Roi des Juifs, le chef qui gouverne Israël, le roi de Sion, Jean en fait la lumière, le pain de vie, le Sauveur du Monde etc.

Tantôt il n'acquiert sa nature souveraine qu'après sa mort, tantôt il la reçoit au baptême, et tantôt il l'avait de toute éternité. Ce sont là des adaptations progressives à l'idée messianique, qui en somme se différencie grandement de celle de prophète. Ce sont deux types de valeur inégale qui se coudoient dans les Évangiles synoptiques, et qui cependant, en fait, dans le judaïsme ont été assez souvent confondus. En somme la différence essentielle semble être que le prophète est inspiré pour une œuvre et pendant certains instants de sa vie ou, chez les plus grands d'entre eux, que cette fonction régit l'ensemble de leur vie, tels Elie et Elysée, qui étaient des hommes de Dieu, faisoient partie du conseil de Yaveh et qui incarnaient le sentiment religieux d'Israël. Ceux-là sous quelques aspects participaient à la notion messianique mais n'étaient cependant pas le Messie, dont la nature était plus divine qu'humaine et qui devait réaliser par son action une vie nouvelle à laquelle le peuple d'Israël aspirait. Quelques prophètes, tels Elie, Elysée et Jean-Baptiste étaient des êtres permanents qui revenaient sur terre, comme le faisait le Messie, mais c'était une exception dans le nombre de prophètes, de valeur très inégale, qu'avait connu le peuple juif. C'étaient en somme deux conceptions différentes mais dont les limites étaient assez indéclies et flottantes, et qui répondent cependant à une hiérarchie qui est nettement visible.

Il est souvent question dans les Évangiles de prophètes et même de prophétesses. Luc. (II, 36) nous cite une prophétesse du nom de Anna qui était fort avancée en âge et qui ne quittait pas le temple, où elle servait Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière et qui au sujet de l'enfant Jésus, se mit à louer le Seigneur. L'Ancien Testament parle de plusieurs prophétesses et dans les écrits rabbiniques le nom-

bre de prophètes est fixé : quarante-huit prophètes et sept prophétesses.

Jésus reproche à la ville de Jérusalem de tuer les prophètes et ceux qui lui sont envoyés (Matth. XXIII. 30-37. Luc. XIII 34) et il met en garde contre les faux prophètes (Matth. VII. 15 et suiv.) que l'on reconnaît à leurs fruits.

A l'origine le prophète n'était pas nécessairement quelqu'un qui prédisait l'avenir. Ce n'est qu'à une époque tardive que l'on donna ce sens au mot. Le prophète se distinguait du devin, qui lui aussi connaissait l'avenir, en ce que le prophète parlait par intuition et parfois en extase, sans artifices, tandis que le devin avait recours aux procédés de la mantique, à l'observation des signes. En Israël, depuis Samuel, il y avait des écoles de prophètes, mais il y avait cependant des prophètes qui n'en faisaient pas partie. Il y avait à côté d'eux les voyants qui connaissaient les omens et qui parfois se mettaient en état d'hypnose. Ce dernier fait était étranger à l'ancienne conception sémitique et fut probablement importé d'Asie Mineure; la mise en trances se pratiquait par la musique, la danse ou les blessures. Les prophètes se tenaient dans une sphère plus haute qu'eux et agissaient d'une façon spontanée. Ils disposaient d'une force surnaturelle, ils savaient tout, voyaient au loin, dominaient l'avenir, avaient puissance sur les esprits du mal et guérissaient les maladies.

* * *

LES MIRACLES

Les Evangiles ne relatent pas de miracles de Jean-Baptiste, bien qu'on lui en ait attribué sans doute (Marc. VI, 14 Luc. V, 20); mais Jean (X, 14) disait qu'il n'en faisait pas. Par contre Jésus en fait beaucoup, comme preuve, est-il dit, (bien qu'on ne voit cette idée exposée nulle part à l'époque) de ce qu'il est Christ ou Messie ou de son pouvoir divin, le plus souvent comme encouragement à la foi, ce qui semble en désaccord avec cette phrase suivant

laquelle Jésus ne voulait pas qu'on sache qu'il était le Messie. Bruno Bauer a déjà soulevé à ce sujet une difficulté bien grande : Jésus fait des miracles pour prouver qu'il est le Messie et d'autre part, il ne les fait ou ne parvient à les faire que quand on croit en lui. Ce qui est à remarquer c'est que chaque Evangéliste relate des miracles dont les autres ne font pas mention. Matthieu en a trois : la guérison de deux aveugles, du mutisme d'un démoniaque et du statère dans la bouche du poisson. Marc en a deux : la guérison d'un sourd-muet et celle de l'aveugle de Bethsaïde. Luc et Jean en ont six chacun, cela nous montre la fantaisie qui a présidé à la rédaction. Comment expliquer qu'un miracle tel que la résurrection de Lazare ne soit mentionné que par Jean seul, si les autres en avaient eu connaissance ? Le fait est d'autant plus à noter que la légende eut tant d'écho dès que Jean l'eut publiée (on en trouve plus de 50 représentations dans les catacombes). Comment expliquer que Paul n'y fasse pas allusion, pas plus d'ailleurs qu'aux autres miracles de Jésus ? Cependant pour Paul, on pourrait peut-être dire que si même il avait eu connaissance de ces récits, il avait des raisons de ne pas en parler, car beaucoup d'entre eux nous font voir Jésus dans le rôle d'un thaumaturge extraordinaire, que l'on craignait souvent, bien plus que sous l'aspect d'un Messie. Bien que ces récits montrent la puissance du Christ, leur fond est souvent très profane et ressortissait au domaine habituel du folklore; l'on pourrait comprendre que Paul ne se soit pas arrêté à beaucoup d'entre eux, mais il en est cependant qui sont tout à fait probants, tel le miracle de la résurrection de Lazare, et pour ceux là la question reste debout.

Dans la Bible il y a de nombreux miracles. Elie multiplie la nourriture, Elysée fait de même. Le second miracle de ce genre opéré par Elysée est en rapport avec l'offrande des prémices. Dans les écrits rabbiniques, Simeon le Juste multiplie les pains des prémices et Jésus, d'après le récit de Jean, fit la multiplication près de la mer de Galilée, à la fête des prémices, c'est-à-dire à la Pâque. Ajoutons qu'une seconde multiplication est contée par Matthieu et

Marc, qui est assez différente de la première, surtout par les quantités. Faut-il suivre saint Jérôme et saint Augustin lorsqu'ils disent qu'il ne s'agit ici que de nombres allégoriques ? Peut-être. Mais que valent alors les versions elles-mêmes, surtout si l'on se rappelle que celle-ci reprennent plusieurs phrases du miracle d'Élysée et que d'autre part, Luc semble les avoir écartés intentionnellement.

On trouve d'ailleurs des miracles semblables dans le paganisme : Jupiter et Mercure multiplient le vin chez Philémon et Baucis, il y en a dans les récits de la vie et des mystères de Dionysos (qui s'étaient implantés en Palestine), on en voit aussi dans le Mahabarata; d'autre part, Bouddha dans l'introduction au Jataka, d'un seul pain nourrit d'abord 500 de ses disciples (5 000 dans l'Évangile), puis les habitants d'un couvent, et il en resta encore beaucoup. M. Edmunds remarque que le chiffre de 500 est essentiellement bouddhique. M. Garbe, très prudent cependant, n'hésite pas à conclure en ce cas à un emprunt direct à un texte hindou.

Il est légitime de supposer qu'on se trouve ici en présence d'un thème qui circulait avant les Évangiles, qui fut repris dans l'histoire de Jésus et qui plus tard eut un succès très grand dans l'hagiographie.

Voici un autre récit qui ne se trouve que dans Jean seul. C'est celui de la Samaritaine, où Jésus en visionnaire, faculté dont il fit usage diverses fois d'ailleurs, découvre la vie de cette femme et la convertit. La scène se passe à Sichar en Samarie. Au début de l'histoire on découvre encore la rivalité des écoles de Jean et de Jésus, très marquée dans le 4^e Évangile, mais passons. Jésus fatigué, s'assied sur une fontaine et demande de l'eau à boire à la Samaritaine, peuple auquel les Juifs ne parlaient point, parce qu'ils étaient séparés de la communauté et méprisés. Un texte bouddhique, d'époque relativement récente, est nettement apparenté au commencement de cette version (Avadana Catika V). Ananda, le serviteur de Cakyn Mouni, fatigué, demande à boire à une jeune fille Malongi c'est-à-dire de la tribu des Tchandelas qui puisait de l'eau

La jeune fille, comme la Samaritaine, s'étonne de la demande et dit quelle est sa caste. C'est une occasion pour la conversation. Peut-être y a-t-il intrusion de certains éléments de la légende babylonienne d'Ichtar, notamment le nombre de ses amants, comme le suppose M. Jensen (Das Gilgamech Epos I, p. 25).

Certes les deux récits, bouddhique et judaïque, n'ont de commun que la trame et chacune des deux écoles y a brodé ce qu'elle voulait enseigner. Il ne s'agit probablement pas ici d'une transmission directe, mais de l'adaptation à deux esprits différents d'un thème folklorique répandu dans le monde de la légende.

Jésus marche sur les eaux. Poseidon, comme Dieu des mers, circule souvent rapidement, mais à pas légers, sur les ondes et les textes bouddhiques disent très souvent que le Bouddha passe les eaux à pied sec ou vole au-dessus des eaux. Il est un autre miracle célèbre : celui de l'eau changée en vin aux noces de Cana et qui, lui aussi, n'est mentionné que par Jean. Il est logique d'admettre avec Strauss que l'Évangéliste ne l'a pas inventé mais qu'il ne l'a repris que par un besoin de miracle, moins grand que chez les synoptiques. D'où vient ce récit ? M. Saintyves, qui a très bien étudié la question, retrouve ce miracle dans le paganisme gréco-romain. Ce phénomène se produisit lorsque Proserpine arriva aux enfers et que Dionysos changea en vin les eaux du lac Astacide. D'après M. Saintyves, le changement d'eau en vin, après avoir été une épiphanie de Dionysos ou d'Osiris, devint une véritable Épiphanie, une véritable manifestation du Christ, qui, comme la fête païenne fut fixée au 5 janvier.

Le récit de Jean est d'ailleurs visiblement un assemblage de thèmes fragmentaires et les phrases relatives au changement d'eau en vin semblent bien être un emprunt à la tradition. Tout l'ensemble d'ailleurs exprime la fantaisie bienveillante d'un thaumaturge et a peu de rapport avec la mission du Christ.

Luc (XIII, 6-9) raconte la jolie parabole du figuier stérile que le maître fit couper par ses serviteurs. C'est une

comparaison avec les Pharisiens qui ne voulaient pas écouter le nouvel enseignement. Il fait d'ailleurs cette autre comparaison entre le figuier qui pousse et qui annonce l'approche de l'été et l'arrivée prochaine du Royaume de Dieu. Marc et Matthieu en font un miracle absurde, où Jésus maudit un figuier et le fait dessécher parce qu'il ne porte pas de fruits en dehors de la saison (Marc. XI 13-14 et 20-21, Matth. XXXI, 19-21). Matthieu cependant, par prudence sans doute, n'a pas indiqué l'époque de l'année où la scène a lieu.

* * *

LES GUERISONS

Jésus exorcise les malades et les possédés, souvent au nom de l'esprit de Dieu (Matth. XIII, 28), mais c'était là une pratique usuelle chez les Juifs de cette époque et Josèphe dit que Salomon avait beaucoup innové en cette matière: il cite à ce sujet le cas d'un certain Eleazar, qui suivant les formules de Salomon, exorcisa maintes personnes en présence de Vespasien et de ses officiers. Suivant les Actes des Apôtres, les exorcistes juifs couvraient le pays et le Talmud nous a conservé une formule d'exorcisme très énergique (Bag. Shabbath, 67a). Jésus cependant procède par simple commandement, ce qui était la caractéristique des thaumaturges plus nobles, et Apollonius, notamment, procédait de même (Philostrate, IV, 20). C'était là une vertu de la parole divine et dans les hymnes babyloniens un mot d'Istar ou de Marduk supprime les péchés et guérit les maladies.

Babyloniens, comme les Hébreux, connaissaient les exorcistes, les prêtres des conjurations et des expiations, qui guérissaient les malades et effaçaient les péchés.

L'action des démons telle que nous la montrent les derniers livres de l'ancien testament et le Nouveau, était d'introduction assez récente dans le judaïsme, probablement sous l'influence du Parsisme et commençait aussi à se répandre dans le monde grec et romain. L'exorcisme était

vraisemblablement dû à une influence orientale, égyptienne ou chaldéenne, car les prêtres de ces deux pays étaient de longue date des exorcistes réputés, et à Babylone, le Dieu Mardouk était appelé le seigneur du pur exorcisme. (Morgenstem Doctrine of Sin, p. 52).

Il y avait diverses doctrines rabbiniques au sujet de l'origine des démons. MM. Strack et Billerbeck (Commentar, V, 67) les ont recueillies: la version la plus ancienne était que les démons étaient les esprits ou les âmes des géants nés des relations des anges tombés avec les filles des hommes. D'autres disaient que les schédim étaient un acte spécial de création de Dieu et furent appelés à l'existence le sixième jour de la création. Quand Dieu conçut de créer le corps pour leurs âmes, le sabbat survint et empêcha l'achèvement de l'œuvre. C'est ainsi que les démons restèrent des esprits sans corps. D'autres admettaient que ceux qui avaient construit la tour de Babel, en punition de leur orgueil avaient été transformés en esprits, schédim, en fantômes nocturnes. On leur donna aussi pour origine une hyène masculine, enfin on dit aussi que les esprits, schédims ou fantômes nocturnes, étaient dus à des relations sexuelles d'Adam avec des esprits féminins et d'Eve avec des esprits masculins.

C'était une conception fortement enracinée dans la pensée juive que la souffrance physique était due au péché (ce que Jésus ne contredit pas) et la même idée se constate chez les Babyloniens, les Arabes, les Chinois, les Hindous, les Tibétains et d'autres. Beaucoup de maladies ou impuretés sont dues à ce que le corps est possédé par les démons par suite d'une faute ou d'un péché. Les Évangiles nous citent le cas de paralytiques, d'épileptiques, de sourds-muets, et, pour ce dernier cas, Luc (XI, 14) nous donne cette précision intéressante, c'est que l'homme est sourd-muet parce que le démon qui a pris possession de lui est sourd-muet. Les démons étaient d'ailleurs sujets à d'autres défauts: le Talmud (Pes. IIIb) parle de démons aveugles. Il y avait des schédim de l'asthme, du croup, de la rage, de la folie, des maladies d'estomac, etc. Parfois ils étaient

utiles à la guérison des maladies, et même le recours à eux était légal, mais dangereux (Sanh. 101a).

Les démons n'avaient pas de pouvoir sur ce qui avait été compté, mesuré, lié ou scellé (Chullh. 107b).

Ils mangent et ils boivent comme les hommes, tout en étant des esprits et ils procréent, car il y a des démons mâles et femelles. Ils avaient donc des organes corporels; mais leur corps était invisible, bien qu'en certaines circonstances ils pouvaient se rendre visibles, soit sous forme humaine, soit sous d'autres aspects. Le Talmud indique divers moyens de déceler leur présence, entre autres celui-ci: jeter des cendres autour du lit et le matin on verra comme des traces de pas de poulets.

Ce qui est remarquable, c'est que toute l'activité du Christ contre les démons répond à la période galiléenne et disparaît durant son séjour en Judée. Il ne faut pas oublier que la Galilée, d'ailleurs sans culture propre était encore en partie payenne, c'est-à-dire, d'après l'idée de l'époque, dominée par les démons ou dieux étrangers. La Galilée avait fortement subi les influences du dehors. D'après le 2^e Livre des Rois (XVII, 24), le roi d'Assyrie, Sargon II, mit dans les villes de Samarie des gens de Babylone, de Cutha, d'Avva, de Hamath, de Sepharvaïm, à la place des Israélites. La Galilée subit sans doute le même sort, comme elle le subit encore au moment où Assourbanipal envoya dans ces régions les tribus les plus diverses. Aristobule, environ dix ans avant notre ère obligea les Galiléens à se faire circoncire et à vivre d'après la loi juive (Josèphe, Ant. XIII, II, 5), mais malgré cela, l'influence hellénistique resta profonde. Bien que les autres juifs considéraient les Galiléens comme des sang-mêlés, de race impure, certes M. H. St. Chamberlain a été bien audacieux en déclarant que Jésus n'était pas juif. En fait il existait en Galilée une assez grande fermentation d'idées et elle eut probablement une part assez grande dans la littérature religieuse de ce temps.

On a fait partager à Jésus toutes les idées de son époque sur la démonologie, et qui n'apparaissent pas dans l'un-

rien Testament. Luc et Matthieu (XII, 43, 45, XI, 24, 26) lui font dire ceci: « quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par les lieux arides, cherchant du repos et n'en trouve point. Alors il se dit: je vais retourner dans la maison dont je suis sorti, il revient et la trouve vacante, balayée et mise en ordre. Alors il va prendre avec lui sept autres démons plus méchants que lui (1), puis ils y entrent et s'y installent ». Si l'on admet que les démons régissent toute la vie, on admet cependant que les lieux déserts sont leur habitat et leur refuge; leur maître, d'après M. Guignebert, serait Azazel à qui le Lévitique prescrit d'envoyer un bouc. Un bel exemple est celui du Livre de Tobie, d'influence persane, où le démon s'enfuit à l'odeur du cœur et du foie du poisson rôti et se réfugie en Haute Egypte, où l'ange le lie (8,3). Chasser les démons par des objets maldorants est une pratique très répandue de la médecine populaire; quant à l'idée que les démons habitent le désert, elle est exprimée maintes fois dans la Bible et s'est conservée dans les écrits des rabbins; elle était d'ailleurs très répandue dans tout le monde sémitique. Pour les Arabes et même pour Mahomet, le désert était peuplé de jinns, surtout les lieux où les animaux sauvages se réunissent (Robertson Smith, The Religion of the Semites, 123). Les habitants actuels de la Palestine croient que les gauls aiment les endroits déserts (Baldensperger, Rev. Hist. Rel. t. 83 p. 64). Apollonius de Tyane, comme le Christ, envoya au désert un démon qu'il a chassé du corps d'un malade et les Babyloniens disaient que les déserts et les ruines étaient les séjours favoris des esprits du mal (C. Thompson, The Devils, I, XLI.) En Perse ce sont les divs qui habitent les lieux solitaires où ils sont très redoutables (Massé, Croyances et coutumes persanes, II, p. 532) et où les Mages la nuit vont les invoquer. (West. Publ. Texts, V, 60 et suiv.)

Chasser les démons et guérir les maladies était une faculté divine. Beaucoup de dieux babyloniens donnaient

(1) Ces sept démons dont il est souvent question dans les textes babyloniens sont actuellement encore l'objet d'une crainte particulière chez les Arabes et les Syriens. (Curtiss, Ursémitische Religion, p. 265).

la santé et il semble bien que dans l'ancien Testament, certains qualificatifs se rapportaient à la puissance guérissante de Yavé.

Bien que dans les Évangiles on ait renoncé à la mise en scène qui accompagne très souvent les opérations magiques, on retrouve en certains miracles de Jésus des survivances très nettes de l'esprit populaire et notamment dans la façon dont il soigne les aveugles, qui rappelle la manière de procéder des guérisseurs de partout.

Dans Jean il cracha par terre et fit de la boue avec de la salive et en frotta les yeux de l'aveugle. Chez Marc (VIII, 22-24) il cracha dans les yeux. Matthieu et Luc n'ont pas rapporté ce miracle, peut-être parce que le procédé leur semblait peu digne du Christ.

Marc nous raconte un autre fait : la guérison d'un sourd-muet. Le Christ lui enfonça les doigts dans les oreilles, il cracha et lui toucha la langue; d'autres versions semblent dire qu'il se cracha sur les doigts avant de les enfoncer dans les oreilles. La salive est un moyen très répandu de chasser les démons, parce qu'elle contient une partie de la puissance que possède le guérisseur, et Tacite raconte que Vespasien guérit un aveugle en lui mettant de la salive sur les yeux. (Hist. IV, 81, Suétone, Vespasien, 7).

L'usage est mentionné à Rome, en Grèce, en Égypte, en Babylonie, en Arabie, aux Indes, dans la littérature rabbinique, dans les Eddas et actuellement encore on le trouve parmi les peuples les plus lointains, comme parmi nos populations rurales. Il était admis chez les Juifs que la salive du premier né du père guérissait les maux d'yeux, mais non la salive du premier-né de la mère. La salive d'une personne à jeun avait des vertus curatives particulières, surtout pour la guérison des dartres. Bien entendu cette application de la salive était souvent accompagnée d'une formule pieuse ou magique. Le Christ opère la guérison, c'est-à-dire le bannissement des démons par la puissance de la parole, et, comme c'est souvent le cas en médecine populaire, le mot est ancien, étranger ou incompréhensible. Les Évangiles ne les expriment pas en langue courante.

Parfois Jésus guérit à distance sans geste ni parole (Marc VII, 29, Matth. VIII, 15, Jean IV, 50) ce que connaît aussi le Talmud. M. Bousset a noté que les deux fois où Jésus guérit à distance, c'est lorsqu'il était en rapport avec des payens. Jésus opère aussi par l'imposition des mains (Matth. IX, 18 Marc V, 25, VI, 5, VII, 32 etc. Luc. XIII 15, IV, 40) ce qui est un lieu-commun de la médecine magique populaire et qui fut d'un grand usage au début de l'Église. La main, symbole de puissance, transmet, par contact, la vertu dont le guérisseur est en possession, pour combattre les mauvais esprits et chasser les maladies. On trouve le procédé en usage en Mélanésie, à Babylone, en Égypte, aux Indes, en Grèce, en Germanie et en Arabie et d'après la conception juive, celui qui a l'esprit peut le transmettre par ce moyen à d'autres; c'est par l'imposition des mains que l'on conférait la qualité de rabbi, mais cette coutume avait disparu à l'époque talmudique.

Les douze oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient (Marc, VI, 15). L'huile était un des remèdes très appréciés et on pouvait s'oindre d'huile, sauf l'huile de rose, le jour de sabbat alors qu'il était défendu de le faire avec du vin ou du vinaigre. C'est que l'huile était également employée comme cosmétique et qu'un homme bien portant pouvait se frotter d'huile. Toute une casuistique s'était établie sur ce sujet. On se gargarisait d'huile pour guérir les maux de gorge, on se frottait d'huile pour les maux de tête ou pour les éruptions de la peau, on appliquait de l'huile sur les blessures, etc.

A propos de Jésus on nous parle encore d'autres procédés qui répondent à l'esprit de la médecine populaire, par exemple la guérison par le contact avec les vêtements ou par contact avec la personne (Marc, III, 10). Chose remarquable l'action se produit sans que Jésus le sache, dans le cas de l'hémorroïdesse. Luc exprime cette idée qu'il sortait de lui une vertu qui guérissait (VI, 10). Rappelons que cette conception que l'influence personnelle se transmet par simple contact, joua un rôle considérable dans l'hagiographie et dans le culte des reliques:

Certaines guérisons opérées par Jésus répondent en tout ou en partie à d'anciens thèmes adaptés à l'esprit évangélique. Le miracle de la main desséchée (Matt. IX et suiv. Marc III, 1-6. Luc VI, 6-2) rappelle ce qui était arrivé à Jéroboam (I. Rois XIII, 1 et suiv.). Moïse et Elysee avaient guéri des lépreux et Jésus opéra ce miracle diverses fois et, fait noté par Straus, un Samaritain revint sur ses pas pour se prosterner aux pieds de son bienfaiteur comme le fit également l'étranger Narman envers Elysee.

Jésus n'est pas seulement guérisseur et exorciste, suivant le mode courant de la littérature semi-populaire grecque et hébraïque, il va bien au-delà : il ressuscite les morts, ce qui était essentiellement considéré comme une action divine ou messianique. Mais déjà Elie et Elysee l'avaient fait sous des formes bien semblables à celles des résurrections opérées par Jésus (I. Rois, XVII, 23) et Philostrate parlant d'Apollonius a des récits du même genre (notamment IV, 45) dont ni saint Jérôme, ni Lactance, ne contestent la réalité.

Bousset rappelle à ce sujet l'évolution tangible d'une légende de même nature.

Plin (Hist. nat. VII, 124) raconte que le célèbre médecin Asclépiades rencontre un convoi funèbre et découvre de la vie dans le corps du mort apparent. Apulée (Flor. IV, 19) qui reprenant la même histoire en fait un vrai miracle : Asclépiades réveille le mort.

* * *

LES PARABOLES

En ce qui concerne les paraboles (récits qui expriment une idée abstraite par une analogie plus concrète qui force l'attention et l'effort personnel de celui qui l'écoute), nous voyons que, comme pour les récits des miracles, chaque évangéliste a puisé, selon son désir dans un fond préexistant : c'est ainsi que 10 paraboles sont particulières à Matthieu, une à Marc, 12 à Luc. Notons que Marc, d'après le

point de vue actuel est le plus ancien des évangiles. M. Guignebert, fait à ce sujet une hypothèse intéressante, reprise d'ailleurs en partie à E. Renan : « Nous pouvons croire que, dès les temps apostoliques certains fidèles se firent de petits recueils de sentences et même de discours attribués au Seigneur par ceux qui l'avaient connu et entendu : ils voulaient se mettre en garde contre les infidélités de leur mémoire et leur piété trouvait une satisfaction particulière, leur esprit de propagande un réconfort précieux et comme un argument palpable dans la possession d'un livret où la pensée authentique du maître semblait matérialisée. »

Il paraît en effet vraisemblable que les paraboles bien ou mal comprises, les plus frappantes de Jésus ont ainsi été recueillies et forment encore la partie la plus véridique de nos évangiles synoptiques. Mais d'abord elles y sont disposées dans un ordre arbitraire au gré du dessein de nos trois rédacteurs en sorte que leur cadre au moins, a toutes chances de ne pas être authentique; en second lieu elles s'y trouvent mêlées à toutes sortes d'additions, de commentaires plus ou moins avoués, de rapprochements plus ou moins tendancieux avec des textes de l'ancien Testament, qui n'ont certainement rien de commun avec le véritable enseignement du Christ; il nous faut les rapporter soit à la prédication apostolique, soit à l'initiative de divers rédacteurs qui s'interposent entre les recueils primitifs et nos exemplaires. L'examen tant soit peu attentif de nos synoptiques nous montre même dans celui qui paraît le plus simple et le plus ancien des trois, l'évangile selon saint Marc, plusieurs étapes rédactionnelles qu'il a franchies avant de venir jusqu'à nous. Quel fut le rôle créateur de Jésus en ce domaine? En eut-il même un? Il est dangereux d'être affirmatif sous ce rapport; mais que les évangélistes aient utilisé à leur guise des recueils de dits, de comparaisons, de fables, d'allégories et de paraboles, que ces documents aient été complétés par d'autres sources, écrites et orales, ou par des commentaires de tout genre et que tout cela se soit fait par étape, c'est là la conclusion la plus probable que l'on

peut déduire des études faites sur ce sujet. Ce que nous voyons aisément c'est que les paraboles ont été amalgamées, transformées au point qu'on se demande si le Festin de saint Matthieu est le même que celui de saint Luc et si les Talents sont la même parabole que les mines (P. Buzyn, *Rev. Bibl.* 1932 p. P. 52 et suiv.).

Plusieurs paraboles, telle que la cueillette des épis ou la guérison le jour du Sabbat, sont des constructions littéraires sur des thèmes de discussion qui avaient cours dans les communautés juives, constructions d'un art essentiellement rabbinique. Le Christ les a-t-il dites en réalité ? nous n'en savons rien : tout ce que l'on peut dire c'est que les chrétiens se représentaient ainsi l'attitude du Christ (v. R. Bultmann, *Die Geschichte des synoptischen Tradition*, p. 41). Il en est de même de quelques questions et réponses qui figurent dans les évangiles. Pourquoi, en somme, Jésus est-il toujours représenté en discussion avec les Scribes et les Pharisiens ? Leur grand tort était d'être des discuteurs, et le Christ lui-même est souvent représenté dans l'attitude d'un polémiste. Il semble qu'en divers endroits les scribes et les Pharisiens n'aient été introduits dans les paraboles que pour les besoins de la cause, parce qu'en réalité ils étaient les conservateurs rigoureux de l'orthodoxie juive, nécessaire à la survivance de l'esprit national ; ils n'aspiraient qu'à observer strictement la loi et étaient à cette époque aimés du peuple et surtout de la bourgeoisie juive. On se demande pourquoi Jésus n'a pour eux qu'imprécations et invectives, alors qu'il fréquentait amicalement plusieurs d'entre eux, sans mettre en pratique à leur égard la règle d'or de sa doctrine : aimez vos ennemis, précepte auquel étaient arrivés également quelques uns des plus nobles des rabbis (Montebore, *Rabbinic Littérature* p.p. 75 et suiv.). On s'explique plus ou moins la chose si l'on se rappelle que c'est dans ce milieu israélite même que la tradition chrétienne est née et que ces rivalités et ces disputes, qui presque toujours nous étonnent par leur manque d'ampleur, occupaient fortement l'attention de ce monde discuteur.

Notre documentation sur la littérature populaire de l'époque est par trop incomplète pour que nous puissions retrouver encore l'origine de la plupart des paraboles que l'on a attribuées au Christ mais le fait que malgré cela nous découvrons la source de quelques unes d'entre elles permet de supposer que la plupart n'étaient pas originales. Certes les évangélistes ou leurs prédécesseurs les ont fortement modifiées, y ont ajouté assez maladroitement des appendices, et leur ont donné un caractère symbolique conforme à leurs points de vue, mais il est vraisemblable que le cadre, c'est à dire l'action, a été emprunté à un ensemble traditionnel plus vaste. Beaucoup d'entre elles étaient de source palestinienne, avaient cours dans le monde israélite sous une forme plus ou moins semblable, car les rabbins faisaient un usage fréquent des paraboles : plusieurs d'entre celles qu'on lit dans les évangiles, figurent dans le Talmud et y ont parfois, comme celle des Talents ou des Dix Vierges, une forme ou un sens plus parfaits que dans l'évangile. Celle du Semeur devait être très répandue puisque nous en trouvons une version, plus simple et plus courte chez les Naasséniens (*Philosophoumeno d'Hippolyte*, v. 8), antérieurs au Christianisme, et une autre assez parente par l'esprit surtout dans le folklore bouddhique (*Samyutta*, W 515), où nous retrouvons en outre ce trait caractéristique que les paraboles donnent des enseignements en rapport avec les capacités de ceux qui les écoutent : idée qu'expriment les trois synoptiques et qui rappelle les usages des Mystères payens, des groupes pythagoriciens et aussi des Esséniens.

La parabole du Banquet (Matth. XXII, 2), où un roi invite ses serviteurs à l'occasion des noces de son fils, a plusieurs parallèles dans la littérature rabbinique. Celle-ci (*Sabbath*, 153a) est particulièrement suggestive. Le sujet est le même. Quelques serviteurs s'habillèrent et s'installèrent à l'entrée du palais. D'autres continuèrent leurs travaux coutumiers. Le roi se réjouit des uns et se mit en colère contre les autres. Il obligea ceux qui ne s'étaient pas habil-

les à rester debout et à regarder, sans prendre part au banquet. La leçon évidemment est beaucoup moins cruelle que dans l'évangile, mais il le fallait ici pour justifier la conclusion morale : il y aura beaucoup de pleurs et de grincements de dents, exprimant les peines de ceux qui seront rejetés du royaume céleste.

Quant à celle de l'Enfant prodigue, le Bouddhisme en connaît une version très différente par le fond, mais où la trame se reconnaît encore.

Celle du Figulier a déjà servi dans les historiettes syriaques d'Ahikar l'Assyrien (Couchoud, *Myst. de Jésus*, p. 175).

Enfin M. Levy a retrouvé des éléments antécédents de plusieurs des paraboles du Christ dans l'ancienne littérature pythagorisante et le R. P. Lagrange note l'analogie au moins lointaine entre la parabole du Semeur et celle du Phèdre (LXI) de Platon.

Maints préceptes de Jésus proviennent de sources antérieures et plusieurs d'entre eux étaient des adages devenus proverbiaux. La source principale est l'Ancien Testament, mais cependant il en est d'autres; par exemple ceux-ci : Le Sabbat est fait pour les hommes, mais non les hommes pour le Sabbat. Le 2^e Livre des Macchabées disait : Le peuple n'est pas là pour la région, mais la région est choisie par le chef pour le peuple et dans le Talmud on trouve des pensées telles que celle-ci : le Sabbat vous a été donné et vous n'avez pas été donnés au Sabbat (*Mishna Yoma*, 8, 6). D'autre part Cicéron avait dit quelque chose de semblable (*De Off.* I, 39) : « celui qui n'est pas avec moi est contre moi, expression de Matthieu qui a été utilisée par César, comme celle qui en somme, lui est assez opposée : celui qui n'est pas contre nous est avec nous, qui se trouve dans Marc (IX, 40) et dans Luc (IX, 50), a été dite par Pompée, d'après Cicéron (pour Ligarius).

Personne n'est bon hormis Dieu (Marc X, 18, I. Luc XVIII, 19) est un thème pythagoricien (Platon, *Phèdre*, 274).

Le Christ, dans son Sermon sur la Montagne (Matth. V, 28), parle en ce sens : Je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. L'idée était courante dans la littérature rabbinique, très sévère en cette matière. Mais Xénocrate le 2^e maître de l'Académie, l'avait déjà exprimée quatre siècles avant notre ère (Elien, *variae hist.* XIV, 42). Dans Epictète (*Dissert. et Arriano, digest.* II: 18-15) on trouve une sentence de même nature, et à Pompéï en 1917 on a trouvé sur les murs du triclinium d'été quatre vers qui expriment la même pensée.

Cette influence de la pensée semi-populaire gréco-romaine dans des écrits juïques comme les Évangiles ne doit pas nous étonner si nous nous rappelons le rôle des communautés hellénistiques dans la tradition de la légende chrétienne, que maints docteurs juïfs connaissaient la sagesse hellénique et que le plus ancien des Évangélistes, peut-être Jann-Marc dont parlent les Actes, a selon toute vraisemblance, composé son œuvre à Rome en langue grecque et que lui comme les autres évangélistes était instruit. On s'est demandé même, non sans raison, s'il était bien de naissance juive (B. W. Bacon).

On retrouve la même influence dans cette phrase : Ce ne sont pas les gens valides qui ont besoin de médecin, mais les malades; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (Marc. II, 15-17, Matt. IX, 10-12, Luc V, 29-32). Depuis longtemps on a remarqué que le modèle en est fourni par la légende cynique. L'assimilation du philosophe au médecin est banale, on la suit de Platon à Epictète, et Pythagore lui-même est venu sur terre pour la guérison des hommes (Lévy, *La légende de Pythagore*, p. 109).

La pensée populaire ou traditionnelle juive offre des parallèles nombreux, notamment en ce qui concerne l'observance du sabbat, de la volonté divine qui régit toutes choses en ses moindres détails, etc. et même cette déclaration faite par Jésus à Pierre a divers parallèles dans la tradition rabbinique et notamment celle-ci du *Talkut Schin*

oni. Num. 23 où un roi qui voulait bâtir disait : voyez, j'ai trouvé une pierre pour bâtir sur elle et pour faire reposer le monde sur elle. Il s'agit il est vrai d'une source tardive, mais qui reprend des textes anciens.

Tout ce que vous voudriez que les hommes lissent pour vous, faites-le de même pour eux : c'est la loi et les prophètes. Cependant la formule en sa forme positive ne se trouve pas dans l'ancienne littérature palestinienne et au point de vue moral la différence est grande. La translocation s'est faite dans l'esprit hellénistique et on la trouve dans la lettre d'Aristée (207) : Quel est l'enseignement de la sagesse ? Celui qui (interrogé par le roi) déclara : lorsque tu ne veux pas qu'on te fasse du mal, mais que tu veux qu'on te fasse du bien, fais-le de même à tes inférieurs.

Matthieu (VI, 25) met dans la bouche du Christ cette jolie pensée : regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans les greniers et notre père céleste les nourrit. Le Talmud connaît la même pensée (Sanhedr. 100 b, Kiddusch, 4. 14) qui est d'ailleurs la paraphrase du Ps. CXLVII 9.

Elle apparaît dans les écrits rabbiniques à diverses reprises et sous des aspects très sympathiques. Qu'un homme fasse toujours apprendre à son fils un métier respectable et facile, et qu'il prie Celui à qui appartiennent toutes les richesses et la propriété, car il n'y a aucune occupation qui ne puisse amener la pauvreté ou la richesse, car ni l'abondance ni la pauvreté ne viennent de l'occupation mais tout est conforme au désert. Avez-vous jamais vu un animal ou un oiseau qui ait un métier ? Cependant ils sont nourris sans soucis, et ils ont été créés pour me servir. Combien plus serais-je nourri sans souci, moi qui ai été créé pour servir mon maître. Ailleurs il est dit (Gemara 82b) : Jamais je n'ai vu un cerf qui fut sécheur de figues, un lion qui fut portier, ni un renard qui fut marchand et cependant ils sont nourris sans soucis.

L'idée figure aussi dans le folklore d'autres peuples sous des formes diverses : (Égypte ancienne, Arabie, Tur-

quie etc.) Matthieu dit (VI et suiv.) : Ne vous amassez pas des trésors sur la terre mais bien dans le ciel. Le célèbre passage concernant le roi Monobaz en est un parallèle qui se retrouve en divers endroits. Monobaz distribua tous ses trésors aux pauvres lors d'une famine. Ses frères vinrent vers lui et dirent : Tes parents rassemblèrent des trésors et ajoutèrent à ceux de leurs pères, et vous avez dispersé les vôtres et les leurs. Il leur dit : mes parents réunirent des trésors pour en bas, j'ai réuni des trésors pour en haut. Ils accumulèrent des trésors en un lieu sur lequel la main de l'homme peut dominer, mais j'ai rassemblé des trésors en un lieu où la main de l'homme ne peut pas agir, mes pères ont rassemblé des trésors qui ne portent pas de fruits.

On ne peut encore rappeler à ce propos ce qui est dans Tobie (IV, 8 et suiv.) Hénoch (38.2), Esra (VI, 5 VII, 77.) Baruch (XIV, 12) et divers passages de la littérature rabbinique. C'est un thème courant de la philosophie des Juifs.

Nombreux sont les préceptes et les règles qui se retrouvent dans le Talmud et la Midrach, qui cependant ne les ont pas empruntés à l'Évangile. Ils avaient cours dans la pensée juive et faisaient partie du bagage intellectuel et moral de tout hébreu de l'époque : on se servira pour vous de la mesure dont vous vous servez, l'histoire de la paille et de la poutre, il vaut mieux qu'un de tes membres périsse que si tout ton corps était jeté dans la géhenne, la défense de jurer, l'obligation de faire l'aumône en secret, l'oraison dominicale, etc.

Cette phrase si controversée et en somme peu compréhensible de Matthieu (XI, 13) que ce sont les violents qui s'emparent du royaume de Dieu, s'explique dans sa forme par des discussions à ce sujet dans le Talmud où il est question d'introduire de force à Jérusalem les temps messianiques (Schlander, Z. N. T. W. XIII, p. 174).

* * *

LES PROVERBES

Comme beaucoup de nos proverbes et maximes ont leurs parallèles dans beaucoup de langues étrangères, maintes phrases de Jésus se rencontrent sous une forme assez semblable ailleurs : Quand il dit (Marc. VI, 4. Luc. IV, 24) ce n'est que dans son pays, chez ses parents et dans sa maison qu'un prophète n'est pas honoré, c'est probablement une adaptation d'un proverbe dont nous trouvons l'expression en Egypte (Pap. Oxy. I: 1). Un prophète n'est pas agréable dans sa patrie et un médecin ne guérit pas ses connaissances. La similitude est d'autant plus grande que l'évangéliste dit que Jésus était une pierre d'achoppement pour ses parents et c'est probablement ce qui fait qu'il les inclut dans sa formule. Luc semble avoir repris une expression semblable à celle du texte égyptien, alors que Matthieu et Marc l'ont assez fortement transformée.

Le Christ dit : celui qui a la foi et ne doute pas, peut déplacer des montagnes. Cela est bien parent de la pensée de Boudha : celui qui a la domination de soi, peut faire que la terre se meuve et tremble. On n'a aucune difficulté à admettre une relation avec la pensée hindoue, si l'on se rappelle que trente fables environ se retrouvent aux Indes, en Grèce et chez les Juifs (Encycl. Rel. and Ethics, Fables).

* * *

MÉTÉOROLOGIE

Les Évangiles nous donnent d'assez abondantes indications folkloriques de diverses natures : telle cette notation de météorologie populaire : Jésus dit aux Pharisiens et aux Saducéens : quand le soir est venu vous dites : beau temps, car le ciel est rouge; et le matin, mauvais temps aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre (Matth. XVI, 4) ou se lève menaçant (Couchoud).

La littérature rabbinique a conservé un certain nombre de ces indications météorologiques : un signe de pluie sont de légers nuages ou d'une façon plus précise, un nuage

léger sous un nuage épais. Si le vent du Nord souffle, il sera sec. Lors du dernier jour de la fête des Tabernacles, tous regardaient la fumée du bûcher : si elle allait vers le Nord, les pauvres se réjouissaient, tandis que les riches s'affligeaient, car alors les averses de pluie de l'année prochaine étaient nombreuses et les fruits avaient une tendance à se gâter, c'est-à-dire qu'ils ne se conservaient pas et devaient être vendus à bon marché et vice versa si la fumée allait vers le Sud, etc.

La propreté des mains pour les repas, usage très répandu en Orient et en Grèce, n'était pas seulement une question d'hygiène physique mais aussi une forme simple de chasser les démons qui se fixaient de préférence sur les mains; on se lavait à l'eau de source suivant un rite prescrit. Le marché surtout était un lieu extrêmement dangereux car on y trouvait des gens impurs à cause de leurs croyances. Marc (VII, 4) dit que les pharisiens et les scribes au retour du marché se plongeaient au moins les mains dans l'eau. En Grèce ancienne, la libation du matin devait être précédée de la purification des mains (Homère, Hésiode, Pythagoriciens).

Cette coutume ou plutôt cette obligation a existé longtemps dans l'esprit des Chrétiens. Tertullien mentionne la coutume de se laver les mains avant la prière et la traite de superstition (de or. 15), plus tard le lavement des mains fut une obligation rituelle (Constitution apostolique VIII, 51. Canons d'Hyppolyte, 241), non seulement avant les prières, mais à l'entrée de l'église ou avant le repas du soir. Cela correspond à d'anciennes coutumes du paganisme.

Il est utile peut-être de rappeler que d'après un fragment de l'évangile (Pap. Oxyr. VI 908, III^e siècle), un pharisien reprocha à Jésus d'être entré dans le temple et d'avoir regardé les vases sacrés sans s'être baigné et sans que ses disciples se soient lavé les pieds et par là avoir souillé le lieu saint. Le pharisien ajoute que lui s'est plongé dans l'étang de David.

Jean (V, 2) apporte une indication intéressante au

sujet de la croyance aux sources miraculeuses. Il dit (V 2) qu'il y avait à Jérusalem, près de la porte des brebis, une piscine, appelée en hébreu Beth-hesda, qui avait cinq portiques. Là étaient couchés par terre un grand nombre de malades, des aveugles, des boiteux, des gens ayant quelque membre sec, et le texte reçu ajoute : qui attendaient le bouillonnement de l'eau. Car un ange descendait à certains moments dans la piscine et agita l'eau. Le premier donc qui entra dans l'eau, après qu'elle avait été agitée, était guéri de sa maladie, quelle qu'elle fut. Ce qui est d'ailleurs conforme au texte qui suit dans l'évangile.

L'idée que certaines sources sont sous la protection de saints est très répandue encore de nos jours dans le monde sémitique. Hénoc'h parle de l'esprit des eaux et les écrits rabbiniques les citent également.

Il est également question de la fontaine ou du réservoir de Siloe, où Jésus envoie l'aveugle qu'il a guéri (Jean IX, 7). On allait y puiser de l'eau dans une cruche d'or pour la fête des Tabernacles ou dans des coupes de pierre avec lesquelles étaient purifiés les enfants nés dans une maison située sur un tombeau. C'est une eau dont les vertus purificatrices étaient reconnues avant les Évangiles. Les sources d'eau vive étaient celles qui jaillissent spontanément, en opposition avec celles des étangs et des citernes. Elles étaient considérées comme vivantes et dispensatrices de vie; c'étaient des bienfaits divins. Le culte des sources était probablement une coutume préjudiciale, mais elle laissa des traces dans l'esprit des juifs, comme en témoignent certains récits. Le culte des sources était extrêmement répandu dans le monde païen depuis la Palestine jusqu'en Angleterre et l'Église lutta péniblement contre cette superstition très enracinée dans l'esprit populaire.

* * *

LES SONGES

Dans les Évangiles, les songes ont une valeur de réalité. Un ange apparaît à Joseph, en songe, et lui dit que

Jésus a été formé par le saint Esprit (Matt. I, 20) et Joseph croit à la vérité de ce qu'il a vu et entendu en rêve. Plus loin encore un ange lui apparaît en rêve et lui dit de fuir en Égypte et la Sainte Famille part. (11, 12).

Les Mages apprirent en songe qu'ils devaient retourner dans leur pays par un autre chemin.

La femme de Pilate aussi (XXVII, 19) dit qu'elle a été fortement tourmentée en songe à cause de Jésus.

La loi en la réalité des rêves était de tradition chez les Hébreux et chez les Romains, comme chez un grand nombre d'autres peuples.

Cependant le rêve est quelquefois considéré comme symbolique, tel le rêve de Jacob et celui de Mardochee ou encore ceux du Pharaon interprétés par Joseph.

Marc-Aurèle lui-même dit avoir appris en songe les remèdes contre les crachements de sang et les vertiges; à Epidauré, Asclépios apparaît maintes fois en songe et ordonne des remèdes à des malades (Festugiutère II, p. 115 et suiv.) Valère Maxime a réuni toute une série de songes prémonitoires. Platon et Théocrite croyaient à la vérité de certains songes et Artémidore d'Ephèse au second siècle de notre ère fit un traité de l'interprétation des songes et des rêves qu'il distinguait les uns des autres, mais, d'après la tradition, ce fut Amphiaraus qui s'y appliqua le premier.

La littérature rabbinique n'est pas restée en arrière et les Talmuds contiennent toute une théorie d'oniromancie. Philon et Josèphe croyaient à la réalité des songes.

Mais en somme la question était très controversée. Certains voyaient dans le rêve une prophétie de valeur secondaire. On faisait parfois la distinction entre les rêves apportés par des démons, c'est-à-dire les rêves trompeurs et ceux apportés par les anges.

Il y avait à Jérusalem des spécialistes pour l'interprétation des songes et pour écarter leurs influences mauvaises, mais à côté de cela l'esprit populaire avait quantité d'explications semblables à celles qui ont encore cours de nos jours.

Luc dit que lorsque Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit de joie dans son sein. C'était une idée admise par le folklore juif que les embryons exprimaient dans le sein maternel leurs sentiments. Il en est qui ont chanté, d'autres se sont poussés pour se tuer. Ésaü tentait de sortir lorsque sa mère passait devant un temple d'idoles, etc.

Dans les évangiles se révèle la foi aux fantômes, êtres sans corps tangible, sans chair ni os, mais légers comme l'air (Origène) ayant la forme et les gestes humains. Lorsque Jésus marchait sur les eaux ses disciples se disaient que c'était un fantôme, d'autant plus aisément que beaucoup de récits populaires parlaient d'apparitions merveilleuses sur les eaux. Une autre apparition fantomique est celle du jeune homme habillé de blanc qui se montre au sépulchre vide. Lorsque le Christ réapparaît à ses disciples, ceux-ci croient voir un esprit (Luc. XXIV. 37), le Christ leur dit de le palper et de se rappeler que les esprits n'ont ni chair ni os. Et pour achever la preuve de sa réalité, il mange; cependant en contradiction avec ceci il dit à Marie-Madeleine de ne pas le toucher (Jean XX. 27) et ailleurs il passe par les portes closes et, comme les fantômes, il se déplace brusquement dans l'espace et disparaît aux yeux des hommes.

L'esprit ou le fantôme est comparé au vent dont on entend le bruit. (Jean III. 8). D'après les idées populaires de l'époque les esprits des morts restaient quelque temps autour du cadavre ou hantaient les habitations. On entourait le mort de bandelettes qui l'empêchaient de marcher, croyant par analogie empêcher le fantôme de le faire également.

On mettait de lourdes pierres pour fermer le tombeau (cas de Lazare et de Jésus) non seulement pour protéger le mort mais aussi pour l'empêcher de sortir.

Cependant on se réservait la bienveillance des esprits en cas de sortie, par une exagération de pleurs et de lamentations (Marc. V. 38, Matt. IX. 23), à noter qu'on y ajoutait le bruit des flûtes.

On se couvrait d'un sac et de cendre en guise de deuil

ou de pénitence. L'explication de M. Clemens (*Die Reste des primitiven Religion im ältesten Christentum*, P. 135) me semble la plus plausible : originellement cette coutume aurait eu pour but de se soustraire aux atteintes des esprits vengeurs en se rendant méconnaissable. Ceci correspond à l'explication que donnent diverses peuplades de cette coutume qui existe chez eux aussi, d'après Frazer.

Luc (XXIV. 16) dit que les pèlerins d'Emmaüs avaient comme un bandeau sur les yeux (ou plutôt que leurs yeux étaient tenus) de sorte qu'ils ne reconnaissaient pas Jésus. C'est une expression qui dans la littérature rabbinique signifie l'erreur ensuite d'un mirage magique. En tant que simple tromperie elle s'opposait à l'acte de sorcellerie proprement dit, qui était puni de la lapidation, alors que l'autre, bien que défendu, n'était pas puni. MM. Strack et Billerbeck (I. II, p. 271) donnent à ce sujet des renseignements intéressants. Comme les scribes avaient à l'occasion à juger des faits de sorcellerie ils étaient pratiquement initiés à celle-ci. On dit que certains rabbins étaient sorciers. La littérature rabbinique contient des récits d'actes de magie extraordinaires.

* * *

LES NŒUDS ET LES FRANGES

Les liens jouent un rôle considérable dans la magie médicale populaire. Le nœud est une expression du mal que l'esprit mauvais a occasionné dans sa victime et qui y subsiste jusqu'à ce que par un moyen quelconque le nœud soit défait ou passé ailleurs. Jésus y fait allusion (Luc. XIII. 21) quand il dit que depuis 18 ans, Satan tient liée une fille d'Abraham, possédée par un esprit et toute voulée et qu'à ce sujet il fait la comparaison avec le licou du bœuf ou de l'âne. Mais l'allusion est en somme assez peu précise. Marc (VI. 55) dit que le lien de la langue du muet fut défait. Comme M. Diesmann l'indique, ceci doit être compris dans un sens assez matériel et magique. L'expression existe avec

ce sens en grec, syriaque, hébreu, mandéen et hindou; la Grèce surtout a donné beaucoup d'inscriptions qui expriment cette idée, que la langue, comme d'autres organes, pouvait être liée par une action démoniaque.

Mais l'expression de lier et de délier avait chez les juifs et les Araméens un sens plus abstrait encore (Matth. XVIII. 15 et suiv.), celui de l'exclusion de la communauté et la levée du banissement, et, d'après MM. Strack et Billerbeck, c'est là le sens de la phrase que le Christ adressa à saint Pierre : ce que vous lierez sur terre sera lié au ciel, avec cette extension que dans les cas particuliers, il tranchera des questions de discipline et décidera de ce qui est permis et défendu.

Matthieu nous parle à diverses reprises des franges ou houppes que les juifs portaient à leurs manteaux afin de se rappeler les commandements du Seigneur. D'après le Deutéronome elles devaient être attachées aux quatre coins du vêtement; elles étaient faites de quatre fils de laine, blancs et bleus entrelacés d'une manière très compliquée et bien définie. Ces houppes ne s'attachaient qu'aux vêtements extérieurs. On ne sait si les femmes étaient obligées d'en porter, mais les prêtres, les lévites et les hommes, mêmes esclaves y étaient astreints. Les enfants devaient en avoir dès qu'ils pouvaient s'envelopper d'un manteau. On ne les portait que le jour.

On a essayé de donner un sens très symbolique à ces houppes et à leurs couleurs. Les houppes préservaient du péché.

* * *

LES PHYLACTERES

La loi prescrivait de se lier comme un signe sur les mains et sur le front, les commandements de la loi. (Deut. VI. 8, XI. 18, Ex. XIII. 9).

Sauf au jour du Sabbat les juifs pratiquants portaient au front des lanières de cuir et de petites boîtes renfermant des versets de la Bible, mais cet usage n'est pas renseigné

avant la lettre d'Aristée (1^{er} ou 2^{ème} siècle av. J. C.) et encore ne parle-t-elle que des phylactères de la main.

La capsule qui contenait les phylactères était faite de la peau d'un animal pur, et avait la forme d'un dé, de dimensions assez variables (10 à 15 m/m) et les textes étaient écrits à l'encre sur parchemin. Ce dé était fixé au moyen de courroies liées d'une manière spéciale.

Les phylactères du bras étaient portées au bras gauche sous le vêtement à hauteur du cœur.

Tous devaient porter ces phylactères, même les femmes, mais il y eut une forte opposition à cette règle et les prêtres et les lévites ne portaient pas de phylactères durant les services.

L'effet des phylactères était de procurer l'amour de Dieu et de protéger contre les démons; ils préservaient du péché, augmentaient la durée de la vie et faisaient participer à la vie future.

En quittant cette maison ou cette ville, secouez la poussière de vos semelles. MM. Strack et Billerbeck disent à ce sujet que la terre des payens était impure. De la poussière du sol, avec des éléments étrangers pouvait rendre impurs, des objets lévitiquement purs. Lors d'une promenade par le domaine payen, avant de passer sur le territoire de Jérusalem, on enlevait soigneusement toute la poussière de ses souliers et de ses vêtements pour ne pas souiller la terre d'Israël. Si l'on secouait de ses pieds la poussière d'une ville on exprimait par là qu'on assimilait ce lieu avec le domaine des payens et qu'on n'avait rien de commun avec ses habitants (Commentar. I. P. 571).

* * *

LES ENTERREMENTS

En ce qui concerne les enterrements, Matthieu (IX. 23) dit que quand Jésus arriva dans la maison du chef, il vit les joueurs de flûtes et la masse des pleureuses. C'était, disent MM. Strack et Billerbeck, une coutume de rigueur

pour les enterrements. Même l'homme le plus pauvre pouvait être contraint d'engager deux joueurs de flûte et une pleureuse et si on ne les trouvait pas sur les lieux on devait les faire venir du voisinage. Les pleureuses entraient en action, notamment sur le chemin de la maison mortuaire au cimetière et surtout lorsque le convoi faisait halte; cela n'exclut pas que, comme le disent Matthieu et Luc, elles laissaient entendre leurs plaintes dans la maison mortuaire. C'était ou un chœur ou un chant alterné. Il était accompagné d'un battement rythmique des mains ou de cymbales.

Lors de ces pauses on rappelait aussi les vertus et les mérites du défunt quand c'était de circonstance; ceci était examiné à Jérusalem par une sorte de conseil qui jugeait de ce que l'on pouvait dire. Ceci importait moins pour les femmes que pour les hommes parce que leur cercueil ne pouvait pas être déposé en cours de route. Ces éloges devaient être dits avec chaleur car le mort les entendait et, on ne pouvait rien dire de désagréable. Creuser une tombe, comme porter le cercueil, étaient des actes méritoires.

Jean (5 VII, 2) parle de la fête des Tabernacles ou des Tentés, qui était la plus populaire des fêtes juives. Elle durait sept jours. On vivait dans des huttes de feuillage que l'on construisait spécialement pour la fête. L'on y mangeait et dormait. C'était une obligation pour tout le monde masculin, conformément au Lévitique (XXIII, 34). C'était considéré comme un souvenir de la vie dans le désert pendant laquelle ils habitèrent des huttes et c'était aussi une peine que les Israélites s'infligeaient pour expier leurs fautes et pour obtenir la protection divine et surtout pour avoir de la pluie. Au 6^e ou au 7^e jour on faisait une procession autour de l'autel, en tenant en main des branches d'nsier que les prêtres plaçaient sur l'autel; puis on épendait de l'enu. La fête des Tabernacles se terminait par des réjouissances collectives, débordantes d'allégresse quelquefois.

C'était une coutume très ancienne et probablement antérieure au judaïsme. Philon dit qu'elle rappelait que l'agriculteur devait vivre au dehors; elle eut peut-être ce

sens au début, mais celui-ci se subordonna par la suite à des sentiments plus conformes au judaïsme.

La Pâque d'ailleurs, qui devint la fête religieuse et nationale par excellence, était aussi d'après Philon, une fête agricole, la fête du printemps.

* * *

LES SERMENTS

La question du serment est intéressante. Matthieu met dans la bouche du Sauveur ces paroles : Vous avez entendu qu'il est dit aux anciens « Tu ne te parjureras point, mais tu l'acquitteras envers le Seigneur des serments que tu auras faits. Mais moi je vous dis de ne pas jurer du tout, ni par le ciel, c'est-à-dire le trône de Dieu, ni par la terre, car c'est son marche-pied, ni par Jérusalem, car c'est la ville du grand roi. Ne jure non plus pas par la tête, car tu ne peux rendre blanc ou noir un seul de tes cheveux ». Les raisons comme on le voit sont assez diverses et l'argument concluant est, que ce que l'on ajoute à l'affirmation ou à la négation simples, vient du malin.

La philosophie grecque en était arrivée aux mêmes conclusions. L'un des préceptes graves dans un gymnase de Bithynie recommandait de ne pas jurer et Épictète le reproduit.

La loi aux dieux s'étant éteinte, le serment perdit sa valeur car aucune sanction humaine ne punissait le parjure comme tel (Festugière II, 120). Cependant il ne faudrait pas trop généraliser, car beaucoup attachaient encore une réelle valeur au serment. On le voit dans l'évangile même, car Hérode, tenu par le serment qu'il avait fait, ordonna la mort de Jean-Baptiste (Matth. XIV 7-9, Marc VI, 26). L'ancien droit hébreu reconnaissait le serment, puisqu'il le prescrivait dans certains cas où les témoins laissaient défaut. (Ex. XXII, 10-11) et la Bible cite divers cas où des serments furent échangés. Pierre lui-même, lors du reniement, jure

plusieurs fois qu'il ne connaissait pas Jésus. Il est vrai que les juifs de cette époque avaient pour coutume de renforcer chacun de leurs dires par un serment ce que montrent non seulement les exemples de la vie quotidienne, mais, peut être plus encore, les efforts des classes instruites pour limiter cette immoralité. (Strack et Billerbeck, Commentar. I. p. 328).

* * *

LES LEGENDES DU CHRIST

Passons à l'examen des faits les plus caractéristiques de la légende.

Quel est le lieu de naissance de Jésus ? Bethléem ou Nazareth ? Jésus est très souvent appelé Nazarene ou le Nazaréen et ce suivant les dires de Matthieu, pour que fut accompli ce qu'avaient dit les prophètes. Il serait donc d'après l'interprétation courante, né à Nazareth, que Luc écrivait Nazara et un scribe a ajouté Nazareth de Galilée. A noter qu'on ne trouve pas ce nom dans la Bible et qu'il est très possible qu'il ne s'agit ici que d'un simple qualificatif de nature religieuse.

Mais le prophète Michée (V. 2) avait annoncé et le Talmud de Jérusalem a conservé l'idée que c'était de Bethléem en Judée, lieu de naissance du roi David, que devait sortir le Messie. L'évangéliste qui, regardant Jésus comme ce Messie, le fit naître à Bethléem, répondait ainsi à la croyance populaire. Matthieu considère Bethléem comme la résidence de Joseph et de Marie. Luc introduit l'histoire du recensement qui aurait obligé les habitants à se déplacer pour aller au lieu d'origine de leur famille, histoire qui a mis à la torture le cerveau de maints critiques. W. B. Smith a montré les doutes que les textes évangéliques et autres soulèvent au sujet de l'origine du christianisme, du lieu et de l'époque de la naissance du Christ et de la propagation de la doctrine.

Jésus est né miraculeusement d'une vierge. Cet événement extraordinaire est inconnu de Paul et n'est pas mentionné par l'auteur des Actes, qui dit que Jésus est un homme né de David (II. 22 et 30). Le 2^e évangile l'ignore et le 3^e le contredit. Quant à la phrase de Luc (I. 34-35) la seule qui indique la naissance virginale, son authenticité a été fortement contestée, surtout par Joh. Hillmanns, Harnack et Usener. Le même évangéliste appelle d'ailleurs, un peu plus loin, Joseph le père de Jésus (II. 33). Joseph dans cet évangile ignore tout de la naissance miraculeuse et il n'est question de lui que pour montrer son étonnement et son incompréhension au sujet de ce que l'on dit de son fils ou de ce que Jésus lui-même dit et fait.

Un texte syriaque des évangiles, découvert en 1892, dit expressément que Jésus était fils de Joseph. Nous nous trouvons probablement ici devant une interpolation du 2^e siècle et qui répondait à une tradition qui avait cours en marge de la littérature écrite.

Le thème de la naissance virginale est connu et il répond à cette idée que seule une vierge est digne des faveurs divines, surtout chez les Grecs et les Romains, qui plus que les Juifs avaient l'estime de la virginité (Lagrange, Rev. bibl. 1914, p. 207) : Nana la mère d'Attis, le bon berger, contrepatrie phrygienne de la mère d'Adonis, était une vierge, Cyrus était fils d'un dieu et d'une vierge, on disait la même chose de Pythagore, de Platon (Origène lui-même invoque ce dernier cas), de Zoroastre, d'Octave et de bien d'autres. La naissance de Persée, né de la vierge Danaé, fécondée par une pluie d'or a prêté à comparaison depuis les débuts du christianisme. Saint Jérôme disait que les bouddhistes considéraient la naissance du bouddha comme virginale, idée à laquelle le bouddhisme arriva certainement, si même elle n'était pas implantée au début de notre ère.

D'autre part en Perse, on disait que lorsque les temps seraient révolus, Ahura Mazda susciterait de la semente de Zarathustra, le fils de la vierge, Shaoshyant, c'est à dire le sauveur. Mithra, dans le culte occidental, était censé être né

d'une vierge (Robertson, *Pagan Christs*, p. 521) et l'on trouve dans les légendes religieuses de beaucoup de peuples le récit d'une vierge qui conçoit soit en mangeant un fruit, une graine ou une autre partie de plante, soit en respirant une fleur (Mandchourie, Pundjab, Huarochiri, Egypte, Sibérie, Amérique du Nord, Hottentots, etc.), par un rayon de soleil (Cambodge) ou en se baignant (Cochinchine), etc.

Dans les Odes de Salomon (préchrétiennes) tout gravite autour d'un sauveur, fils de Dieu, né d'une vierge et Philon parle de deux vierges juives, Sara et Léa, qui furent rendues fécondes par une action de Yavéh, mais ceci n'est qu'une allégorie et le thème est une importation payenne dans le judaïsme tardif où l'on voit également apparaître cette idée que la mère de Moïse était vierge (Sota, 12, Yal-kout, 1, 51.). Saint Justin dans son Apologie (1, 12) établit lui-même le parallèle entre la conception de la naissance virginale du christianisme et la croyance payenne aux nombreux enfants de Zeus dont parlent les poètes. Ce qui est à noter au surplus, c'est que Luc insiste plus sur la conception divine que sur la conservation de la virginité (Dibelius, *Jungfrauensohn*, p. 21.)

En ce qui concerne le rôle du Saint Esprit rappelons que M. Reitzenstein dit que la colombe dans toute l'Asie antérieure était considérée comme porteuse de la semence des enfants.

Évidemment, dès que l'on eut admis que le Christ existait de toute éternité, le miracle dut prendre un aspect plus symbolique et plus transcendantal.

Les Mages, dont Matthieu seul nous parle sans en indiquer le nombre, étaient des Mèdes, adeptes d'une vieille religion populaire sous jacente au Parsisme; ils croyaient à la médecine supersticieuse, à l'orinomancie et à l'astrologie, ce qui était étranger à la religion persane; leur morale était pure, certains groupes annonçaient aux hommes une résurrection suivie d'immortalité. Le fond de leur croyance était d'origine mazdeenne, mais elle avait subi l'influence de la Chaldée. Les Mages devinrent les sacrificateurs, les prêtres, voire même les devins des Achéménides et ils

eurent beaucoup d'influence sous Xerxès; leur langue était l'araméen. Chez eux la croyance en un sauveur qui devait naître d'une vierge était très connue (Bidez et Cumont, *Les Mages hellénisés* I, p. 52).

L'évangéliste a greffé la légende sur un texte d'Isaïe : Tous ceux-là arrivent de Saba; ils apportent de l'encens et de l'or (LX, 6) et sur le psaume LXXII et suiv. les rois d'Arabie et de Saba apportent des cadieux; il connaissait peut-être cette ancienne idée astrologique que le messie devait naître sous une étoile du signe du poisson.

Il semble, d'après ce que dit Ammien Marcellin, que l'étoile du matin était le signal pour le festival d'Adonts. Mais il y a surtout ce fait que dans le monde juif on appliquait la prophétie de Balaam (Nombres XXIV, 17) : « un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël. » à l'idée messianique et que, d'après M. Halévy, cette idée courait de bouche en bouche.

M. Couchoud fait la remarque très judicieuse que le rôle médiocre de guide auquel l'étoile est réduite, dans Matthieu, paraît être une adaptation secondaire. En comparant avec le nouveau texte de l'Évangile de l'Enfance on se demande en effet si ce ne serait pas là une dégradation de l'idée docète suivant laquelle le Christ aurait apparu brusquement sur terre et serait né de la lumière apportée brusquement en ce monde sous forme d'un astre inconnu. Il aurait traversé la « Vierge », comme à travers un canal, ainsi que le disait Valentin. Cependant on connaît d'autres cas où une étoile a servi de guide : Enée avait été conduit par une étoile, de Troie à Laurent qui disparut dès qu'Enée eut atteint son but. D'autres fois, elle a servi d'annonciatrice de la naissance d'un grand homme : Cicéron nous dit qu'une brillante constellation avait apparu lors de la naissance d'Alexandre (De Divin. I, 47).

Mais il est un récit qui pourrait du moins donner un parallélisme exact : C'est celui qui a trait à la naissance d'Abraham et qui était rapporté dans la littérature rabbinique : les conseillers et les devins de Nemrod observèrent, dans la nuit, une étoile qui en dévorait quatre autres aux

quatre côtés du ciel. Ils annoncèrent à Nemrod qu'un enfant était né qui était destiné à conquérir le monde; et ils lui conseillèrent d'acheter l'enfant et de le faire mourir (Hara-witz, *Sammlung kleiner Midraschim* I. 43). Ce texte qui est récent, pourrait être emprunté au folklore arabe.

Il est très possible que toute l'histoire extraordinaire et énigmatique de la visite des mages, que seul Matthieu raconte, ne soit qu'une ajoute; un écrit syriaque attribué à Eusèbe, raconte que ce récit fut rédigé en Perse, découvert à Rome en 119 et mis en grec. Peut-être comme le pense M. Dieterich, fut-elle aussi influencée par ce fait historique qu'en l'an 66, le roi des Parthes, Tiridate, vint en Italie avec trois mages chargés de présents pour Néron et que les voyageurs retournèrent par un autre chemin. Cette ambassade fit une grande impression à Rome.

A sa naissance, Mithra fut peut être, comme le Christ, adoré par des bergers qui lui apportèrent des cadeaux dans une grotte, bien que ceci ait été contesté (Cumont: *Textes*, pass. *Dibelius Jungfrauensohn*, p. 73 et suiv.). A noter que d'après le protévangile de Jacques et aussi d'après Justin (*Dial.* 78, 7), l'étable où Jésus vint au monde était installée dans une grotte, ce qui rappelle une circonstance semblable des traditions relatives à Dionysos, à Hermès, à Zeus et à Horus, (comme l'indique M. Guignebert) et aussi à Adonis et à Mithra.

La légende du bœuf et de l'âne qui assistèrent à la naissance du Christ a une origine assez curieuse. Le prophète Habakuk (III, 2) avait dit: accomplis ton œuvre dans le cours des années, ô Éternel! dans le cours des années manifeste-toi! Les Septante avaient traduit la dernière phrase par: tu te manifesteras au milieu de deux animaux. Ce fut le point de départ. Isaïe (1, 3), d'autre part, dit que le bœuf et l'âne connaissent leur maître. Cela complète le texte d'Habakuk et précisa la nature des animaux. Une jolie légende est due à une erreur de traduction.

On peut rappeler au sujet de l'adoration des bergers qu'une ancienne tradition juive, que rapporte Edersheim (*The Life and Times of Jesus* I. P. 185), le messie devait

naître à Bethléem et qu'il devait être révélé de la « tour des troupeaux » où les bergers gardaient les moutons destinés au sacrifice, même en hiver.

Les bergers ont toujours été considérés comme dépositaires d'un savoir spécial par suite de leur vie dans les solitudes où résident les esprits. C'étaient aussi des gens méprisés parce qu'ils avaient peu de souci du bien et du mien et pour cela leur témoignage n'était pas reçu par la justice juive. Ils ne valaient pas mieux que les voleurs ou les agents du fisc. M. Gunkel montre l'extension qu'a eue le thème de l'enfant prédestiné, persécuté par le souverain au pouvoir. La même histoire, dit-il, que celle du Christ, qu'Hérode veut tuer et qui est sauvé miraculeusement se raconte partout en Orient et en Occident, dans les temps anciens et nouveaux, des héros et des dieux: Zeus, Apollon, Horus, Cyrus, Romulus et Remus; en Egypte des trois fils de Ra que poursuit Cheops, de Krichna et même dans le vieux récit germanique de la naissance de l'empereur Henri II (*Zum religionsgeschichtliche Verstandniss des N. T.* p. 69).

Le massacre des Innocents et la fuite en Egypte, artificiellement reliés à l'adoration des Mages, ressemblent étonnement à une histoire du roi Edomite Hadad, que rapporte le 1^{er} livre des Rois (XI, 14^o). C'est un thème folklorique très répandu que celui d'un souverain qui apprend que sa puissance est menacée par la naissance d'un enfant, généralement d'origine divine et qui cherche à s'en débarrasser. Celui-ci est sauvé miraculeusement: Moïse, Oedipe, Persée, Pelias et Neleus, etc. Ceci en commentaire de la citation précédente de Gunkel. Au surplus il y a quelque parenté entre l'histoire évangélique et celle de Krichna dans le Mahabharata (massacre des enfants de Vasudeva). Peut être aussi l'évangéliste a-t-il eu connaissance d'une histoire racontée par Suétone (*Aug.* 94), d'après laquelle le Sénat romain, lors de la naissance d'Auguste, aurait ordonné la mise à mort de tous les nouveaux-nés de l'année, ensuite d'un prodige et d'une prédiction, ce qui n'était que l'adaptation d'une légende plus ancienne.

M. van den Bergh van Eysinga, qui a fait une critique juste et sévère de beaucoup de ces relations trop hâtivement faites, relie cependant comme valable la parenté de la relation de Simeon au temple que Luc nous raconte (ll. 25-27) et l'ancienne légende bouddhique de Asita qui se trouve déjà dans le Suttanipâta. un des plus vieux textes palis : le motif original est semblable : un vieillard respectueux, qui par un moyen étonnant, vient vers un jeune sauveur pour lui rendre hommage, qui chante sa louange et prophétise l'importance de l'enfant et annonce sa propre mort prochaine. La réalité de l'histoire évangélique semble d'autant plus douteuse que l'on ne s'explique pas la présence de l'enfant au temple alors que l'offrande pouvait être faite sans lui.

L'histoire des milices célestes qui chantent la gloire de l'enfant, comme M. M. Edmund et Garbe l'ont indiqué, existe sans lien organique dans Luc mais est mieux liée dans le Suttanipata. Dans Luc elle est séparée du récit précédent d'une distance de sept vers et est peu liée au contexte, mais la concordance paraît extraordinaire quand on songe que le récit s'est transmis verbalement par la Bactriane et la Syrie (Garbe, *Indien und das Christentum*, p. 50).

L'histoire du bouddha enfant qui s'éloigne de ceux qui l'enloutent pour se consacrer à la méditation a de l'analogie avec celle de Jésus qui quitte ses parents et qui va s'entretenir dans le temple avec les docteurs. Cette analogie est surtout apparente dans la tradition du Lalita-Vislara, bien qu'il serait téméraire d'admettre une influence directe; les divergences sont trop grandes même avec l'évangile de Thomas.

On pourrait noter une autre similitude entre le récit de Luc où Jésus discute avec les docteurs et le deuxième conte égyptien de Satni (à peu près contemporain), où Horus, sous la forme de Senarisis enfant discute dans le temple de Ptah et étonne les scribes par son savoir et tient tête à tous les magiciens.

La chose est d'autant plus remarquable que dans ce conte on trouve aussi le parallèle de l'histoire de Lazare

défunt qui voit le riche aux enfers, que Luc également nous a rapportée, et qui est peut-être apparentée à une ancienne version juive dont dérive celles des Mille et une Nuits.

Le thème de la précocité intellectuelle des héros est fréquent dans la littérature rabbinique : on l'attribue à Abraham, à Moïse, à Saül et l'historien juif, Joseph se l'attribue à lui-même. M. Lévy en voit le prototype dans les anecdotes de Pythagore et de Thalès (La légende de Pythagore, p. 200.)

* * *

LE BAPTEME

Jean baptise Jésus. L'eau chasse les démons comme elle entraîne toutes autres impuretés: Joseph dit de son maître Banus qu'il se plongeait dans l'eau froide plusieurs fois par jour et par nuit pour se purifier. Ezéchiel avait dit : je vous asperge d'eau pure pour que vous soyez purs, je veux vous purifier de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles (XXXVI, 25). Les démons affectionnent ce qui est malpropre. Cela est très répandu dans le folklore; les hindous disaient que le moyen principal de chasser les démons, c'est l'eau. Chez les Sémites, surtout, cette idée était intense. A Babylone les rites de l'eau avaient une grande importance dans le culte d'En et de son fils Marduk.

On disait que l'eau enlevait les charmes et les sorts et que les ablutions étaient des exorcismes. Cela se retrouve dans le judaïsme ancien et récent et on constate la même croyance en Egypte. Dans la religion mazdéenne, l'eau purifie les souillures physiques et morales.

Chez les Arabes, d'après M. Goldzieher, les ablutions sont faites aux néophytes pour enlever l'influence des démons nuisibles. Aux Indes dans les Vedas et l'Atharva-Veda, les bains chassaient les démons et emportaient tout ce qui est mal, même purement moral. En Grèce on recourait aux bains pour se purifier de mille souillures imaginaires, comme le dit Théophraste. Ovide combat cette superstition qui régnait également à Rome.

Les Esséniens avaient remplacé les sacrifices par des bains culturels qui les purifiaient de tout contact avec des étrangers ou des inférieurs et de la souillure des fonctions inférieures. Les Hémiérobaptistes pratiquaient les bains purificateurs du corps et de l'âme. Il y avait aussi les baptistes du malin qui accordaient une importance capitale au bain matinal.

Dans les livres Sibyllins, le bain a un caractère purificateur de nature religieuse, bain de pénitence et de régénération. Le bain chez les juifs était le vrai symbole de la purification. La Michna dit qu'il faut prendre un bain avant d'entrer au temple.

Le baptême de Jean est une préparation et une purification en vue de la vie messianique qu'il annonce comme imminente, et elle apparaît comme apparentée, dans la forme tout au moins, au baptême des Esséniens et de celui des Sibyllins. (Thomas, *Le mouvement baptiste*, p. 87.)

En Grèce, au dire d'Hippocrate, certaines purifications étaient accompagnées d'aspersion, d'une sorte de baptême (de Morbo eterno, p. 591), et dans les mystères d'Eleusis, les mystes étaient soumis à un bain régénérateur, une sorte de baptême au dire de Tertullien (de Baptismo, V.). Le lavage du corps entier ou simplement de la partie souillée faisait partie des purifications à pratiquer avant de pouvoir entrer dans le temple (Festugière, II, p. 85); dans le culte d'Isis, d'après Tertullien, il semble que le bain avait pour but le pardon des péchés et une sorte de rennaissance.

Presque partout, l'eau courante, de même que l'eau des puits, a une efficacité particulière, et on y trempait tout le corps, coutume maintes fois citée dans la littérature classique et qui s'est conservée jusqu'au Moyen-Âge.

Le baptême doit se faire dans les eaux vives, c'est-à-dire dans les eaux courantes d'après les livres sibyllins et chez les Elchasaites. Les Égyptiens accordaient une vertu spéciale aux eaux du Nil et Jean baptisait dans le Jourdain, dont les eaux connurent un grand succès au début du christianisme. Ces eaux avaient déjà une grande vogue

dans les anciens livres hébreux (Nombres, VIII-7, XIX, 9, Lev. 15). Elles entraînent tout, même le mal.

En nos régions, encore, les eaux courantes sont censées avoir des vertus spéciales, même prises en boisson. Elles servent également en sorcellerie.

Le baptême enlève l'ancienne personnalité avec ses tares et ses péchés, c'est une purification complète pour donner pleine vie à l'être nouveau. C'est en ce sens que Luc dit (XII, 49 et suiv.) que le martyr de Jésus lui-même est un baptême. Le baptême est une onction; Salomon et Adonijn furent oints dans des sources (I. Rois, I, 45 et I, 9).

Le baptême de Jésus par Jean fut également considéré par beaucoup comme la naissance de l'être nouveau, par sa consécration comme roi et fils de Dieu.

Le baptême se pratiquait, longtemps avant le Baptiste, pour enlever aux païens convertis toutes leurs impuretés.

L'apparition de la colombe répond à cet ancien thème folklorique où l'oiseau est messager de la puissance divine et désigne le roi. Cette conception, qui d'après M. Hugo Grossmann est venue d'Orient (Archiv für Religionsw., XXI, p. 46) s'est répandue depuis l'Inde, la Perse et l'Égypte jusqu'en Allemagne. La colombe était un animal sacré en Syrie, où il y avait une déesse colombe, comme en Phénicie et à Carthage. En Perse la puissance divine qui remplit le roi était représentée par une colombe, mais on ne voit pas qu'elle ait symbolisé l'esprit de Dieu, pas plus que chez les Hébreux d'ailleurs.

Le lavement des pieds semble avoir été un abrégé de l'acte du baptême ou tout au moins de la purification générale. Aux Indes il a pour but de chasser le démon qui se fixe aux semelles, au passage d'un carrefour.

Jean annonce que Jésus baptisera d'esprit saint et de feu (Matth. III, 12, Luc III, 17). Marc et Jean suppriment le baptême du feu (I, 8, 134).

Que signifie le baptême de feu? Comme M. Spitta l'a remarqué, Matthieu et Luc employent le feu comme symbole de justice, ce qui s'associerait assez bien au baptême

d'esprit. Il est dit dans le livre d'Enoch que les anges coupables furent jetés dans une mare de feu souterraine près de la Mer Morte. C'était probablement là la justice de feu à laquelle le Baptiste faisait allusion, c'est-à-dire les feux de la géhenne, châtement du péché, qui est d'ailleurs indiqué dans le contexte. C'est un fait assez fréquent qu'un élément du châtement soit pris comme symbole de la justice. En tous cas on ne trouve pas de précédent du baptême par le feu, mais la phrase de Jean semble avoir amené certaines sectes à pratiquer une sorte de baptême au moyen de brûlures (v. Dölger, *Antike und Christentum* (I. et II)). Le martyr fut souvent appelé un baptême de sang, mais parfois aussi on songea à un lavage avec le sang. Une expression de la lettre de Jean (I. v. 6) peut prêter à confusion, surtout que d'anciens rites hébreux prévoyaient l'aspersion avec du sang (Ex. XXIV, 8. Lévit. XIV, 4 et suiv.).

* * *

LA SOLITUDE ET LES TENTATIONS

L'histoire du Bouddha dans la solitude, tenté par l'Esprit de la mort et qui lui offre l'empire du monde, est semblable, malgré de fortes divergences, à celle du Christ dans le désert tenté par Satan, qui lui aussi, dans la pensée rabbinique, est l'esprit de la mort. M. Edmunds dans le *Monist* (XII, 131-133), indique très bien les ressemblances que l'on peut trouver dans l'ensemble de la littérature bouddhique ancienne et qui montrent bien qu'une influence par voie de tradition orale a dû exister. En Babylonie on connaissait aussi une histoire similaire, celle d'Enanl, qui s'était enlui au désert où le dieu du soleil lui offre des grandeurs. En Grèce, Héraclès va dans la solitude où il est tenté par Hermès, mais plus frappante est peut-être la ressemblance avec le récit innien. Zoroastre rejette les tentations d'Angra Manyu, par l'aide des paroles révélées par Ahura Mazda et à l'aide de la loi d'Ahura Mazda, comme

le Christ vainc Satan par une lutte où tous deux emploient des extraits de la littérature sacrée.

Les deux versions des tentations de Jésus diffèrent assez notablement de l'un à l'autre évangile, tant par la durée de l'épreuve que par l'ordre de succession des événements. Parmi ces tentations il en est une assez énigmatique, la deuxième chez Matthieu, la troisième chez Luc, où Satan invite Jésus à se précipiter du haut du temple de Jérusalem. La signification semble en être que Satan a voulu exciter la vanité de Jésus et le perdre, en ce sens que si le Christ avait cédé, la protection divine ne se serait pas exercée et que les anges ne l'auraient pas porté. Il y a des parallèles de cecc : Apulée dans le conte d'Eros et Psyché, raconte que Psyché, d'après un oracle, serait fiancée à un dragon effrayant et placée au sommet d'une haute montagne et serait portée par le zéphyr, sur un lit de gazon dans la vallée. C'est d'ailleurs un thème folklorique très répandu et très caractéristique de la psychologie du fantastique. Pausanias raconte qu'Aristomène, lorsqu'il fut jeté par les Lacédémoniens dans le katados, fut porté par les ailes d'un aigle.

Dans l'évangile des Hébreux, la façon dont Jésus fut porté sur la montagne se base aussi sur la suppression de la pesanteur : d'après l'extrait conservé par Origène : « sa mère, le Saint-Esprit, le prit par un de ses cheveux et le transporta sur le Thabor » (Jean II, 12).

Rappelons encore que durant leur retraite, Bouddha et Jésus sont tous deux nourris par des anges.

Les différences qui existent entre les diverses versions d'un fait ne doivent pas trop nous arrêter, d'abord les intermédiaires ont été nombreux lorsqu'il y a eu transmission directe et s'il faut remonter à une souche commune les étapes sont encore bien plus longues. N'oublions pas non plus que ce qui est le plus stable ce sont les phénomènes d'ordre extérieur, geste, milieu, position, etc. et que chaque système religieux qui adoptait l'un ou l'autre de ces thèmes l'adaptait naturellement à son point de vue; c'est ce que

nous voyons dans la tradition évangélique de la tentation où l'on a inclus une véritable discussion rabbinique dont les textes sont tirés du Deutéronome, textes qui ont d'ailleurs donné une partie de la trame. Les Évangélistes ont souvent cherché à ajouter aux contes populaires qu'ils mettaient en œuvre un sens symbolique qui, malheureusement, nous échappe souvent. Il semble apparaître assez clairement cependant dans l'histoire de Marthe et de Marie, rapporté par Luc (X, 38-42), que Marthe représente le paganisme qui accepte avec joie l'enseignement du Christ, Marthe, le judaïsme. Noter que dans le langage de l'époque on parle souvent d'un peuple comme d'une fille : Fille de Sion, par exemple.

L'histoire de Judas est-elle également symbolique, en ce sens que Judas ne serait que la personnification du peuple juif ? Cette histoire a donné lieu à des recherches nombreuses qui n'ont en somme pas abouti jusqu'ici à un résultat précis. Du point de vue psychologique elle est peu compréhensible, bien que la littérature s'en soit mêlée assez abondamment; les textes évangéliques ne répondent pas à ce que nous voudrions avoir, ils sont incomplets, mal liés, peu explicables, invraisemblables et même contradictoires. L'attitude de Jésus et de ses disciples ne nous satisfait pas moralement. Toute l'ancienne littérature chrétienne ne parle pas de trahison (pas même Paul) et malgré la mort de Judas, le Christ apparaît encore aux douze (I. Cor. 15. 4).

Certains écrivains, comme Volkmar ont soutenu le caractère légendaire de cette histoire, Judas serait le symbole du peuple juif qui aurait livré le Christ à ses bourreaux, d'autres y ont vu un fond réel avec ajoutés légendaires. Cependant aucune explication folklorique de la question n'a été satisfaisante.

L'origine en est vraisemblablement une phrase des Psaumes (XLI, 10) que Jean rappelle d'ailleurs (XIII, 8). Le prix de la trahison est repris à Zacharie (XI, 12).

* * *

LA PASSION

L'analyse du récit de la passion, qui forme un ensemble coordonné et qui est peut-être le fond primitif des évangiles, est très complexe. Comme l'a dit M. Wittacker, il y a beaucoup de détails qui sont plutôt caractéristiques des sacrifices humains connus partout. Glaucon, dans la République de Platon, énonce un thème qui, d'après lui, était répandu à son époque : le juste sera fouetté, torturé, mis aux fers, on lui brûlera les yeux, enfin, après lui avoir fait souffrir tous les maux, on le mettra en croix. La Bible nous offre quelques parallèles bien précis de cette idée. Dans Isaïe (50-6) le juste est flagellé, couvert de crachats et dans le psaume 22 qui commence par cette phrase « mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné », l'homme aimé du Seigneur voit se partager ses vêtements et tirer au sort sa tunique et il dit ailleurs « ils m'ont percé aux mains et aux pieds ».

Dans la « Sagesse de Salomon », écrit du dernier siècle avant notre ère, les impies complotent pour condamner le juste à une mort ignominieuse et d'après le Deutéronome, la plus ignominieuse des morts c'était le bois. Dans l'écrit juif, les Livres Sibyllins, il est écrit : « quelqu'un redescendra du ciel, un homme éminent qui étendra ses bras sur le bois fécond, le meilleur des Hébreux, celui qui arrêta le soleil ». C'est-à-dire qu'on attendait donc le retour de Josué. D'autre part une légende disait que Cyrus (Messie juif) parce qu'il avait rétabli le culte d'Israël, comme celui d'autres nations soumises et autour de la mémoire de qui se sont attachées, semble-t-il, beaucoup de légendes extraordinaires (Athénée, XIV, 33; Cicéron, de div. I, 25-46), sur l'ordre de Tanyris, reine des Scythies, avait été mis à mort au bois de torture (Diod. SIC. II, 44) et Joseph dans l'histoire des Juifs, parle d'un certain Jésus ben Pandira qui fut tué et penda à un arbre la veille de Pâques, sous le règne d'Alexandre Jannée, soit environ un siècle avant notre ère, si, toutefois, le fait est historique. Voilà tout un ensemble de données et de thèmes folkloriques qui

ont pu servir à composer ou à transformer la tragédie de la passion du Christ et quelques détails typiques s'y retrouvent. Il est probable, comme le pense M. Coquelet que le récit primitif a été altéré fortement pour les besoins de la propagande.

Mais le folklore méditerranéen nous apporte d'autres éléments.

Un passage très curieux de la passion est la scène de dérision à laquelle le Christ est soumis. Elle rappelle étrangement certaines coutumes folkloriques de l'époque, où un homme était habillé en roi avant d'être sacrifié; Hugo Grotius l'avait déjà remarqué en 1641. Au temps de Dioclétien, les soldats romains stationnés sur le Danube, célébraient encore les Saturnales, d'origine orientale et peut-être babylonienne, d'après Schrader : un jeune homme, habillé royalement et représentant Saturne, pouvait satisfaire toutes ses fantaisies mais au bout de trente jours, il se coupait la gorge sur l'autel du Dieu, ou, en certaines régions, faisait un sacrifice au dieu. Certains éléments de cette coutume ont-ils eu une influence sur la scène où on ridiculise le Christ ? C'est possible malgré les différences considérables que l'on constate et que notamment l'époque de la Passion ne soit pas celle des Saturnales.

Strabon et Dion Chrysostome nous parlent d'une autre cérémonie qui fut instituée par Cyrus, qui, comme nous l'avons dit, avait été considéré comme messie, tant dans la Bible que dans les textes cunéiformes, et qui d'après la légende fut crucifié lui-même. Il était de coutume dans chaque famille Babylonnienne d'habiller un serviteur en roi; il recevait le nom de Zoganès et gouvernait le ménage. Aux Sécées, un prisonnier condamné à mort, qui pour ce temps portait aussi le titre de Zoganès, était habillé en roi et pouvait jouer au despote et occuper le trône royal, posséder les concubines royales et vivre d'une vie de débauche; puis il était dépouillé, fouetté et enfin pendu ou crucifié. C'était sans doute une survivance d'un ancien sacrifice annuel aux dieux de la végétation.

Diodore de Sicile (XXIV-XXV) a conservé le récit d'une grande révolte d'esclaves en Sicile au II^e siècle avant notre ère, dont un incident rappelle le même état d'esprit que les histoires précédentes. Le chef futur de la révolte, le syrien Enus d'Apamée, apparaît comme prophète et devin. Il annonce sa royauté future. Il avait fait part de ses plans à son seigneur Antigènes, à Henna. Toute l'histoire fut conçue comme une plaisanterie et Antigènes laissa apparaître devant ses hôtes, à la grande joie des assistants, Enus qui se mit à prophétiser. On interrogea le roi futur sur l'avenir et il répondit. Cette aventure rappelle surtout la scène de dérision telle que la rapporte l'évangile de Luc.

Philon raconte un fait qui ne fut peut-être qu'accidentnel, mais qui néanmoins répond au même esprit : à Alexandrie, lors du passage du roi Agrippa, environ quarante ans avant notre ère, la populace se saisit d'un pauvre vieux lou inoffensif, nommé Carubas (ce qui est peut-être une erreur de copie pour Barabas) qu'ils mirent par dérision sur une place publique avec une couronne de papier sur la tête, tenant en main un roseau brisé en guise de sceptre et une natte en guise de manteau. Des jeunes gens formaient sa suite, le saluaient comme roi et lui demandaient de rendre la justice. A noter que dans l'évangile de Pierre et d'après Justin Martyr, les soldats placent Jésus sur le siège de justice et lui disent « Jugez-nous » (Justin, Ap. I. 35). D'autre part encore au festival juif du Purim, on brûlait ou on détruisait sur la croix les effigies d'Hamman. L'état d'esprit que révèle tout ceci semble avoir suggéré certaines parties du récit de la passion qui certainement ne sont pas historiques, mais l'auteur de celle-ci a négligé peut-être intentionnellement certains éléments tels que les dates du Purim ou des Saturnales. Cela se conçoit puisque l'auteur n'établit aucune relation entre son récit et les usages folkloriques, en somme très répandus dans le proche Orient, tout en s'en inspirant, selon toute vraisemblance. Mais cependant le canevas de la construction est tiré du chapitre XIII

d'Ysaïe, IV de Michée et surtout du psaume XXII où la moquerie est indiquée.

M. Weigall, dans ses « Survivances payennes » rappelle que la crucifixion, précédée de la flagellation, était à cette époque le châtiment dont usaient les romains à l'égard des esclaves ou des criminels particulièrement misérables. Un papyrus de l'an 85 après J. C. nous donne le protocole d'un procès devant le gouverneur d'Égypte, G. Septimus Vegetus, qui dit à un certain Philion : « Tu n'aurais mérité que je te laisse battre de verges... mais je te livrerai au peuple, ce qui rappelle ce que dit Jean (XIX. 1), Luc (XVIII. 35) et Marc (5. XV. 15). (Diesmann, Licht von Osten, p. 229).

La crucifixion n'était pas une coutume juive et, d'autre part, elle a été un thème mythologique. Comme je l'ai dit déjà, une légende disait que Cyrus fut crucifié chez les Scythes et d'après Lucain, Prométhée fut également crucifié. Chose étrange les Actes semblent dire que Jésus fut pendu, ce que dit également le Talmud (Klausner, Jésus de Nazareth, p. 27).

C'était un usage infamant que de pendre la victime entre deux malandrins : un usurpateur égyptien fut crucifié par Artaxercès I entre deux voleurs et un saint persan Hiltzibouzit, de date inconnue, fut offert en sacrifice, entre deux malandrins, sur le sommet d'une colline, face au soleil.

M. Robertson attire l'attention sur un détail curieux du récit de la passion et très révélateur. C'est celui de la boisson donnée au Christ, dont parlent les quatre évangélistes, mais d'une façon bien différente. Pour Matthieu c'était du vinaigre et de la bile (en usage dans les mystères de Déméter), que le Christ refusa après l'avoir goûté et plus tard, au moment de l'agonie, on lui passa une éponge avec du vinaigre. Dans la Vulgate, les versions éthiopiennes et d'autres, ont dit du vin rouge au lieu de vinaigre et, dans la version arabe, de la myrrhe au lieu de bile. Dans Marc la première boisson est du vin épicé de myrrhe (très amère) et est refusé sans que le Christ y ait goûté et dans Luc, le vinaigre est offert en signe de moquerie, dans

Jean on offre du vinaigre, le Christ ayant demandé à boire. M. Robertson montre très bien l'évolution symbolique de l'idée. Les évangélistes n'ont pas suivi un texte antérieur, les divergences étant trop grandes. L'auteur semble avoir donné une solution heureuse en interprétant le fait comme l'administration d'un narcotique qui aurait empêché la victime de se débattre sur la croix, (les pieds n'étant pas attachés) ce qui aurait été de mauvaise augure (1); la rupture des jambes dont il est également question répond au même but. Les deux procédés étaient d'ailleurs en usage chez les Khonds.

Les évangélistes ont certainement interprété à leur manière une tradition ancienne. Les récits du jugement prêtent le flanc à de graves critiques au sujet des coutumes des juifs et des romains. On ne parvient pas à discerner notamment s'il s'agit d'un procès juif ou d'un procès romain; il est certain que la relation première a été assez profondément remaniée par la suite, surtout pour charger les juifs du méfait.

Matthieu (XXVII, 24-25) dit que Pilate prit de l'eau et se lava les mains devant le peuple en disant : je suis innocent du sang de cet homme. Marc et Luc ne le disent pas. Se laver les mains dit, M. Klausner, pour montrer que ces mains sont innocentes du sang versé est une coutume spécifiquement juive, dont il est parlé dans le Deutéronome (XXI-6), observée dans la cérémonie de la genisse dont le cou va être tranché. Comment un fonctionnaire romain a-t-il pu s'y conformer ?

Jésus ressuscita d'entre les morts. La plupart des dieux de la végétation meurent et ressuscitent, ce qui se célébrait annuellement à la saison où l'on représentait les forces de la végétation et le pouvoir du soleil. Antioche fut un des premiers foyers du christianisme et selon M. Bousset le lieu où est né le culte du Christ divin, on célébrait chaque

(1) Et de fait, d'après le Talmud, lorsqu'un homme était conduit au supplice on lui faisait boire un coup de vin dans lequel on avait mis une goutte d'assa fétida ou d'encens afin de lui enlever toute conscience (Klausner, Jésus de Nazareth, pp. 104 et 509).

année dans cette ville la mort et la résurrection du dieu Tammouz ou Adonis (Ammien Marcellin XXIII, 9), ce dernier nom signifiant le Seigneur. Ce culte avait de tout temps exercé une influence sur la pensée juive (Ezéchiel, VIII, 24, saint Jérôme, ad Paulinum). Il ne symbolisait plus le processus annuel de la nature, mais un fait unique (Boudissin, Adonis und Eschmun P. 575).

La résurrection était en quelque sorte inhérente à la nature divine surtout en Orient : on citait des cas en Egypte, en Babylonie, en Syrie, et en Phénicie. Zeus avait son tombeau en Crète, mais ce tombeau était vide. L'association de l'idée de résurrection avec celle du tombeau vide était courante dans l'imagination populaire hellénistique. Chariton (II^e siècle) raconte dans son roman une histoire très semblable à celle des évangiles au point que longtemps on a voulu y voir une copie de celui-ci : Kallirhoe, apparemment morte, fut enlevée la nuit de son tombeau par des pirates. Le lendemain le mari vient faire des offrandes, il trouva la pierre enlevée et l'entrée ouverte, il entra et ne trouva pas le corps. La conclusion en est que Kallirhoe a été enlevée par la divinité et que sa personne est divine. Esaïe parle d'une figure très énigmatique (LVIII, 10) qui aurait vécu, qui aurait donné sa vie en sacrifice et qui aurait prolongé ses jours.

L'idée de résurrection n'avait rien de si extraordinaire en ces temps de facile croyance. C'est ainsi que Clément d'Alexandrie ne met pas en doute que Zoroastre, tombé dans la bataille, ne soit ressuscité quelque temps après et qu'il ait écrit alors, ce qu'il avait vu dans l'autre monde (Strom. V, 709) et que d'après Schechter (Studies in Judaism p. 229-231) on racontait, suivant le Talmud, que certains rabbins ressuscitaient les morts. En Chine d'ailleurs le miracle de la résurrection est assez fréquent et le bouddhisme en relate qui sont bien attestés (Saintyves, le « Miracle » p. 285).

A noter que les récits faits par les synoptiques diffèrent fortement entre eux. Tout ce que nous lisons dans

l'évangile de Marc au sujet de la résurrection est certainement une ajoute postérieure puisque cela ne figure pas dans les manuscrits les plus anciens. C'est une combinaison des Actes, de l'évangile de Luc et de celui de Pierre. Peut-être cela a-t-il remplacé un autre texte qui ne concordait pas avec les récits adoptés, si peu vraisemblables d'ailleurs, que les apôtres n'y ont pas cru. L'épître de Jacques, elle, ne fait pas mention de la résurrection.

Assez inexplicable est ce que dit Marc, que les femmes allèrent au tombeau pour embaumer le corps, puisque ce n'est pas un usage juif, mais égyptien. Les seules exceptions sont celles de Jacob et de Joseph, mais on suivit pour eux la coutume égyptienne. On ne peut d'ailleurs embaumer un corps plus de deux jours après la mort. Jean, qui a vu la difficulté, dit que l'embaumement se fit avant la mise au tombeau. Matthieu n'en dit rien. Reimarus, au XVIII^e siècle, avait déjà fait une critique sérieuse des textes qui parlent de la résurrection. Aucun des évangiles canoniques ne raconte la résurrection même, et certains passages, notamment la finale de Matthieu (XVIII, 20), se concilie difficilement avec cette idée; seul l'évangile apocryphe de Pierre, bien plus tardif, donne un récit circonstancié et tout à fait fantastique.

A propos des trois jours que le corps du Christ est resté au tombeau, M. Goguel a recueilli diverses données qui montrent qu'une croyance populaire très répandue admettait que l'âme du mort demeurait jusqu'à l'aube du troisième jour, auprès du corps qu'elle avait animé et qui avait peut-être son origine dans l'observation de la décomposition du cadavre. Cette croyance est attestée dans le Mazdéisme et c'est peut-être de là qu'elle a passé dans l'eschatologie judéo-chrétienne où on la retrouve dans divers textes (Rev. Hist. des Rel. 1916, P. 42) et le Talmud de Jérusalem est particulièrement précis à ce sujet : l'âme cherche à rentrer dans le corps jusqu'à ce que l'aspect de celui-ci commence à changer.

A noter que les relations des Écritures ne sont pas tout à fait concordantes au sujet du temps que le corps

du Christ resta au tombeau, et que si Paul et Luc disent que ce délai de trois jours répond à une prophétie, celle-ci n'existe pas dans l'ancien Testament; la référence à Osiris (VI, 2) est inexacte.

La mythologie, d'autre part, nous offre quelques parallèles dans le culte des dieux morts et ressuscités : la découverte du corps d'Osiris a lieu trois jours après la mort et dans le culte romain d'Attis, la fête de la résurrection avait lieu trois jours après la fête de sa mort.

D'autre part, Apollonius de Tyane disparaît miraculeusement et cependant il continue à apparaître à ses amis, notamment à un disciple sceptique, bien qu'il était considéré comme mort, c'est-à-dire qu'il était passé à un état supérieur, non comme fantôme, mais comme un être corporel.

L'histoire du tombeau vide mérite un bref examen. Le vers de Luc XXIV, 24 : « Quelques uns des nôtres sont allés au sépulcre, ils ont trouvé toutes choses comme les femmes l'avaient annoncé » est une interpolation qui eut son développement dans Jean. D'après celui-ci Marie Madeleine ayant vu que la pierre du sépulcre était enlevée, courut trouver Simon Pierre, ainsi que l'autre disciple que Jésus aimait (c'est-à-dire Jean lui-même) et leur dit : on a enlevé du sépulcre le seigneur et nous ne savons où on l'a mis. Pierre sortit donc ainsi que l'autre disciple, et ils se rendirent au sépulcre. Ils couraient tous deux, mais l'autre disciple courait plus vite que Pierre et arriva le premier au sépulcre, et s'étant baissé il vit les bandes qui étaient à terre. Simon Pierre qui le suivait, arriva à son tour, il entra dans le sépulcre et vit les bandes qui étaient à terre et le suaire dont on avait couvert la tête de Jésus, non point avec les bandes, mais roulé à part dans un coin.

Tout ceci pour prouver l'affirmation très discutée et probablement très discutée des femmes.

L'Weiss montre d'une façon intéressante le développement de la légende du tombeau vide. Paul l'ignore ou du moins n'en parle pas. La première mention en est faite par Marc. L'ange dit aux femmes de l'annoncer aux disciples,

mais chose singulière elles ne le firent pas et la tradition ne l'accepta pas. Chez Luc (XXIV, 22), il est dit que les femmes rapportèrent toutes ces choses aux Onze et à tous les autres disciples, mais les apôtres ne virent dans ce rapport que des rêveries et ne les crurent pas. Le texte reçu ajoute que Pierre se leva, courut au sépulcre, et s'étant baissé, il vit les bandes qui étaient à terre, toutes seules, et s'en retourna chez lui, surpris de ce qui était arrivé. Dans Matthieu (XXVIII, 8), les femmes se hâtèrent de sortir du sépulcre, pleines de crainte et de joie, porter la nouvelle aux disciples de Jésus. On ne pouvait admettre que les femmes avaient désobéi aux ordres de l'ange et que les disciples n'avaient pas su que le tombeau était vide.

En tous cas, la résurrection et l'ascension répondent à cette idée que Jésus, comme Josué et Moïse, continue à vivre après la mort et que comme eux il doit revenir pour achever l'œuvre de rédemption commencée (Goguel, Jésus de Nazareth, p. 275).

Cette seconde venue du Christ (parousie), indiquée d'ailleurs d'une façon assez équivoque, était censée être proche (Matth. IV, 17, XXIV, 15 et suiv. Marc XIII, 14 et suiv., Luc XXI, 20), ajournée jusqu'à l'époque où l'évangile aurait été annoncé au monde entier (Matth. XXIV, 14), ne devant se réaliser qu'à la fin des âges ou à un moment que Dieu seul connaît. Comme le dit le Rév. M. Stalker (The Christology of Jesus) les textes à ce sujet constituent une difficulté presque insurmontable pour les théologiens. D'autres personnages furent enlevés au ciel : Empédocle, Héraclès, Abraham (dans le Testament d'Abraham), Elie, Enoch, Ysaïe (dans Ascensio Isaiæ), Apollonius de Tyane et aussi Dositheos, ce samaritain qui créa tout un mouvement religieux et dont les disciples disaient que comme Elie, il avait été enlevé au ciel. C'était aussi une croyance de l'époque que les empereurs romains, à l'imitation de Romulus, étaient enlevés au ciel. Un aigle s'échappa du bûcher d'Octave pour emporter celui-ci. Xesuthros le héros du déluge de la mythologie babylonienne ne fut pas sujet à la mort et fut porté au ciel (Eusèbe, Prép. Ev. IX,

12). La mythologie babylonienne raconte encore l'ascension d'Adapa et d'Etana et d'après M. de la Vallée Poussin (Rev. bibl. 1906, p. 378) : les ariats indous, très souvent, pour entrer dans le Nirvana, s'élèvent vers le ciel et disparaissent dans la gloire qui dévore leur enveloppe mortelle.

Dans un fragment évangélique découvert récemment et qui date du II^e siècle on met sur le même pied l'ascension du Fils de Dieu et celle de Moïse, et en effet l'ascension du Christ a une analogie frappante avec celle de son prédécesseur, telle que la raconte Josèphe, probablement d'après une tradition rabbinique (Antiq. IV, 8, 48).

On disait dans la Synagogue, avant l'ère chrétienne, qu'Hénoch avait été enlevé au ciel sans avoir connu la mort. Dans les cercles chrétiens Hénoch fut fêté comme un prototype du Christ et par contre coup la Synagogue changea son enseignement.

Quant à la finale de Marc (XVI, 19) : Jésus fut reçu au ciel et est assis à la droite du Père, c'est une adaptation du Psaume CX, 1 : « le Seigneur a dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite »

* * *

LE FOLKLORE ET LES TEXTES SACRÉS

Certes bien d'autres comparaisons de ce genre pourraient être faites, mais ceci suffira, je pense, pour montrer l'importance du folklore pour l'étude des textes sacrés. Le folklore n'a pas, comme l'histoire ou la critique des textes, à établir la valeur documentaire des écrits, mais son rôle est de déterminer ce qui, dans cet ensemble, appartient à la psychologie légendaire et non au domaine de la réalité. Il le fait de diverses façons. Comme nous l'avons dit au début, le monde légendaire prend des libertés extrêmes avec les lois physiques, ou si l'on préfère, les constances du monde de la réalité. Pour le folkloriste, ce domaine légendaire, auquel le croyant accorde parfois une valeur équivalente à celle que l'on donne au monde de la réalité en

vertu d'une intervention surnaturelle, est bien délimité. C'est là un point de vue que le folkloriste n'a pas à critiquer, mais question de loi écartée il constate la parenté étroite entre les deux domaines.

C'est donc affaire de sentiment religieux et non du folklore, que d'établir la discrimination entre le miracle et le prodige. Les apocryphes et certains apologistes, tel que Justin, nous disent que Simon le Magicien réalisait instantanément tous les vœux, mêmes les plus contraires à l'ordre naturel (Justin, Apol. I, 36, Clément d'Alexandrie, Homel.). Il se rend visible ou invisible à volonté, traverse les montagnes et les rochers, se jette sans dommage du haut d'une montagne, rompt les liens, se jette dans le feu, transforme son visage et son aspect, de pierres il fait du pain, etc. En somme il fait des miracles pour prouver qu'il est fils de Dieu et, en fait, d'après Justin, les Samaritains le tenaient pour un dieu qui dépasse toute domination et puissance. Le domaine psychologique est le même pour le miracle et pour le prodige, Simon s'il était dieu pour ses adeptes n'était qu'un magicien pour les chrétiens, et Jésus lui-même dit que d'autres pourraient faire ce qu'il a fait et met ses disciples en garde. Si dans le cas de Simon et de Pierre, la force supérieure que ce dernier peut déployer entre en ligne de compte, c'est cependant le but moral et religieux qui décide, non de la foi que l'on accorde aux actes, puisque dans les deux cas on les considère comme réels, mais de savoir quelle est leur valeur religieuse; ici alors on se trouve devant des antagonismes plus totaux, puisque les chrétiens considèrent comme magie les prodiges du paganisme et les payens et les juifs ceux du christianisme. L'on comprend que le miracle ne fut qu'une preuve très discutée. Cependant nous voyons, après les évangiles canoniques, le surnaturel prendre de plus en plus d'ampleur et de développement dans la littérature et la pratique religieuses semi-populaires et nous voyons aussi les miracles du Christ, tels que nous les racontent les évangiles, prendre une valeur de plus en plus grande, comme preuve du caractère divin de la religion chrétienne.

Mais il est un autre domaine qui intéresse le folklore, c'est la liberté que le domaine légendaire prend par rapport à la vie et à l'activité des personnages (la parthénogénèse, la résurrection, etc.). Ces thèmes se transposent de l'un à l'autre personnage, dès qu'il existe entre eux un élément de similitude et dans le nouveau testament, nous trouvons plusieurs glissements de ce genre (paroles du Christ mourant et d'Étienne, miracles de Jésus et de Pierre, etc.). Il n'est pas inutile de rappeler que l'hagiographie en a abusé.

Quand un même événement est attribué à deux personnages différents, l'attention du folkloriste doit être en éveil, qu'il s'agisse d'un fait extraordinaire ou d'une simple phrase expressive. Certes l'histoire connaît des répétitions, mais si elle ne répondent pas à une coutume, elles sont rares dans la réalité et plus, dans les récits, les répétitions sont nombreuses, plus la vérité des faits est sujette à caution. Cependant certains personnages en ont pris d'autres comme modèles et les ont imités même dans des détails sans importance.

Ce qui, dans des récits comme les évangiles, facilite le rôle du fantastique, c'est que le critère de vérité pour les juifs de l'époque est soumis, à l'extrême, au principe de l'autorité, de la révélation divine. Dans les écrits rabbiniques, comme dans les évangiles, le fait qu'un événement figure dans la Bible, sous une forme plus ou moins précise, est un argument décisif pour établir sa vérité ou sa réalité. Certes on ne néglige pas tout à fait la valeur des témoignages ou l'enchaînement logique des faits, comme les évangiles d'ailleurs nous le disent en diverses circonstances, mais le principe d'autorité est prépondérant : d'où ces formules : car il est écrit, comme le dit tel prophète, etc.

Ce que nous voyons notamment dans les évangiles, c'est la citation d'un texte de l'Écriture qui donne à l'acte la valeur d'une prophétie réalisée, c'est-à-dire qu'il est basé sur la parole divine devant laquelle tout doit céder et un hymne babylonien à Sin dit : la parole fait naître le droit et la justice, pour que les hommes parlent avec droiture. Beaucoup de dieux sont les seigneurs de la parole vraie.

Cette parole a en elle-même une force de réalisation. Nous retrouvons de ceci des parallèles dans l'ancien Testament : non seulement la parole de Yaveh crée le monde, mais personne ne peut y résister, elle renverse les montagnes et les eaux (Judith, XVI, 15). En Egypte aussi la parole divine est une force créatrice : de la bouche d'Ammon naissent même les dieux. Dans (Matth. IV, 7) : on dit au Christ : si tu es le Fils de Dieu, DIS que ces pierres deviennent des pains.

C'est cette force, cette propriété de réalisation, qui est conservée dans les prophéties, parce que celles-ci sont des paroles divines. La parole de Dieu est irrévocable, elle est la vérité immuable. Les prophètes sont du conseil de Yaveh et l'esprit divin réside en eux, ils disent des paroles de Yaveh et ce qu'ils disent se réalise (I Sam. IX, 6). On comprend qu'une citation de la Bible, le livre saint, soit une parole de vérité et constitue une preuve souveraine de la réalité des faits que l'on cite. La vérité ici s'établit sur un texte antérieur qui l'annonce et la garantit. Elle a une toute autre base que l'observation et l'expérience, source d'un nouvel esprit de vérité dont nous trouvons des ébauches innombrables en Chaldée et à Babylone, et qui ne fait d'ailleurs pas complètement défaut ni dans la Bible ni dans les évangiles.

Mais il est une autre chose encore, c'est que la prophétie établit les choses réelles et parfois même les crée : le Messie devait ressusciter le troisième jour, les disciples y crurent et l'imagination engendra les détails nécessaires à donner tout l'aspect de la réalité à cet événement, confirmé d'ailleurs par des visions.

L'examen des faits folkloriques mentionnés dans une œuvre est quelquefois très utile pour déterminer l'endroit où elle a été écrite et la nationalité de l'auteur. M. Allaric l'a fait pour Marc et il en conclut qu'une partie de l'œuvre tout au moins a été écrite en Italie, d'où le très grand nombre d'expressions latines. Il y a aussi des faits qui montrent que l'auteur n'était pas très au courant de la Judée et de ses coutumes.

Alors que l'historien établit surtout la vérité par les preuves documentaires et la logique ou la cohérence des faits, le folkloriste procède par voie inverse : il range dans son domaine ce qui lui appartient et enlève par contre coup de la vérité historique, ce qui appartient à une autre formation.

Pour le folkloriste, tout fait affirmé comme réel est toujours en voie d'évolution; la réalité est en fonction des relations établies d'une part avec l'ensemble du monde réel et, d'autre part, avec l'ensemble du monde imaginaire. La vérité et la réalité n'ont rien d'absolu. Le folkloriste sait que l'histoire n'est qu'une suite d'ébauches qui se complètent et se rectifient sans cesse et que les critères de vérité sont assez variables de l'une à l'autre école. La réalité que l'on a accordée à une figure comme celle du Christ a toute une histoire et un livre comme celui de M. A. Schweitzer le démontre surabondamment. On la voit se former, avec ou sans fondement historique, s'orner de nombreux thèmes légendaires, occuper toute la vie mentale de la plus grande partie du monde, puis progressivement être rongée par le scepticisme et la critique, perdre peu à peu sa base historique, jusqu'à ce qu'une école radicale la rejette complètement. Le folkloriste observe surtout la naissance et l'évolution de l'idée et se pose assez difficilement à l'un des points extrêmes. D'un côté il sait le rôle immense de la fantaisie, de l'imagination et de la rêverie et de leur intrusion constante dans ce que l'on croit être la réalité historique; d'un autre côté, il constate très fréquemment que dans le monde de la légende et du mythe il y a un élément réel, bien que profondément transformé. Il y a rarement une disparition complète de l'un ou de l'autre facteur.

Dans l'expression d'une pensée neuve ou d'une œuvre originale, le folkloriste ne perd pas de vue l'immense apport des expressions coutumières en usage dans le milieu où l'œuvre a été conçue ou exprimée. Et cela quel que soit le domaine auquel elle appartient. Ces expressions se trans-

mettent aisément mais subissent des changements notables au cours de leurs migrations.

Il ne faut pas conclure de tout parallélisme à une copie directe, à une influence immédiate. Bien souvent aussi quand une transmission se constate, ce n'est qu'un thème, une idée ou un type d'action qui sert de canevas à une amplification nouvelle, qui exprime d'autres sentiments ou des conceptions religieuses bien différentes des premières.

La critique des évangiles poursuit son œuvre de précision et l'on ne saurait dire encore où elle s'arrêtera. Malgré les études innombrables qui ont été publiées, le champ est loin d'être complètement labouré. Quelle sera finalement cette figure du Christ « sans simplification ni amplification » ? Que restera-t-il de certitude au sujet de cet être qui a exercé une action sans pareille sur l'esprit et le sentiment de l'humanité, lorsque suivant l'expression de M. Guignebert, l'âge de la critique sera révolu ?

Cela semble devoir être bien minime comme valeur historique, quand on aura enlevé des textes ce qu'ils ont d'inconciliable entre eux, de contraire aux données historiques, qu'on aura fixé tout ce qui est dû à des fraudes pieuses, des falsifications d'école, des interpolations de toute nature ou des erreurs de transmission ou de traduction verbales ou écrites, à l'intrusion de thèmes traditionnels, religieux, mythologiques ou folkloriques.

Rien ne dit même, comme l'a admis M. Schmiedel en dernière ressource, que là où le Christ apparaît simplement comme homme, les faits soient dignes de lui, car ils peuvent au même titre que les autres, avoir été empruntés soit au folklore soit à un souvenir personnel ou rapporté. Il faudrait une preuve sérieuse de leur authenticité dans la personne de Jésus pour qu'on puisse baser sur elles son existence.

Une vérité historique est un événement que personne ne peut contester de bonne foi, c'est un fait basé sur des documents ou des preuves et une cohésion logique tellement certaines, que leur négation est pour ainsi dire impos-

sible. Où pour la vie du Christ, trouvons-nous un seul élément qui ait échappé à la critique des gens instruits et sincères ? Je n'en vois pas. Tout est douteux, et l'on a raison de dire que c'est l'autorité seule de l'Eglise qui établit la véracité des évangiles. Pas plus que nous ne pouvons affirmer, nous ne pouvons nier avec certitude et la science chrétienne, si elle n'a pas prouvé la réalité des récits évangéliques a tout au moins apporté des explications qui rendent possibles, sinon vraisemblables, les points les plus âprement disputés.

Si les historiens ont à remplir une charge bien lourde et bien difficile en ce qui concerne les débuts du christianisme, le folkloriste lui aussi a encore en cette matière un vaste champ d'études. Chaque spécialiste peut y trouver matière à des recherches neuves et souvent profondément instructives.

1940.

La Logique dans la Fable (1)

Au premier abord il peut paraître paradoxal de parler de logique à propos d'un domaine de notre intellect qui semble être la création de la pure fantaisie. Cependant je suis convaincu que l'imagination a ses lois, et que la fable, qui, comme nous le verrons, n'est pas le fait d'une imagination débridée a des lois plus précises encore. Pour étayer mon point de vue, j'ai cru intéressant de faire l'analyse d'une œuvre qui semble toute d'imagination et qui n'est qu'un assemblage de fables.

Ce qui va nous occuper c'est une des œuvres d'Ovide, les Métamorphoses. Ovide fut un des beaux écrivains de l'époque d'Auguste, à la fois très délicat, plein de verve et d'esprit. Il raconta les fables du paganisme grec et à ce point de vue il est une mine précieuse pour la connaissance de la mythologie.

Il commence son œuvre par une brève cosmogonie. Il part comme la plupart des cosmogonies d'un état matériel informe où les éléments les plus différents sont réunis et en lutte continuelle. Un Dieu intervint et soumit toutes choses aux lois de l'harmonie.

La loi pour Ovide est donc l'expression de la volonté divine qui débrouille le chaos, et toutes choses sont soumises à ces lois; même quand les eaux s'envolent au gré des vents en courroux c'est en vertu de la loi divine qu'elles le font. Les dieux ordonnent et les éléments obéissent et c'est pour répondre à cet ordre que les arbres se couvrent de feuillage.

(1) Texte d'une communication au Séminaire de Philosophie des Hautes Etudes. Cycle de travaux sur la fiction.

Nous retrouvons ici un aspect élémentaire de la notion de cause, conception bien incomplète parce qu'elle ne nous dit pas où les éléments trouvent le moyen de réaliser les ordres reçus, comment, en d'autres termes, l'arbre crée le feuillage. L'ordre lui-même est un simple commandement à des choses soumises, commandement semblable à celui qu'un maître donne à son esclave. Pour obvier en partie à cette difficulté, certaines choses, telles que les fleuves, les vents et les arbres sont personnifiés, ce qui dans une certaine mesure explique leur obéissance aux ordres qu'ils ont reçus. La loi supprime les caprices des choses. Tout est fait dans un but d'ordre et d'économie et tous les espaces sont occupés.

Cependant, certains événements essentiels dépendent du destin, loi qui est supérieure à la volonté des dieux et à leur puissance. Les dieux non plus ne peuvent agir contre les Parques. Revenons-en un moment à la création.

Le dieu modela l'homme en pétrissant de la terre. L'explication donnée pour un être unique suffit à justifier l'existence et la forme de tous. C'est un processus que nous retrouverons.

Au début ce fut l'âge d'or, sans lois, sans travail; toute nourriture apparaissait spontanément. Mais à cela succéda l'âge d'argent, où l'homme apprit à travailler, puis vintent les âges de fer et d'airain où l'homme fut soumis au travail et où la violence et le mal apparurent.

Les géants assaillirent l'Olympe, Jupiter les écrasa et de leur sang naquirent des êtres à face humaine. C'est une simple analogie avec la fécondation humaine (Aphrodite naît du sang d'ouranos et de l'écume de mer) et une autre analogie explique leur caractère : c'est parce qu'ils sont nés du sang qu'ils sont sanguinaires. Nous verrons maints autres exemples de même nature.

Arrivons aux métamorphoses proprement dites.

Jupiter métamorphosa Lycaon en loup. Le procédé qu'il emploie la fable pour faire admettre ces événements en somme extraordinaires, c'est de leur donner un maximum de continuité. Les vêtements de la victime se changent en

poils, ses bras en pattes. Ce qui reste c'est son caractère sanguinaire, la raison même qui lui cause de sa métamorphose. Et ce qui reste aussi c'est la couleur, phénomène que nous retrouverons maintes fois encore.

La continuité est essentielle, elle apparaît partout : Tel est par exemple le cas de Daphné : poursuivie par Apollon, elle invoque son père, le fleuve Pénée, et se transforme en laurier, ses cheveux se changent en feuilles et ses bras en rameaux, ses pieds s'enracinent dans le sol, sa tête devient la cime d'un arbre, mais son éclat lui reste. Callisto, la beauté féminine par excellence, est changée en ourse, ses angles se recourbent, ses mains lui servent de pieds, sa bouche devient large et hideuse.

La transformation n'est pas brusque mais progressive, une partie du corps se change après l'autre et Cadmus changé en serpent garde son visage humain et la parole jusqu'au dernier moment, la voix est la dernière à être transformée en cri; les hommes qui naissent des dents du dragon de Mars, que Jason a semées, arrivent par degrés, comme l'enfant dans le sein de sa mère, mais le comble du prodige, dit Ovide, ils brandissent des armes nées avec eux. La cabane de Philemon et Baucis est transformée en temple, les vieux troncs qui servaient de piliers sont transformés en colonnes, le chaume jaunit et le toit paraît d'or, les portes se chargent de cisèlures, le sol est pavé.

Non seulement le phénomène montre la progression, mais le poète lui-même le dit expressément, notamment lorsque Dryope est changée en lotos.

La métamorphose peut être rapide mais jamais instantanée, sauf, comme nous le verrons pour les dieux. Ovide a soin de nous le dire pour le cas de Cyane, la nymphe qui se transforme en une onde fraîche, d'abord ce sont ses cheveux noirs, puis ses doigts, ses jambes, ses pieds, ensuite son dos, ses épaules, son sein et enfin son sang qui s'éclaircit dans ses veines.

Lorsqu'en certains récits la continuité n'existe pas, comme pour les dents de dragon qui se transforment en soldats, le poète conscient de ce qu'il a enfreint les lois de

la logique, appelle lui-même le phénomène un prodige incroyable, ou lorsque la transformation est trop profonde comme celle de Lencathoé en violette, ceci suscite un doute que seul l'appel à un miracle peut éclaircir, car, dit-il, la volonté des dieux s'accomplit toujours. « leur puissance ne connaît pas de bornes », ce que bien entendu l'auteur contredit ailleurs. C'est que la logique normale de la fable se juxtapose à celle du domaine religieux et même à celle de la magie.

Les dieux changent de forme sans être astreints à la loi de continuité, leurs métamorphoses se font brusquement : Junon prend l'aspect d'une vieille femme et Minerve fait de même, Jupiter et Neptune prennent la forme de taureaux, Apollon se transforme en épervier, Saturne en cheval, Bacchus en grappe de raisin. Mais Jupiter plus que les autres dieux prend les formes les plus diverses, sous l'aspect d'une pluie d'or il traverse les toits et féconde Danaé, sous celle d'un cygne il rend Leda mère de Polydeukes et de la belle Hélène, il prend la forme d'Amphictyon, le mari d'Alcmène pour surprendre sa bonne foi.

La puissance des dieux est de loin supérieure à celle que l'on reconnaît aux personnages de la fable et cela précisément parce qu'ils peuvent agir au delà des lois ou en dehors d'elles. Ceci ne s'applique pas seulement aux lois physiques mais aussi aux lois morales qui sont faites pour les hommes; les dieux veillent à ce qu'on les observe et punissent les infractions mais eux-mêmes les enfreignent et Jupiter par exemple est loin d'être un exemple de vertu, surtout conjugale, car ses fautes sont parfois de nature bien grave. Chose à noter c'est qu'avec d'autres déesses il engendre des déesses, tandis qu'avec les filles des hommes il est père de héros, puissants et violents (Hélène est la seule exception); le but ici est de donner à ces êtres terrestres, aux héros, une essence divine; quant aux dieux et surtout aux déesses, ce qu'enrevoyait la légende c'est la permanence et la transmission de la nature divine.

La magie participe dans une certaine mesure à la puissance surnaturelle divine, par elle on peut réaliser des

choses que l'on ne peut faire par les moyens ordinaires et ceci est même vrai dans le monde de la fable. Voici un cas de métamorphose magique. Circé est une magicienne. C'est par un breuvage magique qu'elle transforme en porcs les compagnons d'Ulysse, et c'est par un autre breuvage et des mots qui contrarient les premiers, qu'elle leur rendit leur forme première. Ici plus d'intervention d'une puissance divine, mais une action directe par le savoir d'un individu. Nous verrons d'autres exemples dans d'autres domaines.

Les métamorphoses que nous avons rappelées jusqu'ici étaient toutes des transformations d'êtres humains en êtres ou en choses moins élevées. Mais le phénomène inverse est fréquent et se réalise dans les mêmes conditions de continuité. Après le déluge de Deucalion, celui-ci et sa femme, suivant les indications d'un oracle, jettent derrière eux des pierres, c'est à dire les os de la terre, et ces pierres se transforment en êtres humains; la partie tendre des pierres devient chair, la partie dure les os, et les veines conservent leur forme. Dans la statue de Pygmalion, apparaît d'abord la chaleur de la vie, son sein s'amollit et cède sous les doigts, Pygmalion sent les veines tressaillir sous sa main, enfin sa bouche presse une bouche véritable, la vierge sent ses baisers et rougit, elle ouvre à la lumière un œil craintif et voit à la fois le ciel et son amant. Lorsque les vaisseaux d'Énée sont changés en nymphes, la transformation encore est progressive : leur bois s'amollit et revêt la forme humaine, les poupes se changent en têtes, les rames en doigts et en jambes qui sillonnent les ondes, les flancs restent ce qu'ils étaient, la carène plongée dans la mer devient l'épine dorsale, les cordages se transforment en cheveux flexibles et les antennes en bras, leur couleur d'azur ne subit pas de métamorphose. Phénomène de persistance de la couleur dont nous avons parlé déjà et dont nous reparlerons.

Une chose importante à noter c'est que la transformation n'est jamais complète, quelque chose doit rester permanent pour maintenir l'identité de l'être, sinon nous nous trouverions en présence d'une destruction et d'une création

nouvelle, phénomène incompatible avec les lois qui régissent la vie et la nature dans la fable.

Byblis fondant en larmes devient une fontaine, la nymphe qui ne peut se taire devient l'écho, Narcisse devenu fleur conserve les couleurs de son corps meurtri, les nymphes, filles de Picus, sont changées en pics et conservent sous cette forme leur ancien caquet et une incurable démangeaison de parler, Ariadne qui a voulu se pendre reste suspendue à sa toile, sous la forme d'une araignée, comme Leucothée transformée en violette continue son mouvement d'adoration pour le soleil et Phinée pétrifié à la vue de la tête de la Gorgone, continue à exprimer la peur, son air reste humble.

On pourrait rappeler à ce sujet la philosophie de Pythagore, qu'Ovide expose d'ailleurs et d'après laquelle l'âme après la mort entre d'un corps à l'autre, mais reste toujours la même.

Un fait assez curieux, c'est que la couleur sous ce rapport a une faculté spéciale, elle subsiste souvent lorsque toutes les autres apparences disparaissent : Philomèle est transformée en rossignol, Prochès en hirondelle, mais les traces du meurtre qu'elles ont commis ne sont pas encore effacées de leur sein, leur plumage est empreint de sang, Galanthis transformée en helette conserve sa couleur, Picus transformé en oiseau conserve la pourpre de sa chlamyde sur ses ailes et l'or de son ancienne agraphe rehausse d'un vil éclat le plumage de son cou.

Mais souvent aussi c'est le caractère fondamental de l'âme qui se conserve : lorsque les fourmis sont transformées en hommes et forment le peuple des Myrmidons, ceux-ci en gardent les caractères, c'est un peuple économe, infatigable, intéressé et habile à garder le fruit de ses travaux. Un berger d'Apulée métamorphosé en olivier sauvage, atteste par ses fruits la nature de son caractère, leur amertume exprime celle de ses discours et en reproduit l'âpreté.

Nous avons vu la conception élémentaire de la causalité sous la forme d'un ordre, d'une volonté. Mais la fable permet d'aller au-delà. Une simple expression d'un désir se réalise parce que les dieux exaucent la prière : les corps de Salmacis et d'Hermaphrodite s'unissent et se confondent parce que Salmacis le demande et c'est aussi par suite de vœu d'Hermaphrodite que le lac dans lequel la transformation s'est opérée, jouit de la singulière vertu que ceux qui s'y baignent perdent partiellement leur virilité. Cadmus se transforme en serpent par la seule expression de son vœu et, même ici, le mot a une puissance propre dégagée de toute action divine.

Les sirènes ont pris leur forme à la suite du désir qu'elles avaient exprimé et parce que les dieux les exauçèrent, des paysans lycéens sont transformés en grenouilles parce que Latone en fait le vœu.

Mais certaines formules traditionnelles ont une puissance bien plus grande et agissent par elles-mêmes. Des paroles magiques prononcées trois fois, calment le courroux des flots et arrêtent les fleuves débordés, elles font que les rivières remontent vers leur source. Ces paroles magiques étouffent les vipères, elles font trembler les montagnes, mugir la terre et sortir les ombres du tombeau, les enchantements de Médée font pâlir le char du soleil, comme ses filtres celui de l'aurore. Un char l'enlève aux cieux, des nuages produits magiquement la dérobent à la mort.

Le chant en lui-même a quelque chose de magique, il a plus de puissance que la parole ordinaire. Le chant de Pirus arrêtait le cours des fleuves et suspendait le vol des habitants de l'air. Circé a des chants étranges qui souvent obscurcissent l'éclat de la lune et couvrent de nuages le front du soleil, par ses incantations la forêt change de place, la terre gémit, les arbres pâlissent, le gazon distille des gouttes de sang. Orphée par son chant fait tomber à terre un caillou qu'une menade lui avait lancé. Les femmes de Thessalie avaient une grande réputation comme magiciennes et pouvaient par leurs chants magiques, faire descendre la lune des cieux. Ménandre a décrit leurs opérat-

tions dans sa comédie « les Thessaliennes ». Les Grecs attribuaient des effets merveilleux aux lettres éphésiennes ou milesiennes. Il y avait des incantations de toute espèce, surtout à Hécate, déesse lunaire. Mais la puissance de la magie a ses limites et Ovide nous l'indique dans ses Amours. C'est, dit-il, une erreur grossière que d'avoir recours à l'art des sorcières thessaliennes ou de faire usage de l'hippomanès attaché du front d'un jeune poulain. Les herbes de Médée, les chants magiques des Morses ne pourraient faire naître l'amour. Si les enchantements avaient ce pouvoir, Médée eut captivé pour toujours le fils d'Eson. Ulysse eut été retenu par Circé. Et cependant Circé marche sur les eaux comme sur la terre ferme, ses pieds sans se mouiller en effleurent la surface.

Ovide reste également sceptique quant aux prétendues métamorphoses qui se produiraient par voie naturelle et ne croit pas à ce que l'on dit qu'aux environs de Pallène, il est des hommes dont le corps, plongé neuf fois dans le marais de Triion se couvre de plumes légères, ni que les femmes de Scythie, qui par un artifice analogue, s'arrosent de certains sucs et se changent en oiseaux. Le folklore grec connaissait mainte croyance de ce genre et l'on disait que les psyllés des environs de Pallium pouvaient métamorphoser les hommes en animaux. Les rêves ont une valeur de réalité, ce sont souvent des avertissements; c'est ce que nous trouvons chez les peuples les plus divers, le domaine de la fable a conservé la même tradition. Les hommes obéissent aux indications que les rêves leur donnent. Ils ont jusqu'à un certain point une personnalité puisqu'ils sont enfants de la nuit ou du sommeil, ils avaient leur domaine près de l'entrée du monde souterrain, d'où deux portes permettaient de sortir; par l'une sortaient les rêves trompeurs, par l'autre les rêves vrais, ceux qui viennent de Jupiter et donnent des avertissements; les dieux des rêves se changent en image de rêve; les rêves dans leur ensemble forment un monde fugitif, changeant, trompeur et insaisissable, monde spécial qui a ses lois psychologiques très différentes de celles de la fable, bien que les deux domaines viennent

assez souvent en contact. Dans l'Iliade, le rêve envoyé à Agamemnon pour tromper les Grecs est représenté par un personnage réel qui reçoit les indications sur ce qu'il a à dire.

Les anciens avaient noté la différence qu'il y a entre les rêves: les uns sont logiques et lucides et peuvent apporter une intuition nouvelle, les autres sont de pure fantaisie; les premiers seuls étaient inspirés par les dieux comme avertissements. Les Grecs recherchaient ces rêves par divers moyens notamment les vapeurs vaporeuses qui s'échappent de certaines grottes ou par des jeûnes prolongés.

On croit aux présages de toute nature: objet qui tombe, homme qui bute contre un obstacle, hibou qui annonce la mort. La divination avait un grand rôle.

* * *

La logique symbolique trouve des applications nombreuses. Un cheveu de pourpre de Ninus, roi d'Alathous, est le symbole du roi et de la ville. Une simple analogie de couleur suffit pour transposer l'idée. Scylla est changée en aigrette dont le nom rappelle le cheveu qu'elle dérobait.

L'eau et surtout le bain, qui purifie le corps purifie aussi l'âme et l'eau entraîne la puissance fatale qu'avait Midas de changer en or tout ce qu'il touchait. Glaucoos se baigne dans cent fleuves pour effacer toute souillure; son esprit et son corps subissent une métamorphose et il devient un dieu des eaux et le corps d'Enée baigné dans le fleuve Mucius est purifié de toutes les souillures terrestres. Les purifications avaient une grande importance dans la liturgie grecque.

Nous sommes dans le monde de l'animation, comme nous l'avons dit au début. Tout vit, tout a une âme, tout sent, souffre et s'émeut, les nymphes filles de Zeus, taquines, séduisantes et bonnes, jouent à l'ombre des bois, se promènent dans les vallons ou reposent dans les plaines ensuillées. Elles aiment la danse, elles font partie de la vie de la nature toute entière; naïades des eaux, dryades des bois et hamadryades qui représentent la vie et l'âme des arbres. Ces dernières ont ce caractère bien particulier qu'à

leur naissance un arbre s'élève puissant et sa vie est conjugée à celle de la nymphe, ce qui fait que tous deux meurent en même temps. Mais à côté d'elles il y a les êtres masculins qui participent davantage à l'animalité, tels que Silène et les satyres, esprits des montagnes et des bois, qui comme les nymphes aiment le mystère des choses qui peuplent les endroits où l'homme ne passe que par exception. Tout vit et a une personnalité, le soleil, la lune, l'aurore, les vents, la mer avec ses grands dieux, les tritons, les néréides, les sirènes, les fleuves et aussi le monde souterrain avec le royaume des morts.

Tout ceci donne à la logique des choses un sens spécial, en somme bien coordonné.

Une des explications animistes assez caractéristiques est celle des tremblements de terre et des éruptions volcaniques qui sont dus à ce qu'un géant, qui osa aspirer au céleste séjour, est recouvert par les terres et les roches. Il essaye de se relever et souffle par la bouche des torrents de feu.

Nous retrouvons le thème du héros civilisateur. Cérès fut la première qui ouvrit la terre avec le soc de la charrue, la première qui nous donna le blé et des aliments doux, ce fut elle aussi qui nous apprit les lois.

Ce que nous retrouvons aussi dans Ovide, c'est la généralisation coutumière des fables. Un animal est un type et non un individu; il symbolise l'espèce. C'est pourquoi lorsqu'un changement lui arrive, ceci agit sur toute l'espèce, les plumes du paon ont été teintes du sang d'Argus et les plumes de tous les paons en sont marquées, le corbeau perdit son plumage blanc pour se couvrir d'un manteau noir, ce qui fut par la suite le cas de tous les corbeaux; les fruits du mûrier absorbent le sang de Pyrame et toutes les mûres de tous les mûriers deviennent couleur de sang, le corail est dur parce que Persée après avoir délivré Andromède déposa la tête de la Gorgone sur des plantes marines qui subirent la vertu de la tête magique et se durcirent; les nymphes en jetèrent les semences dans les eaux. Cependant le sens ici est un peu autre.

La puissance des dieux est immense mais non illimitée; au-dessus de tout ce qui existe, change ou disparaît règne une puissance inéluctable qui apporte le bien et le mal, les jours fastes et néfastes, et détermine la fin de la vie humaine. Ni les hommes ni les dieux ne savent échapper à cette loi. Zeus lui-même tout le premier se soumet par un acte de raison parfois pénible à cette loi qui existe par elle-même et qui symbolise la nature et la justice immanente des choses. Ce sont les Moires ou les Parques, qui filent les jours. Au-dessus d'elles encore se trouve le destin, puissance immuable qui gouverne la naissance et la mort des êtres, les révolutions de la nature et la destinée des hommes. Les Erinnies souvent suivent la puissance de Zeus, mais exécutent avant tout les ordres du destin. Zeus est le gardien des lois morales et les Erinnies vengent les infractions à ces lois car ce sont des déesses de vengeance et de punition, elles sont filles de la nuit et poursuivent le criminel; tout le monde connaît leur rôle dans les tragédies d'Oedipe et d'Oreste. Elles inspiraient une crainte telle que l'on n'osait même pas prononcer leur nom, car le nom dans la logique symbolique équivaut à la personne elle-même, et plus tard quand on parlait d'elles on les appelait les Euménides, les bienveillantes ou les respectables; phénomène dont le folklore comparé nous offre de nombreux parallèles.

* * *

Ce qui ressort de l'analyse que nous avons faite des Métamorphoses d'Ovide, c'est que la fable elle-même a sa logique. La fable doit présenter un certain degré de vraisemblance et inspirer une croyance relative. L'auteur quand il dépasse les bornes dit lui-même que l'événement est anormal que c'est un prodige incroyable que seuls les dieux peuvent produire. Nous sentons en effet qu'une imagination débridée et sans lien ne nous intéresse en aucune façon et que la fable, comme le conte nous transporte dans un monde de l'esprit qui a ses règles et ses lois qui coordonnent l'ensemble du récit, sinon la fable tombe dans le décousu et devient ridicule.

Les événements doivent se suivre et être coordonnés.

il ne faut pas qu'il y ait un hiatus trop marqué qui interromprait la continuité des faits et, dans les métamorphoses notamment, il faut qu'il y ait au moins une continuité apparente entre les deux états successifs.

L'élément le plus plastique est la forme, le contour des êtres et des objets.

Le but du conteur est de réaliser un certain degré de croyance et à cet effet il intercale dans le récit un assez grand nombre de faits et de descriptions de la réalité. Il localise les événements dans des endroits géographiquement exacts, il décrit les coutumes de certains peuples ou y place les usages grecs. Lorsqu'il s'agit d'un objet extraordinaire, telles les ailes d'Icare, Dédale les range comme sont placées les plumes des ailes des oiseaux et les courbe légèrement comme elles.

Une chose à noter aussi c'est que l'animation de toutes choses rend un peu plus plausibles des métamorphoses extraordinaires, soit d'êtres humains en arbres ou en fleurs. Aris changé en fleuve n'en conserve pas moins l'aspect humain sous la forme d'un jeune homme paré de cornes naissantes et couronné de joncs.

En fait Ovide a réalisé cela avec tant d'habileté et d'art que lorsque nous lisons cet énorme recueil de récits nous le faisons sans étonnement et sans critique, car il évoque en nous l'état d'âme approprié.

Peut-être critiquera-t-on le mot logique que j'ai employé pour désigner ce processus. Cependant si nous désignons par logique le procédé mental qui justifie de l'acceptation comme vrais d'un fait ou d'une idée, il me semble qu'il est tout à fait admissible d'employer le même mot pour le processus qui fait qu'une idée ou un événement s'introduit sans difficulté dans le domaine de la fable et y jouit du degré de croyance qui y est nécessaire.

C'est ce degré de croyance qui maintient notre attention qui nous captive et nous charme. Dans cet état d'esprit une plus grande liberté de pensée et d'action écarte les contraintes du réel, bien lourdes quelquefois et permet à nos âmes de savourer avec un minimum d'effort ce monde

de poésie où nous vivons une vie plus rayonnante et plus merveilleuse, aux émotions intenses, d'une tendresse bien grande, d'une tristesse émue, d'une joie diffuse qui s'étend à la nature entière.

Toute cette activité libre de l'esprit crée un domaine où l'art, tant plastique que littéraire, puise abondamment et où la religion reste en contact avec l'esprit et la création populaires. Par elle les dieux vivent bien plus près des hommes sans qu'il faille un corps sacerdotal pour propager ou interpréter les mythes, mobiles et vivants par eux-mêmes. Chaque poète raconte ses fables suivant son tempérament et bien souvent ne fait-il que choisir l'une ou l'autre des versions en cours. La liberté d'interprétation est grande. Les sirènes des anciens ne finissaient pas en poissons, comme le monstre dont parle Horace, mais en oiseaux. Elles reçurent des ailes et c'est ce que racontent diversement Ovide, Hygin et Apollonius de Rhodes.

Certes si l'on se place au point de vue de la certitude rationnelle ce ne sont que des contes et la critique a tôt fait de les détruire. Un peu plus d'un siècle après Ovide, Pausanias dira que le narcissisme existait avant que Narcisse ne fut né et que Zeus ne se transforma pas en coucou pour gagner l'amour de Héra, qu'il est incroyable que Cygnus fut transformé en cygne, mais c'est appliquer à un domaine mental la logique qui ressortit à un autre domaine et il faut bien convenir que souvent les explications rationalistes ne sont pas plus satisfaisantes que celles de la fable, même du point de vue purement rationnel. D'ailleurs Ovide a écrit ses métamorphoses en poète, en fabuliste et est resté dans son domaine psychologique et peut-être n'accordait-il pas plus que Pausanias une foi bien grande à la réalité rationnelle des récits qu'il nous a conservés.

Note sur le Folklore de la Neige ⁽¹⁾

La notion de causalité a son principe dans l'efficacité de l'effort et de l'action. Un geste voulu est le type premier et essentiel de la cause.

Dans l'esprit populaire, comme dans le domaine mythologique, c'est cette forme de causalité que l'on retrouve le plus fréquemment en usage : les phénomènes atmosphériques notamment, sont le résultat de l'action voulue d'un être supérieur ayant comme l'homme, intention et volonté. Toutes les religions, même les plus élevées, nous en donnent des exemples sans nombre. Dans la Bible, l'Éternel donne la neige comme de la laine et répand la gelée blanche comme de la cendre (Psaume, 147, 15). A Babylone, l'épouse de Adad qui porte le nom de « Sila » est une déesse des montagnes et des tempêtes de neige. Chez les Dakotas de l'Amérique du Nord, c'est le dieu du Nord qui envoie les terribles tempêtes de neige; à Haïti, les tempêtes (Huracan) étaient adorées. Ainsi, la déesse Quabancax, engendrait des intempéries et envoyait son messager Quatariva pour susciter des tempêtes.

Nous avons cherché à recueillir quelques unes des expressions d'origine mythique se rapportant à la neige qui se sont conservées dans le langage populaire et particulièrement dans le vocabulaire enfantin. On s'étonne de ce que la neige, ce phénomène si caractéristique et si saisonnier n'ait pas donné naissance à un folklore plus abondant

(1) Travail non achevé. La rédaction n'a pas été revue non plus. L'étude avait été entreprise à la suite d'une question posée dans « Le Folklore Brabançon » T. XIX, 1939-1940. (N. D. L. R.)

et plus riche. Nous avouons en effet que la récolte que nous avons faite en cette matière nous a quelque peu déçu.

Il n'est pas étonnant que les peuples pour qui la neige est un phénomène assez rare l'aient comparé à d'autres choses plus familières. Hérodote relate que les Scythes disent que les régions qui sont situées au Nord de leur pays ne sont ni visibles ni abordables, à cause des plumes qui y tombent de tous les côtés. L'air en est rempli et la terre couverte et c'est ce qui intercepte la vue. Hérodote lui-même interprète ces dires comme suit : Il neige toujours dans les régions situées au-dessus de la Scythie, mais vraisemblablement moins en été qu'en hiver. Quiconque a vu de près la neige tomber à gros flocons comprend facilement ce que je dis. Elle ressemble en effet à des plumes et lorsque les Scythes et leurs voisins parlent de plumes, ils ne le font que par comparaison avec la neige.

Cette comparaison a joué le rôle essentiel dans les conceptions mythiques de la neige. D'où viennent ces plumes auxquelles on l'assimile ?

Un être céleste les jette sur terre. Mais pourquoi ?

En Allemagne, mais plus spécialement en Bavière et en Saxe, on dit que c'est Frau Holle qui secoue son lit; d'autres fois on dit qu'elle plume des oies; le nom varie quelque peu : on dit également Holla, Holda ou Hulda, Hulla, Huldin.

Quel est ce personnage ? Dans le Folklore allemand c'est un génie des eaux et de l'atmosphère, tantôt bon, tantôt mauvais. D'après Grimm on se représente Frau Holle comme un être céleste qui enveloppe la terre et qui produit la neige en secouant son lit. C'est selon toute vraisemblance la survivance de l'ancienne déesse germanique Holda, qui dans certains recueils est appelée la Diane des paysans. C'est elle qui habite le Venusberg. Elle a une suite d'elfes qui s'appellent d'après elle, les bons Holden.

En l'an 1000, Burchard de Worms pose cette question : As-tu cru qu'il y a quelque femelle qui pareille à celle que la folle du vulgaire appelle Holda, chevauche la

nuît sur certaines bêtes, en compagnie de démons transformés en femme ?

Souvent Holda se confond avec Bertha l'ancienne déesse germanique Berchta ou Perhta la brillante, mais, c'est de cette dernière que dérive la Dame Blanche ou la Jeune Châtelaine. Mais Holda aussi réclame le droit de porter un manteau blanc.

Elle aime le séjour des lacs et des sources; à l'heure du midi, on la voit, comme une belle femme blanche, se baigner dans les ondes et disparaître; comme Votan elle voyage par les airs et fait partie de la chevauchée sauvage, c'est à cela qu'elle doit son aspect terrible au long nez, aux longues dents, aux cheveux ébouriffés.

C'est elle aussi qui pleure son mari et qui se multiplie dans les Klagfrauen, Klagemüttern, et qui enfin devint la femme sauvage.

Donc la déesse Holda ou Frau Holle, l'épouse d'Odin, secoue ses oreillers de façon à en faire voler les plumes, par les airs; comme type de bonne ménagère, elle doit aussi soigner les lits.

En général, dans les familles aisées, c'étaient des plumes d'oies qui remplissaient les oreillers. C'est ce qui explique que l'on dise parfois en Allemagne que Frau Holle plume ses oies. C'est encore le maniement des plumes d'oies par Frau Holle qui produit la neige. Ce sont les versions dominantes. En Champagne, en Haute-Bretagne, le Bon Dieu plume ses oies. Dans le Bocage Normand on ajoutait qu'il le faisait pour marier sa fille. Mais bien d'autres saints du Christianisme ont exercé cette fonction. P. Sebillot a réuni une assez belle documentation sur cette matière en ce qui concerne la France. Parfois c'est saint Nicolas ou plus rarement saint Thomas, dont les noms ont peut-être été amenés par la rime ouas à oies. C'est saint Joseph à Saint-Brieux, en Poitou; dans le Perche, la Loire Inférieure, à Paris c'est la Sainte Vierge. En Belgique flamande on attribue souvent le fait au Petit Jésus, qui fait voler ses plumes : *Djuseke schudt zijn pluimekes uit* (Herzele, Gand, Rhode-St-Genèse), mais la version plus complète est que les plu-

mes s'envolent : « *Djuseke schudt zijn beddeken uit en laat zijn pluimekes vliegen* » (Meerhoke) ou bien : en de pluimekes vliegen er uit (Louvain). A Louvain au lieu de lit on dit souvent « *strooizak* » (sac à paille). A Bruxelles on ajoute quelquefois que l'oreiller est déchiré. A Gand et à Waterlooi c'est la Sainte Vierge. A Liège et à Iseghem ce sont les petits anges, à Louvain c'est quelquefois sainte Thérèse qui secoue son sac de paille, à Nismes (Namur) c'est la Sainte Vierge qui secoue son manteau, à Charleroi on dit que le bon Dieu se déplume (displumès).

A Bruxelles (2^e district) on dit : « *Het is oorlog in den hemel, de engels schudden hunne vleugels* », le ciel est en guerre, les anges secouent leurs ailes; à Bruxelles, on appelle quelquefois la neige : « *Juuses vederkes* ». Le duvet de Jésus.

Il y a une série d'adaptations aux fêtes religieuses du moment. C'est ainsi que s'il neige le 24 décembre au soir, on dit ça et là que le Bonhomme Noël est en train de plumer les oies du réveillon et dans les campagnes flamandes lorsque la neige tombe le 25 décembre, on dit que le Petit Jésus secoue son manteau, mais plus répandue encore est l'expression que sainte Catherine secoue son blanc manteau lorsqu'il neige au jour de fête de cette sainte. On dit à Nivelles : sainte Catherine ne s'en va pas sans son blanc manteau; à Jodoigne, sainte Catherine vient toujours toute blanche habillée (1); aux environs de Wavre on dit que sainte Catherine a mis son jupon blanc.

Mais bien d'autres personnages encore ont hérité des fonctions de Frau Holle. Dans les côtes du Nord c'est la petite bonne femme qui plume ses oies, dans le Bocage Normand elle les plume pour marier ses filles à Pâques, au Pays de la Hague comme aussi à Paris, cet acte est attribué au bouenhomme Hivé. En Haute-Bretagne, Madame Fleure-de-Neige secoue son manteau. En Béarn, lorsque venant des montagnes, la neige tombe à gros flocons, on dit dans la plaine : Oiseau, la montagne, plume ses oies. En Basse-

(1) de Warsage, *Calendrier Wallon*, p. 480.

Normandie on dit que le bourreau de Saint-Malo plume ses oies. (1) En Écosse quand il neige à flocons, des formulettes enfantines disent que les gens de l'Ouest ou ceux des îles Orkney leur envoient les plumes de leurs oisons (2).

Dans un conte littéraire de la Flandre française la neige est aussi un diable qui vient du lit de Marie-au-Blé : une jeune fille protégée de ce génie tombe dans un puits, mais au lieu de se noyer, elle arrive dans une étoile où elle retrouve Marie au-Blé, la ménagère du ciel; celle-ci la prend à son service et lui ordonne d'aller secouer au-dessus d'un grand trou, la couette de plumes, l'édredon et l'oreiller; de menues plumes volent par les airs, s'amoncellent et tombent en gros flocons et d'en bas les bonnes gens, voyant cette blanche fourrure descendre du ciel, disent : il neige, Marie au-Blé fait son nid.

Dans le pays de la Hague, le bonhomme hiver met sa chemise en morceaux; en Haute-Bretagne, la lée Fleur-de-Neige secoue son manteau blanc pour rafraîchir la terre et renouveler l'eau des fontaines.

On dit aussi, dans la Flandre française, que Marie-au-Blé, la messagère céleste, secoue l'édredon et l'oreiller où a somméillé le Petit Jésus. Les Allemands attribuent quelquefois le phénomène aux Waldweiber (femmes sauvages). A Bruxelles on ne désigne pas le personnage et l'on dit simplement : « Hij schudt zijn mop's ».

Dans le Jura bernois et dans les régions avoisinantes de la France, on parle de Tante Arie, sorte de génie bienfaisant aux dents de fer et aux pieds d'oie qui vit dans les grottes des rochers. Lorsqu'il neige on dit près de Montbéliard que ce sont des morceaux de sa chemise qu'elle a déchirée.

On la considère comme tisseuse, comme Holle, Berchta et Preva. Elle punit les fileuses paresseuses, mais très souvent elle est charmante et bienfaisante et à la Noël elle apporte des cadeaux aux enfants.

M. Hoffmann a particulièrement étudié ce personnage

(1) Sébillot, *Folklore de France*, I, p. 85-86.

(2) Gregor, *Notes on the Folklore of The North-East of Scotland* p. 153.

et il en retrouve quelques traces dans des inscriptions anciennes et dans la vieille littérature (*Die Tante Arie, Z. des Vereins für Volkskunde*, 1915, P. 116 et suiv.)

En Franche-Comté, les gros flocons de neige sont les gaëles (chiffons que fait en déchirant sa chemise, Tante Arie, génie aussi bienfaisant que Marie-au-Blé. (Sébillot. — *Folklore de France*, I, p. 86.)

Pourrait-on tenter un rapprochement entre cette Tante Arie aux dents de fer et la vieille au nez de fer des Hongrois, qui elle aussi est un génie atmosphérique ? En rapport avec l'hiver et qui déchaîne les tempêtes, qui tantôt est bon mais plus souvent mauvais. Si elle n'a pas de pattes d'oie comme Tante Arie, sa maison tourne sur des pattes d'oie; à rappeler que les Tartares parlent d'une vieille au nez de cuivre, qui est peut être l'ancêtre de la sorcière hongroise (1).

Est-ce une parente de Tante Arie, cette «gentle Annie» dont parlent les Écossais et qui est aussi une espèce de génie atmosphérique très complexe. Elle est trompeuse et porte une plume blanche à son chapeau (probablement les brouillards). Elle est sous le nom de Cailleach un génie des eaux et bien que violente et mauvaise elle est parfois bienfaisante (2). Dans une vieille danse gaélique on la désigne parfois comme Cailleach de la poussière du moulin (la neige ?). A rappeler au surplus que dans les Sagas du Nord, il y a également des femmes qui forment les tempêtes et le brouillard p. ex. Heidhi et Hamglorn (3).

Il y a encore quelques autres expressions assez curieuses au sujet de la neige. A Ruddervoorde, par exemple on dit : « de kallejonges vallen », les petits chats tombent. Analogie assez lointaine.

A Herzele on dit : « Wa blifsteraa vallen », il tombe des s'il vous plaît, allusion au fait que quand la neige

(1) MACKENZIE, *A Highland Goddess* *Celtic Review* 1911 pp. 340 et suiv. WATSON, *Highland Mythology* 1909 p. 63. MACKENZIE, *Scottish Folklore*.

(2) SOLYMOSSI, *La vieille au nez de fer*. Nouvelle revue de Hongrie, Janvier 1937, pp. 47 et 48. QYORGIY, *La vieille au nez de fer*, comme divinité magyare.

(3) GRIMM *Deutsche Mythologie* XV, 3.

tombe, les ouvriers, faute de travail sont plus polis envers ceux qui pourraient les utiliser. Parallèle remarquable, dans les Vosges il existe une expression de même sens. On y dit : voilà des fleurs de soumission qui tombent. Les bûcherons et les ouvriers du plein air veulent dire par là qu'il faut demeurer tranquilles et soumis à la maison, les ouvriers des usines qu'il faut filer doux pour éviter un renvoi qui les mettrait sur le pavé dans la mauvaise saison (1).

(1) Ch. SADOUL. Rev. Trad. Popul., XVIII, p. 478.

Promenades Etymologiques et Toponymiques dans le Brabant Wallon

W. AERTS

Je me suis laissé dire — il y a longtemps — qu'à nos pouvoirs législatifs était dévolu le soin de contrôler, et au besoin de modifier la toponymie de notre pays. Les transformations ainsi adoptées étaient ensuite transmises à l'Institut Cartographique Militaire, dont les directeurs d'il y a bientôt un demi-siècle m'ont en effet communiqué des cartes ainsi surchargées et prêtes à la réimpression. Au début tout au moins, le besoin se faisait réellement sentir de fixer une fois pour toutes la toponymie que les élèves de l'École des Mathématiques, chargés par le comte de Ferraris de l'aider dans l'élaboration de sa grande Carte chorographique des Pays-Bas Autrichiens, avaient surtout noté suivant la phonétique, ce qui est peut-être amusant et pittoresque mais ne manque pas de rendre certaines traductions malaisées. Ainsi, avec un peu de chance, on peut finir par découvrir que Grand Jaldime (près Mont-Saint-Guibert) c'est la Grange à la dime, mais comment dénicher Angousart (près Wavre) dans « l'Enquensal » !

Ce n'est pourtant pas dans ces sentiers battus (depuis les belles études du général Hennequin, et d'autres) que je voudrais aujourd'hui promener le lecteur. J'aime me rappeler à ce propos les entretiens pleins de charme que j'eus si souvent avec mon regretté maître et ami Daniel Warnotte, dont l'érudition en matière d'étymologie wallonne égalait sa science « in omni re scibili ». C'est un peu lui qui parlera... par ma plume.

Mais gare la casse! la recherche de l'étymologie, qui peut devenir une véritable passion, est une science aussi pleine de danger que d'attrait et l'on ne saurait trop mettre le lecteur non averti en garde contre une simplicité et une facilité qui n'existent, le plus souvent, qu'en apparence. N'avons-nous pas entendu faire de Genval « le vallon jaune » à cause de l'existence aux environs de nombreuses carrières à sable? Mais ceci ne vaut pas encore les beaux roins solides des travailleurs du pays près de Mons, propres à porter de lourdes charges de charbon, et qui leur auraient finalement donné leur nom! C'est aller un peu fort de tabac, comme dit l'autre.

Il est, dans les campagnes de notre Brabant wallon (entre autres) un mot, affixe ou suffixe, qui nous a souvent jeté à des abîmes de rêverie, c'est le mot attribué à tort et à travers à toutes sortes d'endroits souvent aussi plats que la main, quand ils ne sont pas enlouis dans un vallon. C'est à croire que notre Wallonie rivalise avec la Savoie, la Suisse et autres gibbosités géographiques. J'ai lu quelque part qu'un M. N. s'était fait construire une maison « aux flancs du Mont-Saint-Jean ». Rien que cela!

On serait tenté de taxer les ancêtres de gloriole s'il ne se présentait à l'esprit une étymologie infiniment plus bourgeoise et plus naturelle que celle du *montem* latin. En Picardie, dans le pays de Liège, dans nos Ardennes, ailleurs encore, on dit couramment « à mon » un tel, ce qui signifie simplement « à l'molonne » (à la maison) d'un tel.

Mont-Saint-Jean devient la maison (des Chevaliers) de Saint-Jean, Hubermont, la maison d'Hubert, etc. Mais ceci n'est point particulier au Brabant. A Vielsalm, le château d'Hermamont (ou Hermanmont) est situé dans un vallon de toutes parts entouré de hauteurs (30, 40 m. et plus). Pourtant, il faut se garder d'être exclusif et admettre que dans certains cas le *montem* latin se peut justifier tout autant que dans un Mont des Arts ou un Montmartre!

Pour ne pas quitter tout de suite le voisinage de Mont-Saint-Jean, il y a là, tout près, un nom qui nous a souvent intrigué, c'est celui de la Haie-Sainte, donné me on sait à une ferme que la bataille de Waterloo a

due célèbre. On la trouve sur la carte de 1777, mais elle est, je crois plus ancienne. Or, à cette époque-là, on l'a vu, les noms de lieux étaient souvent transcrits suivant leur phonétique et jamais un habitant du pays n'aurait parlé d'une haie sainte pour désigner un lieu saint de pèlerinage, soit possesseur d'une chapelle, d'un sanctuaire, d'une croix ou de quelque autre manifestation religieuse. Fidèle à la syntaxe wallonne, il aurait dit « une sainte haie ». Alors? Le crois qu'en cherchant bien, on trouverait que l'un habitant ou l'autre de la ferme s'est appelé *Hyacinthe* d'où l'on a tout naturellement fait *Haie Sainte*.

Je le donne pour ce qu'il vaut. Un cas analogue se présente, ou plutôt se présentait à quelques centaines de mètres de là, au hameau de Merbraine : c'était la ferme de la Mousseline. Ne voilà-t-il pas un joli nom? Mais aucun effort n'a prévalu pour en retrouver une origine qui le rattacherait au tissu léger si longtemps cher à nos élégantes. Non! de même que la célèbre ferme de Rossoinne porta simplement le nom de son propriétaire van Rossum, la Mousseline dut appartenir à quelque Namand dont le patronyme *Mosselijn* fut « stylisé » par les aborigènes.

L'une et l'autre de ces habitations mérite que nous nous y arrêtions un instant puisqu'aussi bien nous flânons en curieux.

La ferme Rossum qui a donné son nom aux positions françaises le matin de la fameuse rencontre, avait été incendiée le soir même. Ce qui en restait disparut dans un nouvel incendie en 1895. Et cependant la maison existe toujours, on vous la montrera si vous allez dans le pays. Miracle? Non, pas même résurrection. Avant 1895, les habitants, de leur vrai nom Hamarque, avaient été baptisés dans le pays du patronyme de Rossum. C'est une habitude fort ancienne.

Lors de l'incendie, les Rossum, comme on disait, vinrent habiter la maison De Koster (le guide de Napoléon) qui depuis fut connue sous le nom de Rossum. Toutefois nos cartes ont retenu le nom de Cobaret De Koster pour désigner cette mesure à quelques pas de laquelle s'élève le monument français.

Pour la Mousseline, c'est un peu plus compliqué]

L'ingénieur vérificateur du cadastre du Brabant méridional, Guillaume Benjamin Craan, auteur d'un plan célèbre du champ de bataille de Waterloo (document précieux) donne le nom de ferme de Cambrai à la maison la plus importante de Merbraine et aussi la plus rapprochée de Braine-l'Alleud. C'est une double erreur. Il n'y avait à Merbraine qu'une ferme du *Petit Cambrai* et ce n'était pas celle-là. La ferme du Chapitre de Cambrai existe toujours mais elle a été reconstruite. Elle était située à moins de 200 m. au S.-O. de la ferme montrée par Craan, qui était la Mousseline et qui au dire de Tarlier et Wauters fut incendiée pendant la bataille (ce dont je doute). Avant 1858, il ne restait de la Mousseline qu'un petit bâtiment (1).

Une autre erreur du plan Craan, ou plutôt une lacune : on n'y voit figurer aucune des chapelles (2) qui dès cette époque foisonnaient dans le pays, et dont le nombre n'a certainement pas diminué. Elles sont cependant amusantes ces petites chapelles, pittoresques et variées, frustes ou coquettes, ensevelies sous la verdure, encastrées dans un mur de ferme ou coincées entre les maîtresses branches d'un vieil arbre comme celle de Saint-Robert à Lasne, parfois débaptisées par les habitants. A Ohain, la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours est devenue la chapelle où morts reposent, l'habitude étant pour les porteurs de bières d'y faire une halte. Dans la même commune, sur l'accrolement de ce long chemin assez désolé qui longe la crête entre celle qu'on vient de dire et le Lion de

(1) Voir la carte au 20.000^e de 1834, la carte de 1777 par Ferraris, et surtout, aux Arch. Gén. du Royaume, le *Plan* (manuscrit) de l'annette de la ferme du *Petit Cambrai* au hameau de Merbraine... tiré à vue d'œil... par A. Gouttier, arpenteur juré le 14 de juillet de l'an 1769. En 1815, l'obusier français portait bien, sous un angle de 45°, à 2400 m. et il n'y avait guère plus de 1800 m. entre la ferme de la Mousseline et la batterie française la plus rapprochée, mais les canonniers du corps de Reille avaient autre chose à faire que du tir à toute volée sur Merbraine.

(2) A l'unique exception d'une chapelle alors située à 250 m. à l'est de l'église de Braine et qu'il faut de bons yeux pour découvrir.

Waterloo, la chapelle du Saint-Rosalre est devenue chapelle Jacques (et même Saint-Jacques!) du nom de Jean-Jacques Vandeveld qui la fit construire en 1770.

Tarlier et Wauters mentionnent sur le territoire de Waterloo la croix Polchet et le chêne Saint-Mathieu qui ont disparu.

L'un et l'autre, se faisant vis-à-vis, étaient situés sur le bord du chemin d'Ohain, à 500 m. à l'est du carrefour de la chaussée de Bruxelles. Sur le chêne, aucune tradition n'a subsisté. La croix avait été plantée en souvenir du jeune Polchet, précepteur des enfants du seigneur de Ficherfont, le comte Le Hardy de Beaulieu, et qui fut assassiné à cet endroit le 10 juin 1832.

Par contre, dans une de nos excursions, nous avons trouvé, brisée, couchée et cachée dans les ronces, à 600 m. de Ficherfont, sur l'accrolement oriental du chemin de Plancenoit, une grande croix de pierre portant l'inscription « A la mémoire de François Désiré Van Espen, mort malheureusement en chassant le 17 novembre 1840 à l'âge de 21 ans. Passants priez pour son âme. » Elle figure sur les cartes de 1865 et 1890.

Victor Hugo rapporte qu'un paysan, Mathieu Nicaise, fut écrasé en 1785 par un éboulement du talus de la route de Bruxelles : « comme le constatait une croix de pierre dont le fût a disparu dans les défrichements, mais dont le piédestal renversé est encore visible aujourd'hui (1861) sur la pente du gazon à gauche de la chaussée entre la Haie-Sainte et la ferme de Mont-Saint-Jean. » (3).

Jusqu'en 1778, la chaussée après avoir dépassé le chemin d'Ohain du lieu dit « les quatre chemins », faisait un coude prononcé vers l'est. C'est à cet angle que la carte de Ferraris montre une croix dont il n'y a plus trace aujourd'hui. Mais comme cette carte date de 1777, le millésime de 1785 n'est certainement pas exact.

Avez-vous remarqué que tout champ de bataille qui

(3) *Les Misérables*, 2^e Part. L. I. Waterloo.

se respecte à son moulin? Cela fait bien dans les tableaux de bataille, mais il est difficile de dire pourquoi. En général c'est une silhouette amusante qu'on aime à voir se profiler sur l'horizon. Surtout chez nous.

Les moulins bretons et hollandais sont peut-être plus décoratifs, ces derniers surtout, mais ceux des Flandres, de la Campine et de la Wallonie ne manquent pas de charme avec leur tour en bois mobile sur un pivot et leur échelle traversée par un gigantesque gouvernail. Il y en avait beaucoup chez nous mais ils disparaissent les uns après les autres. Braine-l'Alleud avait le sien à 250 m. au nord de l'église. Le moulin Minne sur l'accotement oriental de la chaussée de Bruxelles, à 500 m. au nord du carrefour de Mont-Saint-Jean avait vu la grande bataille et vécut assez longtemps encore pour être photographié. Il datait de 1777. Un autre moulin, en briques fut construit en 1838 non loin de là, et sa tour existe encore, je crois. Un troisième, édifié au nord-ouest de l'église, fut détruit par un incendie avant 1839.

Parmi tous ces monts dont il a été question — et qui n'en sont pas — il en est un dont nous voudrions parler un peu plus longuement, non pas tant parce que nous en avons écrit l'histoire (4) mais à titre d'exemple des tours de force auxquels on peut parfois soumettre la science étymologique. C'est Gomont, alias Hougoumont, dont je ne ferai pas l'injure au lecteur de supposer qu'il n'en a jamais entendu parler.

D'où ce nom? Ferraris donne la forme Hougoumont, mais ce serait là, s'il faut en croire Guillaume-Benjamin Craan et les historiographes des Communes belges, une simple modification euphonique de Goumont et même de Gomont qui, soit dit en passant, existe aussi dans le Réthelais, près de Château-Portien.

Victor Hugo nous dit que Hougoumont, pour l'antiquaire, c'est Hugo-mons. Ce manoir fut bâti par Hugo, sire

(4) Pour paraître en des temps meilleurs.

de Somerel, le même qui dota la sixième chapellenie de l'abbaye de Villers. (Il s'agit bien entendu de la célèbre abbaye de Villers).

Eh bien, ceci est extraordinaire car c'est à peu près mot pour mot la « transposition » dans l'erreur d'un fait absolument authentique et il n'y a pas jusqu'aux consonnances qui ne prêtent à la confusion. Jugez-en: « le premier abbé de Villers, Laurent, reçut en 1146 de Hugues le Pauvre, des terres situées à Senesse et qui constituèrent pour l'abbaye, le centre d'Hubeaumont ».

Le poète est-il coupable de ce petit « arrangement », ou nous trouvons-nous simplement devant une remarquable coïncidence? Le fait valait d'être noté. (5)

Le capitaine George Jones, auteur d'un volumineux recueil de pièces officielles, de biographies et d'anecdotes concernant la campagne de 1815, et publié pour la première fois en 1817, dit tenir du propriétaire du château que son vrai nom serait Gomont, et viendrait, suivant la tradition, de ce que la colline où se trouve maintenant la plantation voisine (??) était couverte de grands pins dont la résine était recherchée: de là Mont de Gomme et Gomme-mont. Bien que le vocable gomme servit, dès le XV^e siècle, à désigner la résine — « à la gomme on connaît l'arbre » — dit quelque part Villon, cette étymologie n'a pas le don de nous convaincre, trop ingénieuse.

Le général Brialmont tranche la question en déclarant que Hougoumont doit s'écrire Gomont, ses propriétaires étant les comtes de Gomont (6).

De l'un comme de l'autre, il n'a jamais existé de comtes de Gomont. Les différents propriétaires ont au cours des siècles, pris l'habitude — très répandue comme on sait — de faire suivre leur nom patronymique et le titre qu'ils possédaient déjà, du nom de la terre dont ils étaient devenus acquéreurs. De là des chevaliers de Gomont et en

(5) Les Misérables, déjà cités et l'excellente Histoire de l'Abbaye de Villers, par Flocguerta et Boulmont, Nivelles, 1926.

(6) Histoire du Duc de Wellington, Bruxelles et Paris 1836-1857. II, 411, note 3.

dernier lieu un comte de Robiano de Gomont — dans certains actes — et d'Hougoumont — n'en déplaît au brave général — dans le Recueil intitulé *Armorial du Royaume de Belgique*. Pour le surplus, un acte de vente de 1816 ne laisse aucun doute à cet égard.

On (7) a proposé, avec plus de raison, semble-t-il, une étymologie basée sur le mot *gaul*, auquel les glossaires de la langue romane donnent la signification de bois, bosquet, parc, plantation d'arbres enfin, du bas latin *galdus* ou *galdus*, dont les Allemands ont fait *Wald*. La forme *gaul* peut se retrouver, on l'a vu, dans Gomont, localité du Réthelois, et aussi dans Godinne (sur la Meuse, entre Namur et Dinant), dans Le Gault qui est le nom de plusieurs communes de la Marne, du Loir et Cher et d'Eure-et-Loire. On trouve aussi Gudmont dans la Haute-Marne et Gumont dans la Corrèze. Enfin, un bois situé à une petite lieue de Vernéville, près du champ de bataille du 16 août 1870, porte le nom de Gaumont également célèbre dans les annales de la cinématographie.

Gomont, dont on a fait Hougoumont, sans doute par euphonie, serait donc en fin de compte : « la maison des bois » !

Aussi belles, aussi complètes soient-elles, ce n'est pas dans nos cartes qu'il faut chercher tous ces noms qui font comme une toponymie familière à côté de l'officielle. Les très vieux habitants, dont le nombre diminue d'année en année, Tarlier et Waulers, Vincent (*Noms de lieux de la Belgique*), plusieurs collaborateurs du Folklore Brabançon, les actes notariés, le magnifique atlas cadastral de Popp, voilà quelques-unes des sources auxquelles il faut faire appel.

Est-il nécessaire de rappeler que ces noms de lieux fourmillent à un tel point que bien des naturels en ignorent la moitié ! Il n'est pas de chemin, de sentier, de carrefour,

(7) Je crois que c'est moi mais je laisserais volontiers la paternité de la chose à quiconque voudra s'en emparer.

de bosquet, de colline, de vallon, de prairie ou de champ qui n'ait sa désignation.

Mais à vouloir tirer au clair l'origine de tous ces noms on perd son latin et c'est à chaque pas que surgissent les difficultés ! Tantôt l'orthographe a été déformée au point de ne plus ressembler en rien à l'original, tantôt certains mots sont issus d'un idiole étranger. Très souvent aussi ils ont été donnés pour garder le souvenir de faits locaux, particuliers, et dont en dépit de cette précaution, personne ne se souvient plus ! Il faut aussi faire la part belle à des traditions, également dénaturées, et finalement, considérer plus encore ces recherches comme un passe-temps que sous l'angle rébarbatif d'une mise au point purement scientifique.

Comme toujours, il y a d'abord une terminologie assez touffue, dont il faut s'imprégner, quitte souvent à s'en débarrasser si l'on se transporte dans un canton de différent idiole, encore qu'un certain nombre de mots s'entendent de même manière d'un bout à l'autre de la Wallonie.

De cette base de travail, il faut encore faire deux parts pour ce que la langue a évolué et que bien des expressions sont tombées en désuétude. Nous avons lu avec intérêt dans les *Menus faits* du tome XX de cette revue, la notice de M. L. Duloir sur les *Anciennes dénominations des vents*. Mais ces dénominations ne se bornaient pas aux régions mentionnées, plusieurs étaient d'un usage courant dans les actes notariés des 17^e et 18^e siècles et la formule : telle terre tenant de bise, du levant, d'Écosse, du couchant, etc. était d'un emploi fréquent et donnait à ces actes une saveur et un pittoresque qui la font regretter.

On ne se sert plus du mot *pourprise* (pourpris d'après Littré) qui désigne la délimitation des bâtiments et cours d'une ferme ou d'un château. Ni de *baty*, qui est la clôture : le chemin au pied du Lion était le *Baty des Vertes Bornes* que j'ai vu quelque part écrit *Baty de Verbanne* !

Parle-t-on encore des *hurées* qui étaient des herues ? Les *Quatre Hurées*, un carrefour près de Lasne, et dont nos cartes, par un bizarre anachronisme, ont gardé la forme

wallonne *Caturiaux*. (Planchette au 20.000^e de La Hulpe, 1804-1805).

Mais il en est encore assez de vivants pour nous satisfaire. Il y a la *tienne* qui est un coteau, il y a surtout le *sart* dont les applications vont à l'infini dans toute la Belgique méridionale et même au delà. Je crois que le *sart* qui désigne la terre défrichée détient le record des affixes. Qui d'entre nous n'a subi le charme prenant et un peu mélancolique des soirées d'automne, alors que dans le parfum des bruyères et des épicéas, monte de loin la fumée légère des *sarts* (ou pour parler wallon des *saur*)!

Le *tri* par contre, c'est la terre en friche. De *Tri Matthieu* qui désigne parfois la Salière, parfois la Belle-Alliance, on a fait *Trimotia* ou *Trimotiau*.

Un mot sur cette Salière : c'est la première habitation que l'on rencontre sur l'accotement oriental de la chaussée, au-delà de la Belle-Alliance en venant de Bruxelles. Je ne sais pourquoi, cette baraque m'a toujours paru un peu énigmatique. Doit-elle son nom à une saline dont l'exploitation aurait été abandonnée depuis longtemps, comme le croient Tarlier et Wouters, ou mieux peut-être du fait que son propriétaire avait une entreprise de salaisons? L'une des cartes de Ferraris ne la montre pas. L'autre ne lui donne point de nom. Craan se trompe sur son emplacement. Dans les gravures anciennes, on ne l'aperçoit jamais qu'à l'arrière-plan, vague et comme estompée. Les uns la nomment *Trimotiau*, les autres la ferme *Badart*. Nulle relation de combattant n'en fait mention.

On passe à côté sans la voir. Elle a vu la grande bataille de tout près et nul souvenir ne s'y rattache. On dirait d'un fantôme...

Je signale en passant d'autres fantômes du passé : ce sont tous ces ermitages dont foisonne notre Brabant wallon. Ce serait avec celle des chapelles et de leurs ex-votos une bien curieuse histoire à écrire par un amoureux de cette contrée si pleine de charme encore. Oui, nous avons eu nos ermites, moins truculents j'espère, que ceux du

roman de Le Sage! Joseph II les supprima d'un trait de plume le 2 juillet 1783.

Et voici encore des noms que l'on retrouve un peu partout, tels *Toulsaut* et sa réplique *Tulvin*, en français *Tant lui faut* et *Tout lui vient* (tout lui réussit) qui se passent de commentaire.

Le *Ménil* est peut-être une abréviation de *Mansto* ou *Manse*, mais dans cet ordre d'idées il y a encore près d'Hougoumont, la *Mée aux blancs bois* qui en Provence serait le *Mas aux peupliers*. (*Mée* se retrouve dans *Bocarmé*, *mée de Borchard*, et dans *Mortalmé*, *mée de Moutellus*).

W. AERTS.

Le Contrepesage

ALBERT MARINUS

Emile Van Heurck a écrit une étude détaillée sur *Le contrepesage et la rite des offrandes substitutives et volives*, dans le *Bulletin de la Société Française d'Histoire et de Médecine* (XVII, 1925, n°/3-4, pp. 47 à 113). Il y montre l'usage répandu en tous pays et en tout temps de procéder au contrepesage. Tantôt les gens offrent une fois ou plusieurs fois leur poids de l'un ou de l'autre produit (blé, farine, or même), à l'une ou l'autre divinité, en échange d'une guérison obtenue, d'un vœu réalisé, ou afin d'obtenir la grâce de l'une ou de l'autre. Tantôt il s'agit d'une croyance à la pesée de l'âme, à la pesée des bonnes et des mauvaises actions, après la mort, au moment de comparaître devant le tribunal suprême.

A la documentation donnée par l'auteur, ajoutons les renseignements complémentaires suivants, ou des développements aux exemples qu'il cite.

Les Egyptiens croyaient notamment à la pesée des âmes après le décès. Un papyrus égyptien (VI^e siècle avant J.-C.) représente Osiris assis sur son trône, assistant à la pesée d'une âme par Horus, dont les quatre fils préposés à la garde des points cardinaux, sont debout sur une feuille de lotus devant Osiris.

Mueterlinck, dans « *Le grand Secret* » (p. 118) donne la définition suivante de la scène : « En présence d'Osiris, assis sur son trône de juge, est mis, dans un des plateaux de la balance, le cœur du mort qui symbolise toute sa nature morale, dans l'autre plateau se trouve une image de Maât. Quarante-deux divinités (à droite) qui représen-

tent les quarante-deux péchés qu'elles sont chargées de punir, sont rangées derrière la balance, dont Horus surveille l'aiguille, tandis que Têbutin, le dieu des lettres, inscrit le résultat de la pesée. »



La pesée des âmes. Papyrus égyptien du IV^e S. avant Jésus Christ. (Musée du Louvre).

Des scènes similaires se retrouvent assez souvent peintes en fresques dans des monuments égyptiens.

Sur les piliers d'une salle funéraire, on voit, selon Théophile Gautier, (*Roman de la Momie*, p. 30) « le bari mystique, le taureau Apis emportant la momie vers les

régions de l'Occident, *le jugement de l'âme et le passage des actions du mort dans la balance suprême, etc.* »

En Égypte, il s'agissait donc de la croyance religieuse à un pesage des actions des morts, afin de décider du sort à réserver à leur âme. Opération procédant d'une logique assez particulière, logique des sentiments et non logique formelle.

Mais nous trouverons à Ceylan deux scènes semblables sculptées sur les parois de temples, l'opération s'exécutant avec des personnages vivants, dont il est procédé à la pesée du corps.

Francis De Croisset, dans « *La Féerie Cinghalaise* » (p. 240) reproduit une inscription du temple de Pollunnaru disant : « Le roi Kirti-Nissanga (vers l'an 750 de notre ère) se faisait peser avec les deux reines principales, son fils, sa fille et toute sa famille. Et cinq fois ce qu'ils pesaient tous ensemble, il le donnait en pièces d'or, de bronze ou d'argent, aux pauvres de la cité. Alors tous les pauvres de la cité disaient beaucoup de prières pour la santé du roi et de sa famille. »

Une autre inscription du temple de Dambulla dit de son côté que le roi Prakrama Baru donnait aussi cinq fois son poids d'or aux pauvres de la cité.

En remontant très loin dans le passé, on retrouve donc cette pratique à la fois en Asie et en Afrique. Au XVIII^e siècle, Montesquieu, dans ses *Lettres Persanes* (n. XI) la signale encore comme un usage en Chine. « Quand je vois, dit-il, le Mogol qui, toutes les années va sollement se mettre dans une balance et se faire peser comme un bœuf... »

L'usage était encore courant aux Indes Orientales au XVI^e siècle, le voyageur Fernand Mandez Pinto ayant vu toutes les rues conduisant à la pagode de Tinagogo, le jour du grand pèlerinage, remplies de balances dans lesquelles se pesaient quantité de gens, tant pour accomplir un vœu que pour la rémission de leurs péchés.

La pratique a d'ailleurs été signalée aussi chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains, en Perse.

Dans le *Zenavesla*, livre sacré des Perses, antérieur de beaucoup au christianisme, on voit que, au cours des cérémonies funéraires, la pesée des âmes des défunts se fait au sommet d'une haute montagne.

Il conviendrait d'éclaircir le point suivant. S'agit-il d'une conception devenue usage et introduite ensuite dans les mythes ou bien des mythes, est-elle sortie pour devenir une coutume qui s'est ensuite propagée et perpétuée?

Aux Indes, il est encore actuellement en certaines circonstances, procédé au pesage de personnages illustres, du souverain notamment. Ainsi, en 1946, à Bombay, à l'occasion de son jubilé, l'Aga Khan, revêtu de ses insignes a été pesé publiquement. Les journaux ont reproduit à cette époque des illustrations de la scène. Dans leurs commentaires, ils ont dit qu'il avait reçu l'équivalent de son poids en diamants. Nous en doutons car généralement le héros donne l'équivalent de son poids. S'il a réellement reçu, il s'agirait d'une variante de l'usage, méritant une analyse particulière.

Peut être comme il s'agissait ici d'un jubilé, l'offrande était-elle exceptionnellement faite au héros de la manifestation au lieu que ce soit lui qui fasse l'offrande.

Mais parlons un peu de l'Europe. Don Carlos, fils de Philippe II, roi d'Espagne, au XVI^e siècle, avait été gravement malade et comme toujours en telle circonstance, il fit des promesses en cas de guérison. Dans les *Nouveaux lundis* (t. V, p. 203) Sainte Beuve écrit à ce propos : « À peine debout et convalescent, un de ses premiers soins fut de se peser afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait au plus fort de sa maladie, d'offrir en cas de guérison, quatre fois son poids d'or et sept fois son poids d'argent, à plusieurs maisons religieuses. »

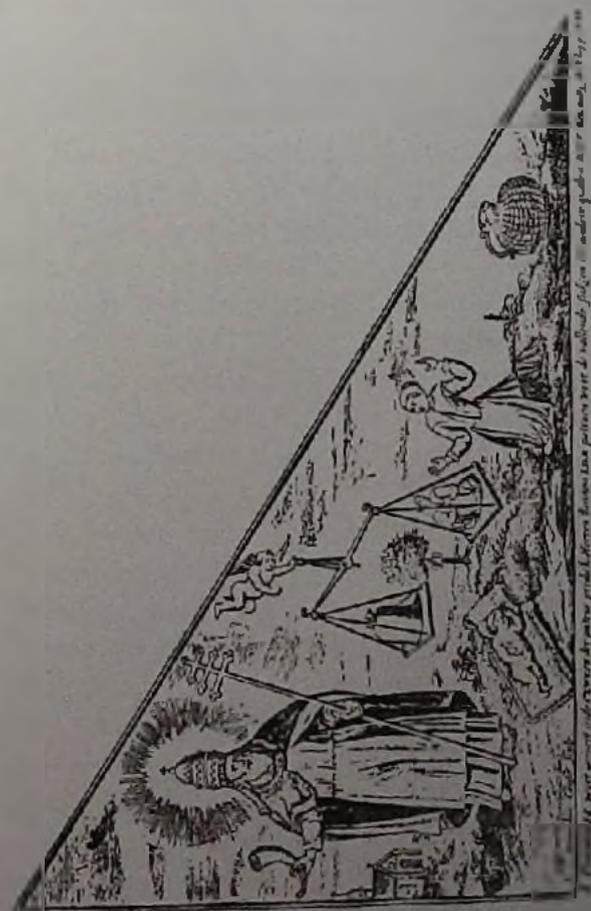
Aussi ne serons-nous plus étonnés si nous trouvons en usage chez nous la même pratique. Dans plusieurs sanctuaires, il était fréquent de voir offrir une ou plusieurs fois son poids d'argent ou de denrées, en cas de réalisation d'un vœu. Et nous retrouvons aussi dans nos églises, tout comme dans les temples ascétiques ou dans les pagodes, la

balance destinée à peser les péchés des croyants. En Allemagne, en France, en Hollande, en Italie, chez nous même.



La pesée des âmes, par saint Michel ou par un ange, à la porte du Paradis. Sculpture de l'Hôtel de ville de Louvain. Facade latérale est, 3^e rang, 2^e étage.

Memline, au XV^e siècle, a peint un jugement dernier, où l'on voit un archevêque, Saint Michel, en armure, pesant les âmes. Il se trouve dans l'église Notre-Dame à Dantzic. La balance est d'ailleurs un des attributs symboliques de l'archange.



Ancien drapelet du pèlerinage à saint Cornille à Lierre. (Extr. de Van Heurck : *les drapelets de pèlerinage*). On y voit une scène de contrepeage.

Cette fonction serait-elle un attribut de Saint Michel auquel on aurait accordé jadis une grande importance? A l'Hôtel de ville de Louvain, qui lui aussi date du XV^e siècle, comme le tableau de Memline, il y a sur la façade latérale est, au 2^e étage, 3^e rang, un relief sculpté représen-

tant le saint, poste à la porte du paradis, évoqué par une enceinte fortifiée et pesant les âmes qui montent de la terre. Celles pour qui l'opération a été favorable sont passées à Saint Pierre afin qu'ils les introduisent dans le monde des élus. La curiosité des bienheureux (n'est-ce pas un péché?) les invite à venir voir, par dessus la muraille, ce qui se passe.

Un drapélet de pèlerinage de 1688, nous montre que jadis, à Liège, Saint Corneille était l'objet d'une dévotion de ce genre dans l'église de l'Ermitage. A Gheel, de même, dans l'église de Sainte Dymphne, il y avait une balance dont un des plateaux affectait la forme d'un siège. Elle s'y trouvait encore en 1754 si l'on en croit Ducange : « Jadis et encore maintenant, il fut en coutume, » dit-il. Quand la balance a-t-elle été retirée de l'église de Gheel? Van Heurck, dans son travail précité, cite un texte daté de 1668, de Balthazar Moretus IV, arrière petit-fils de Plantin, signalant la balance « où les lous sont pesés contre leur poids de blé ».

On se retrouve donc bien en présence d'une pratique universelle à laquelle on resta fidèle chez nous dans les églises même, au moins jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, et l'iconographie nous montre que l'idée du pesage correspondait aux deux conceptions, tantôt celle de l'estimation des péchés, tantôt celle de la réalisation d'un vœu.

Peut-être conviendrait-il aussi de rappeler l'importance qu'eût le contrepesage pendant l'époque où s'épanouit la sorcellerie. Les personnes accusées de sorcellerie étaient pesées afin de s'assurer qu'elles avaient le poids d'un « bon et honnête chrétien ». Ce n'était pas seulement un constat, mais le commencement des épreuves. Si le poids n'était pas normal, cela constituait déjà une présomption contre l'accusé. Aussi voyait-on les gens simplement soupçonnés de sorcellerie, ou bien au sujet desquels de simples rumeurs circulaient, venir demander la pesée. Il y avait même une sorte de service public organisé à cette fin. Nous reproduisons à ce sujet une note qui nous a été communiquée par M. De Becker.

« Au milieu du XVII^e siècle on suivait encore officiellement à Oudewater (1), une coutume qui rappelait les épreuves des temps de barbarie, et que Charles-Quint avait introduite, dit-on, afin de dérober à la mort une multitude de victimes du fanatisme populaire. Elle consistait à peser dans la grande balance de la ville les gens accusés de sorcellerie pour vérifier s'ils avaient le poids requis d'un bon et honnête chrétien.

La plupart y venait d'eux-mêmes. On les faisait déshabiller jusqu'à la chemise et, comme c'étaient presque toujours des femmes, et ordinairement des vieilles qui demandaient à se justifier ainsi, on se contentait de faire assister à la cérémonie une sage femme patentée; elle servait de témoin, avec deux hommes chargés du pesement. Les échevins et le secrétaire partageaient avec ces trois singuliers fonctionnaires 6 florins 10 sols, payés par celles qui réclamaient l'épreuve et auxquelles en retour, on délivrait un certificat attestant que leur pesanteur était proportionnée à leur taille et qu'elles ne portaient rien de diabolique sur le corps. (Les sorciers passaient pour porter les stigmates du diable et les juges y faisaient enfoncer tantôt des aiguilles, tantôt un fer chaud, ou imaginaient tout autre moyen de mettre à l'épreuve la puissance de l'esprit immonde. (De Reiffenberg : *Arch. pour servir à l'hist. civ. et litt. des Pays Bas*, IV, 127). Ce certificat n'était pas trop cher, puisqu'il les préservait du supplice du feu. On a fait l'observation que la plupart de ces prétendues sorcières venaient de Westphalie, et l'on assure, (en 1829) que la superstition que nous venons de rappeler n'est pas encore entièrement extirpée ».

Jusqu'en 1829, donc, la pesée avait été pratiquée en Hollande comme certificat de non pactisation avec le démon. Aux Indes, on pèse aussi celui qui est accusé de

(1) Beschrijving van Oudewater, 51, 52, 145, 170; - *Cerlsier*, *Geschied. der vereenigde Nederl.*, VI, 282, 283) — *De Reiffenberg*, *Archives pour servir à l'histoire civile et littéraire des Pays Bas*, IV, 194, 195). (Oudewater, petite ville de Hollande, sur l'Ymel, à 4 lieues d'Utrecht et 6 lieues de Leyde).

corrolierie. Il y a une balance officielle réservée à cet usage. L'intimé doit se faire peser deux fois et s'il veut être reconnu innocent, il ne doit pas avoir augmenté de poids d'une fois à l'autre.

Ainsi qu'il arrive souvent quand un usage admis auquel on a dû se soumettre parce qu'il faisait partie du conformisme du moment, tombe en désuétude, il devient un sujet de réjouissance. On le tourne en ridicule et on en tire un prétexte à distractions. Cela est arrivé semble-t-il, avec la pesée. Duppinq, dans son livre : « *L'Angleterre* », (t. V, Pays de Galle, p. 58) écrit : « A Pâques, dans les dernières classes, on pratique un usage qui n'est pas, à la vérité, fort spirituel, mais qui ne laisse pas d'amuser beaucoup et à peu de frais, c'est ce qu'on appelle : le *lifting*. Il ne s'agit que de faire assenir un homme ou une femme sur une chaise, et de la lever trois fois en l'air mais de manière à la menacer de chute. Ce divertissement puéril est une source inépuisable de gaieté. Le lundi de Pâques, ce sont les hommes qui lèvent les femmes, le mardi, c'est l'inverse; mais la plaisanterie cesse, chacun des deux jours, à midi. On va par bandes, on s'empare de la première personne qu'on rencontre, et on la force à subir le *lifting*; ensuite on exige un petit compliment. Un peu de résistance augmente le plaisir; mais un refus formel fâcherait le peuple. »

L'auteur appelle ce jeu : « *lifting* » (levée) et non pesage, et il ne fait aucune allusion dans son texte au pesage. Mais Duppinq n'était pas un folkloriste. C'était un voyageur décrivant le pays visité en s'attachant beaucoup aux mœurs. Sans doute ignorait-il la formalité du pesage et l'idée d'une comparaison ne lui est pas venue à l'esprit. Il ne cherchait pas non plus à connaître l'origine ou le pourquoi de ce qu'il voyait. Une enquête plus approfondie l'aurait peut-être amené à voir dans cette réjouissance populaire une transfiguration de la pesée. Nous le pensons d'autant plus que, chez nous, il n'y a guère longtemps (jusqu'à la fin du XIX^e siècle pensons-nous) il était procédé dans la région de Virton à une pratique similaire et on l'y

appelait nettement le « pesage des filles ». On procédait à la cérémonie le dimanche suivant le 1^{er} mai, à la sortie des Vêpres; les jeunes gens les attendaient; ils se précipitaient sur elles, les prenaient, l'un par la tête, l'autre par les pieds, ils les soulevaient de telle façon que des gamins puissent passer sous elles, ce qu'ils faisaient trois fois consécutivement. Les mamans assistaient à cette petite scène amusante, à laquelle elles s'étaient jadis prêtées elles-mêmes. Il arrivait parfois que des jeunes filles s'entendaient pour prendre leur revanche. Si parmi les jeunes gens qui les avaient pesées, il en était un qui ne leur plaisait pas, ou qui s'était permis trop de familiarité à leur égard, un jour, parfois en plein champ, au moment où il ne s'y attendait pas, elles s'emparaient de lui et le pesaient à son tour. Le jeune homme victime de pareille aventure était l'objet de quolibets de la part de tout le village.

Selon R. Gosset, il serait encore procédé à la pesée des jeunes filles à Ail-sur-Cloie.

Rien ne prouve que ces petites cérémonies populaires de la pesée dérivent du pesage pratiqué jadis dans les églises. Nous faisons le rapprochement à titre de suggestion et laissons à l'un ou à l'autre amateur le soin de confirmer ou d'infirmer par ses recherches notre hypothèse.

Quand nous représentons la Justice avec une balance, nous donnons aujourd'hui à ce symbole une signification différente, celle de la nécessité pour le juge de se montrer équitable pour tous et de peser exactement le droit des deux parties en présence. La balance de la justice a-t-elle toujours eu cette signification? N'aurait-elle pas antérieurement représenté l'idée, non plus seulement symbolique mais matérielle des fautes et de la nécessité d'exiger du coupable le rachat de ses crimes par une contre-valeur? (Dommages et intérêts, dirions-nous! proportionnalité de la peine à la gravité du délit). Autre problème qui mériterait aussi examen.

En tout cas, dans un ouvrage de 1698 (*Iconologie ou Science des Emblèmes, devises, etc.*, par J. B. de l'Acad. Franç. d'après Cæsare Ripa, 1543) édité à Amsterdam, chez

Adrian Braakman), on lit ainsi la description symbolique de la balance : « qu'il est de son devoir de peser les bonnes et mauvaises actions ». Il s'agit donc bien de peser les actions des hommes et non de mettre les droits respectifs des parties dans chacun des plateaux afin de les comparer.

Ajoutons qu'Andre Maurois a publié un roman : le *Peseur d'âmes*. Nous ne l'avons pas lu et ignorons s'il ne s'y trouverait pas des renseignements complémentaires à notre notice.

Dans un arbre généalogique, des chercheurs ont trouvé le titre de « peseur de cendres », joint à celui de vérificateur des poids et mesures. (Cas cité par M. M. Marin.)

Il faut rapprocher des faits similaires mais en se gardant de croire trop vite à des identités. Le folklore ne deviendra vraiment utile que le jour où les faits seront l'objet d'une analyse s'inspirant de données universelles et non plus de renseignements régionaux. Pareille étude implique, de la part du folkloriste, la possession d'une culture fort étendue et d'une perspicacité peu commune.

Albert MARINUS.

Réflexions d'un Folkloriste

(3^e série)

ALBERT MARINUS

PHILOSOPHIE DES SCIENCES. — Philosopher à propos des sciences n'est pas très bien reçu, car ce travail de la pensée écarte souvent l'esprit des normes admises en ce domaine et ébranle la foi de celui qui croit en la science, comme raisonner de la religion ébranle la foi du croyant. Cependant, si l'esprit est solide, philosopher ouvre des horizons et élargit plutôt le domaine de la science, bien que la plupart des savants considèrent comme un effort vain et du temps perdu, de méditer l'état relatif de nos connaissances. A certain point de vue, certes, c'est perdre son temps car la science est un édifice lentement et laborieusement construit et l'homme ne consentirait pas à en modifier la structure et les fondations.

Nos sciences reposent sur l'arithmétique, sur la numération même. Compter et distinguer les unités à compter, c'est le point de départ du savoir. La science des nombres est la plus ancienne.

Or, la science n'eût-elle pu avoir un autre départ? Lequel, dira-t-on? Nous ne savons. Et plus notre esprit s'est familiarisé avec les conceptions complexes et diversifiées de nos sciences orientées toutes vers des données comptables, plus il lui est difficile de concevoir une connaissance élaborée sur une autre base. Cependant, l'idée de la numération de 1 à l'infini, à y bien réfléchir ne nous apparaît-elle pas petite, à la taille humaine, à la taille de l'homme primitif même. Et sommes-nous certains que cet objet fut le meilleur qui eût pu être?

La numération a-t-elle une valeur absolue? A-t-elle une réalité, comme tout ce qui est vrai en soi? Non! On ne peut donner aucune preuve de sa réalité. Elle n'est vraie que par rapport aux détails que l'homme perçoit et nous ne savons si elle l'est par rapport à l'ensemble que nous ne percevons pas.

D'ailleurs, nous avons beau dire qu'on ne peut compter que des unités de même espèce, nos numérations sont toutes fausses, car il n'y a pas deux unités dans l'univers qui soient identiques. Voulez-vous compter des hommes, des bêtes, des arbres, des feuilles, des astres, n'importe quoi, il n'y a pas deux de ces

unités absolument semblables. La nature ne connaît pas l'uniformité. Si bien que $1 + 1$ ne font jamais rigoureusement 2.

Toutes les abstractions, sans lesquelles notre savoir n'existerait pas, sont des constructions de l'esprit humain, à la taille de l'homme encore, sans aucune correspondance réelle avec la nature, surtout avec les forces organisantes.

Le nombre ne nous permet pas d'atteindre les unités infiniment petites ni les totalités « incommensurables », disons-nous d'ailleurs. Nous supputons l'existence des infiniment petits sans les avoir jamais vus, sans même être certains de leur existence réelle, et nous évaluons les totaux, les ensembles, par des généralisations que nous supposons être vraies. Nous atteignons des limites où nous sentons l'impossibilité d'utiliser les nombres; nous les remplaçons alors par une lettre « N » ou par un signe « ∞ ».

L'homme ramène l'étude des formes à des lignes droites : verticale, horizontale, oblique. Qui ne sent ce que toutes ces expressions ont de conventionnel? Rien dans la nature n'est droit. Tout est en courbes et en rondeurs. Nos lignes droites sont des constructions de notre esprit et jamais dans la réalité, nous n'avons vu une ligne droite, comme jamais nous n'avons vu un point de l'espace. Nous distinguons ce qui est fixe de ce qui est mouvement. Or, dans la nature, rien n'est fixe, tout est mobile. Nous n'avons jamais rien vu qui soit fixe, mais par rapport à nous, vu la faiblesse de nos sens, des choses paraissent fixes, paraissent droites. Et sur ces notions, incontestablement fausses, par rapport à la réalité, nous construisons nos sciences. Pourquoi faire partir notre géomètre de la ligne et du plan limité par des droites; alors que toutes les formes sont courbes, qu'elles ne sont jamais planes mais à plusieurs dimensions. D'ailleurs, dès que nous devons utiliser des forces naturelles, nous devons sortir de nos constructions rectilignes et uniplanes et compter avec les paraboles. Un objet qui choit ne connaît pas le perpendiculaire car il doit subir les conséquences du mouvement de la terre et son point de chute n'est jamais à l'endroit où nous le fixons théoriquement. Si nous lançons une balle, nous traçons une parabole. Un projectile ne va jamais « droit au but ». Il y va en ligne courbe et si les bombes ne tombent que rarement sur l'objectif, « en plein », c'est parce que l'homme est impuissant à calculer le moment précis où il faut lâcher le projectile, ni de quel endroit du ciel, en tenant compte de tous les éléments intervenant : vitesse et hauteur de l'appareil, frottement de l'engin au départ, poids de la bombe, force du vent etc. Il est impossible à l'homme de trouver le point précis pour le départ de la parabole que tracera l'engin.

La nature donne à chaque pas des démentis à toutes nos lois. Il n'en est pas une seule qui ne soit désapprouvée ne fût-ce que par un fait. Nos axiomes, nos lois, nos principes sont suffisamment vrais par rapport à l'homme, puisqu'il parvient à leur faire produire des effets, mais ils sont certainement faux par rapport à la réalité globale. Nous n'atteignons d'ailleurs de connaissances que dans des domaines spécialisés, des portions de l'univers, des tranches dans les phénomènes et nous ne parvenons pas à établir les corrélations entre ces domaines, appréhender la réalité d'ensemble. En toute chose nous ne pouvons compter que sur les apparences qui frappent nos sens. Tout ce qui se meut sous ces apparences nous échappe.

On sait combien il est logique que le monde de la science redoute l'introduction de l'esprit philosophique dans son domaine. Il ébranlerait la confiance de beaucoup de chercheurs, c'est certain, et serait dangereux. Il est toutefois nécessaire que des esprits se dégagent des préceptes rigoureux sinon les horizons seront éternellement bornés. Il faut de temps en temps à la science un Newton, dût-il quelques siècles après être culbuté par un Einstein et les chercheurs de quatrième dimension en rompant les équilibres, admis sans être établis, rendent service à la science. Ils ne font cependant pas autre chose, l'un, que de la philosophie physique, et les autres, de la philosophie mathématique.

AXIOMES. — Sont axiomes, des vérités évidentes par elles-mêmes; par exemple : le tout est plus grand que sa partie; il n'y a pas d'effets sans causes, et réciproquement. Chaque science repose sur certains axiomes, préalablement admis comme vrais. Si vous contestez la valeur absolue de l'axiome, toute la science correspondante vacille.

Or, dès que l'on médite un axiome d'une façon approfondie, on commence à douter de sa rigueur; on trouve des exemples qui le démentent ou tout au moins ne le rendent admissible qu'en en atténuant l'affirmation. Bref, on s'aperçoit que ce n'est pas un axiome.

C'est la pratique de la philosophie qui fait surtout apparaître l'approximation des axiomes. Mais la trame axiomatique sur laquelle l'homme tisse ses idées et dessine ses conceptions est si solide et les conséquences de sa disparition seraient si graves qu'on s'en tient aux axiomes de base. On s'en tient à la mesure de l'homme.

Le folklore n'a pas encore d'axiomes, ni la sociologie, ni la psychologie, ni même la biologie. Ces sciences sont encore conçues d'une façon trop personnelle.

DU PARTICULIER AU GÉNÉRAL. — C'est un cliché du langage courant. On croit que l'esprit de l'homme va du particulier au général. Généraliser est considéré comme un travail dû à un stade élevé du développement mental. On dit de même que l'esprit va du concret à l'abstrait. Nous pensons qu'il n'en est rien. Souvent l'esprit part d'abord du général et descend au particulier. Souvent une idée abstraite conduit à une reprise de contact avec le concret.

Ainsi un enfant, par exemple, n'acquiert-il pas la notion générale des êtres vivants qui l'entourent avant d'acquérir la notion des éléments qui distinguent les espèces les unes des autres?

J'ai une petite fille qui reçut, à un an, un chien en étoffe haurée de crin. On lui dit que c'était un chien. Pour l'intéresser on lui dit : que fait-il le chien? Il fait wawaw. Pour elle le chien devint wawou. Plus tard on lui montra un chien vivant en lui disant que c'était un wawou. Elle fit ainsi connaissance avec l'animal. Mais à ses yeux, tout ce qui remuait, sans être un homme, était un wawou, un cheval fut considéré par elle comme un wawou, une mouche fut un wawou, et un avion en l'air fut aussi un wawou. N'était-ce pas une idée générale? Ce ne fut qu'insensiblement qu'elle en vint à établir les catégories particulières : chien, cheval, mouche, avion. N'est-elle pas partie d'une idée générale avant de considérer le particulier? Sans doute son idée générale était-elle autre que celle d'un adulte. À ses yeux, tout ce qui remue est wawou, puis elle discerne les différences entre les êtres et crée ses catégories.

CONNAISSANCE. — Ce que nous appelons aujourd'hui connaissance est le résultat de la science. Toute connaissance qui ne peut se prévaloir d'avoir été soumise au trébuchet de la science se voit contester toute valeur. On l'appellera, selon les cas, préjugé, illusion, erreur ou mythe. De là vient notre conviction que la science a comprise et expliqué le réel, de là notre tendance à croire à son infailibilité, et au caractère absolu de ses affirmations. Mais combien la science elle-même n'évolue-t-elle pas? Elle n'a pas plus de fixité que n'en ont les préjugés, les illusions ou les mythes. Combien depuis Descartes ou Leibnitz par exemple, la science n'a-t-elle pas évolué? Au point que le savoir d'il y a deux siècles, nous le rangeons déjà volontiers parmi les illusions, les préjugés ou les mythes. N'en sera-t-il pas de même de notre savoir actuel, et dans deux siècles comment le jugeront nos descendants? Ne pouvons-nous en conclure que la distance entre ce que nous appelons la fiction et la réalité n'est pas si grande et que la vérité n'est distante de la légende et du préjugé que du saut d'une puce?

Nos connaissances n'ont pas de naissance ni de fixité, et il est plus sage, plus scientifique de les considérer comme des approximations que comme des vérités. Elles n'ont pas toujours existé sous leur forme présente et elles sont destinées à changer encore. Mais nous croyons à chaque époque que les choses sont comme nous les expliquons, sans nous rendre compte de la part que nous faisons à notre imagination. Plus nous remontons vers le passé, plus l'écart se creuse entre les conceptions du savoir et la nature des choses. Nous passerons ainsi aux notions du savoir des primitifs actuels et passés, en rencontrant en cours de route les notions du savoir populaire. Il ne s'agit en réalité que de dissemblances et non de contradictions, non d'oppositions.

LA SUPERFICIALITÉ EN SCIENCE. — Il n'y a pas lieu de tirer vanité de travaux à allure scientifique qui n'ont nécessité aucun effort intellectuel, et ne manifestent aucune tendance à pénétrer intimement dans le mécanisme d'un phénomène. C'est ce que Sainte-Beuve dans ses « *Causeries du Lundi* », (t. XV) signalait déjà, « On est fier de simples trouvailles curieuses (quand elles le sont) qui n'exigent aucune méditation, aucun effort d'esprit, mais seulement la peine d'aller et de ramasser ». Bien des folkloristes devraient méditer cette pensée, car ils se contentent trop souvent d'énumérer des faits sans les méditer en profondeur.

ESPRIT SCIENTIFIQUE ET SENS COMMUN. — L'histoire de la science nous montre constamment des conceptions scientifiques ayant fait autorité pendant un temps souvent fort long, et abandonnées ensuite. Il en est encore ainsi aujourd'hui. Vers 1870, il était encore admis en science que le soleil dissipait les nuages et les brouillards, idée aujourd'hui périmée. On enseignait toujours la théorie de la constitution vésiculaire des éléments du brouillard. Longtemps aussi on a cru que c'étaient les objets terrestres qui dégagent la rosée, tandis que la rosée est aujourd'hui considérée comme un effet de la condensation.

Ne voyons-nous pas l'école psychologique moderne renoncer à la croyance aux instincts et donner à ceux-ci une explication toute autre?

Combien n'y a-t-il pas dans l'édifice contemporain de notre science, d'idées fausses auxquelles nous croyons, et dont l'erreur sera démontrée demain?

Qu'est-ce à dire sinon que nous nous illusionnons beaucoup sur la valeur réelle de nos connaissances? En réalité rien n'est changé entre hier et aujourd'hui, sinon que nous avons sans doute mieux ajusté notre savoir à certaines données. C'est un phénomène

d'ajustement constant qui se continue depuis le plus lointain passé. Quand jadis une connaissance était considérée comme exacte, on croyait qu'elle était due à l'esprit scientifique. Reconnue fautive ensuite on admit qu'elle était due au sens commun. C'est-à-dire qu'elle n'était en réalité rien d'autre que le résultat d'un travail de l'esprit semblable à celui qui conduisit le peuple à ses connaissances relatives aux phénomènes naturels.

LE RAISONNEMENT. — Peut-on prétendre que tout se démontre par le raisonnement? Nous n'en croyons rien. Le raisonnement facilite la compréhension. Il est un outil dont on ne peut espérer s'affranchir pour comprendre quoi que ce soit, mais seul, il est insuffisant. Seul, il peut aussi bien conduire à une démonstration contraire. Zenon d'Elée n'a-t-il pas démontré que la flèche qui vole est immobile?

Le raisonnement ne s'attache pas à ce qui est évident, à ce qui nous semble évident, si bien que nous ne démontrons pas, que nous ne savons pas démontrer, fut-ce par le meilleur raisonnement, ce que nous sentons véritable.

D'autre part, les hommes raisonnent surtout pour justifier leurs mauvais penchants et excuser leurs mauvaises actions.

DUALISME DE L'ESPRIT HUMAIN. — Nous avons été souvent étonné par une espèce de dualisme de l'esprit humain. On est émerveillé quand on voit fonctionner des machines compliquées et délicates. Quand on assiste aux merveilles de précision de minutie auxquelles on se livre dans les laboratoires. Quand on voit les prodiges réalisés en médecine et en chirurgie et la profondeur de la pénétration de nos observations à travers les mondes sidéraux, les galaxies, etc. Quand on voit le confort apporté à notre vie courante et que l'on rencontre, au milieu de ce débordement de choses remarquables, des hommes dont l'esprit raisonne, réagit à la façon des êtres les plus frustes, dont les actes correspondent au point de vue qualitatif, à ceux d'êtres humains dans des conditions à peu près semblables à celles des hommes des cavernes. Mieux encore, quand après avoir dû rendre hommage à la valeur de l'homme rencontré dans un laboratoire, de l'ingénieur réalisant ces merveilleuses productions techniques, conversant avec lui, on s'aperçoit souvent que, à l'égard des matières étrangères à sa spécialité, son cerveau fonctionne d'une façon tout aussi empirique. Tout comme s'il avait deux claviers dans sa boîte crânienne et jouait tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Ces deux façons d'opérer de notre cerveau semblent ne pas s'être contrariées puisque nulle part les conceptions d'ordre folklorique aboutissant aux légendes, aux superstitions, n'ont empêché

l'homme de profiter de ces observations, de ces expériences pour améliorer ses connaissances et en tirer des applications pratiques.

CROYANCES POPULAIRES ET SCIENCE. — Un biologiste-philosophe, Félix Le Danter, fort apprécié au début du XX^e siècle, ne méprisait pas les petites croyances et les petites pratiques populaires. Ses observations et ses méditations l'avaient amené à « trouver dans ces croyances familières comme une prévision des découvertes modernes de la science ». C'est dans « *La lutte universelle* » (p. 16) qu'il donne cette appréciation.

IMPORTANCE DES PETITS FAITS. — « Les plus importants secrets de la nature sont souvent cachés au loin dans les endroits les plus inattendus, » écrivait John Lubbock, dans « *La honneur de vivre* » (T. I. p. 161). C'est généralement en sortant des sentiers battus, que les savants sont allés découvrir le meilleur de nos connaissances. C'est aussi en ne dédaignant pas les petits faits, mais en les analysant, en les confrontant, que les lois les meilleures ont été découvertes. La vérité se trouve souvent dans les faits les plus dédaignés.

RATIOCINATIONS EN SCIENCE. — « En Allemagne les formules sont tellement devenues chose professionnelle que tout homme qui a obtenu une thèse et composé un livre, si biscornu, si extravagant que soit ce livre, a également le droit de figurer désormais dans l'histoire de la question comme une mouche fossilisée dans l'ambre. Tous ceux qui viennent après lui ont le devoir de le citer et de mesurer leur opinion sur la sienne. S'ils pensent et s'ils écrivent, c'est exclusivement l'un d'après l'autre, l'un pour l'autre et l'un contre l'autre ». Telle est l'opinion de William James, exprimée dans sa *Philosophie de l'Expérience*, (p. 15). N'est-ce pas un peu ce que font aussi les folkloristes, non seulement allemands mais de tous les pays, les uns par rapport aux autres? Ils se répètent l'un l'autre, se citent abondamment les uns les autres sans se préoccuper de chercher en eux-mêmes et davantage le mécanisme des faits.

FORCE DE LA TRADITION. — « Ceux même qui ne connaissent qu'un peu l'histoire de la science savent que les révolutions les plus rudes n'ont jamais tout renversé et qu'elles n'ont jamais modifié qu'une partie et le plus souvent une petite partie de ce qu'elles attaquaient ». Cette constatation d'Ostwald. (*Les grands hommes*, p. 153) montre la force de la tradition et explique la persistance, malgré tous nos progrès, des conceptions les plus anciennes de nos aïeux.

TRADITION EN SCIENCE. — Les mots inventés par les anciens pour désigner les phénomènes sont restés dans la science actuelle, même ceux de l'astrologie ont passé dans l'astronomie, et y sont restés. Exemple : le mot draconitique.

On peut y ajouter la voûte céleste, le lever et le coucher du soleil et de la lune, les noms de tous les astres, connus avant la découverte du télescope, les noms des jours et des mois, etc.

La science elle-même est traditionaliste. Les survivances de conceptions périmées, ou de traces de celles-ci, dans la science n'est-ce pas un peu le folklore de la science? Des faits de ce genre rencontrés dans le domaine de la religion, de la linguistique, de la toponymie, de la géographie, des sciences naturelles, ne sont-ils pas du domaine folklorique? La science a aussi son folklore.

SAGE PENSÉE D'UN SAGE. — Montesquieu, dans ses *Cahiers*, (I, n°/501, p. 189, de l'édition Grasset) exprime cette pensée.

« Je n'estime pas plus un homme qui s'est appliqué à une science que celui qui s'est appliqué à une autre, si tous deux y ont porté également de l'esprit et du bon sens. Toutes les sciences sont bonnes et s'aident les unes les autres. »

Nous l'adressons aux folkloristes qui n'ont pas toujours la considération qu'il faudrait pour des sciences pourtant fort voisines de la leur. Mais nous la recommandons surtout aux disciples des autres sciences qui n'ont généralement aucune considération pour le folklore.

LE DANGER DE L'IMAGINATION EN SCIENCE. — Mach écrit dans *La connaissance et l'erreur* (p. 237) « Instinctivement et involontairement notre pensée forge une observation en complétant dans ses parties ou ses conséquences le fait observé. Le chasseur trouve une plume et son imagination lui fait voir l'oiseau qui l'a perdue, le geai, par exemple. Les débris exotiques apportés par les courants marins, font voir à Colomb les pays lointains d'où viennent ces objets. Les cornes de rhinocéros prises par les serres d'un oiseau et trouvées dans un pays aridère conduisent à imaginer l'oiseau Roch, qui garde l'or. Les coquilles fossiles trouvées à une grande hauteur font songer à des déluges, le coup de tonnerre et la chute des météores éveillent l'idée d'un titan qui a jeté cette pierre. Le ciel apparaît comme une boule d'un rayon déterminé qui n'est pas immense. C'est là l'idée populaire et c'est la première idée scientifique. Les inégalités des mouvements des planètes, lune, soleil, nous poussent à admettre l'existence de plusieurs sphères transparentes emboîtées les unes dans les autres et animées de rotations différentes. »

L'esprit populaire s'est généralement contenté de l'explication forgée ainsi en partie avec les résultats de l'observation exacte, en partie avec les résultats de l'activité cérébrale sur l'observation. En réalité l'esprit scientifique travaille de même. Il complète les observations par le travail de l'imagination, mais cette expérience mentale, on la contrôle par une expérience physique et on corrige son jugement.

SCIENCE DES DETAILS ET PHILOSOPHIE DE LA SCIENCE. — Réflexions inspirées par nos recherches folkloriques, mais qui peuvent s'appliquer à tous les domaines scientifiques. Le profane, quand il voit un savant s'attacher à de minutieuses investigations sur des questions de détail, hausse dédaigneusement les épaules si même il ne se prend pas à rire. Il ne peut saisir l'utilité des recherches car il ne voit pas le but ultérieur et général poursuivi. Pour lui la science n'est utile que s'il en voit l'importance pratique nécessaire.

Mais trop de chercheurs se laissent accaparer par des études de détails sans avoir de préoccupations générales ou philosophiques. C'est comme élément de la science philosophique seulement que toute recherche de détail peut avoir son prix ou sa valeur. Le détail sans cette préoccupation conduit souvent au pédantisme érudit, il rabaisse la science. La préoccupation philosophique rend modeste, car l'esprit se rend compte de la petitesse de ce que l'on sait comparativement à l'amplitude des problèmes à élucider.

QUELQUES COLLES. — Nous coupons les phénomènes en morceaux pour les comprendre; nous établissons des séparations arbitraires mais conventionnelles et nous finissons par les croire répondre à des réalités. Cependant si nous réfléchissons nous nous rendons aisément compte de l'impossibilité d'admettre des divisions.

Ainsi, nous savons que l'être humain grandit, s'arrête de grandir, puis vieillit et nous avons distingué dans la vie d'un homme le bébé, l'enfant, l'adolescent, l'adulte, le vieillard. Ou sont les limites, quels sont les signes certains et exclusifs du passage d'un état à un autre?

Quand un enfant devient-il un homme? Tachez de trouver des critères. A la réflexion aucun ne pourra vous satisfaire.

On connaît l'exemple classique dont on se sert en logique : combien faut-il de grains de blé pour faire un tas? Nous avons dû adopter un mot pour désigner le rassemblement. Mais où commence le tas? Enfin nous avons pris le mot *société* pour qualifier les groupements humains. Combien d'hommes faut-il pour qu'il y ait une société? On pourrait multiplier les exemples.

QUAND UN HOMME EST-IL CHAUBE ? — Pour qu'un homme soit chauve, il ne doit plus avoir un seul cheveu. A ce compte, aucun homme n'est chauve. Il n'en est pas un sur l'occiput duquel vous ne trouveriez pas au moins trace d'un seul cheveu. Le chauve absolu n'existe pas. Qu'est-ce qu'un chauve relatif? Combien faut-il qu'un homme ait de cheveux pour ne plus être chauve?

L'homme en général s'exprime dans le langage de l'absolu. Dès que vous l'en sortez et lui montrez la relativité de sa pensée, il est dérouteré et ne comprend plus. Essayez de dire ce qui est bon ou mauvais, vrai ou faux, beau ou laid, honnête ou malhonnête, juste ou injuste, moral ou immoral, beaucoup ou peu, grand ou petit, pesant ou léger, toutes ces notions sont relatives, et nous les croyons absolues. C'est pourquoi nous sommes intolérants. Essayez de définir les notions de besoin, de bien, de valeur, en économie politique!

Dans la vie courante, si l'élasticité des mots ne présente guère d'inconvénients sérieux, en science, il n'en est pas de même. C'est d'ailleurs pourquoi chaque science finit par se donner une terminologie spéciale, souvent incompréhensible pour les profanes. Mais pour qu'une science puisse avoir son vocabulaire, il faut que soient acquises un certain nombre de connaissances précises, adoptées par la généralité des spécialistes. Jusqu'alors chaque savant ne fait qu'exprimer son idée particulière des phénomènes. Le folklore en est encore à ce stade. Il n'a pas à en rougir d'ailleurs. Il en est ainsi aussi dans le vaste domaine de la sociologie, et même de la psychologie.

ORGUEIL NATIONAL DES SAVANTS. — Si un savant aime son pays, nous le comprenons. Nous admettons même qu'il se targue en ouvrant de contribuer à la grandeur de sa patrie. Mais nous ne pouvons pardonner à un intellectuel, quel qu'il soit, si dans ses travaux où l'idée nationale n'a rien à voir, il la place avant toute autre préoccupation. Il nuit ainsi à la science, il amoindrit son œuvre personnelle, et en fin de compte occasionne plutôt un préjudice à son pays.

Malheureusement dans tous les pays, il existe dans les milieux scientifiques une atmosphère néfaste de ce genre. Français, Anglais, Allemands cèdent tous à un orgueil national; croient à la suprématie intellectuelle de leur pays sur les autres, s'imaginent que la bannière de leur patrie couvre le flambeau qui éclaire le monde. Souvent même ils poussent ce sentiment étroit jusqu'au mépris des travaux de leurs collègues d'autres pays. Rappelons le *Diaufest* de Sieburg. Le grand chimiste allemand Ostwald, prix Nobel, s'il vous plaît, écrit une histoire de la chimie qui serait magistrale s'il n'oubliait ne fut-ce que d'y citer le nom de Lavoisier, véritable fondateur de cette science.

Enfin, maintenant, deux souvenirs personnels. En 1928, comme nous étions dans la salle où devait se réunir un congrès international, une délégation se présenta à nous et nous dit: « Ah! voilà le délégué belge. Nous tenons à faire sa connaissance car nous nous proposons de former un bloc allié. » Quel rapport peut objectivement avoir la politique avec un problème scientifique? Cette proposition nous déplut, autant que notre réponse déplut à cette délégation: « Ma seule préoccupation, dis-je, est de profiter de ce Congrès pour organiser notre science et améliorer notre connaissance. Je ne saurais anticipativement me lier par des considérations d'ordre politique. Je me réjouissais toutefois si le bloc allié se faisait, par la valeur des travaux de ceux de ses membres qui y participeront. » Pendant tout le Congrès, nous fûmes considéré comme suspect par de nombreux représentants des pays alliés.

En 1930, à mon grand étonnement, je me vis, à la séance d'ouverture d'un autre congrès, proposé pour la présidence. Or, le Comité d'organisation de ce congrès, ainsi que le Comité permanent international, était présidé par un Allemand, pour lequel tous ses membres avaient une estime méritée et pour lequel tous avaient de la considération. Comme je refusais cette présidence et proposais de la maintenir au président permanent, ce qui fut fait, des congressistes me reprochèrent d'avoir ainsi fait attribuer la présidence à un Allemand.

Tout travail scientifique devient suspect et est discrédité si ceux qui y participent apportent des préoccupations étrangères à l'objet même de l'entreprise.

Nous étendons ces remarques à l'activité des folkloristes de notre pays. Trop souvent ils subordonnent leur collaboration à des préoccupations ou linguistiques, ou régionalistes, ou philosophiques, ou politiques. Ce sont des préoccupations de ce genre qui ont empêché pendant quinze ans la constitution d'un organisme central coordonnant les efforts des folkloristes. Il nous est bien pénible de croire à l'objectivité des travaux exécutés par ceux qui obéissent à de tels mobiles. On ne peut leur accorder qu'une confiance relative.

MARTYRE DES HOMMES ILLUSTRES. — Nulle contrée n'a produit plus d'hommes illustres que la Grèce, pays de constitution démocratique, mais nul ne s'est montré aussi dur à l'égard de ses célébrités. On l'oublie facilement quand on parle de la Grèce antique. On la juge d'après les productions immortelles des meilleurs de ses enfants, et on s'en crée une image fautive, un peu idyllique. Dracon, Cléon, Miltiade, Thémistocle, Xanthophon, Hérodote, Phidias, Thucydide, Eschyle, Aristote, Alcibiade, Thrasibule, ont été exilés. Démétrios condamné à mort; Nicias égaré; Phocion empoisonné; Démosthène jeté aux fers;

Hérode assassiné; Euripide déchiré par des mégères; Socrate doit boire la ciguë; Anaxagore, Platon, Lysias fuient pour échapper à des dangers publics, et Aristote pour ne pas être mis à mort.

Mais le vrai savant, le vrai philosophe ne se sentent ni humiliés, ni amoindris, ni malheureux par des méurs de ce genre. Tout au plus attristés. Conscients de réaliser une œuvre et d'avoir rempli leur vie, cette satisfaction suffit à leur bonheur. Ils sentent d'ailleurs que, tôt ou tard, quand leur labeur sera apprécié à sa réelle valeur, avec le recul du temps, ceux qui les ont brimés, seront à leur tour bafoués. On n'imprime pas un écrit sur les sages cités ci-dessus, et Dieu sait si depuis deux mille ans on en a publiés, sans prononcer de bien amers jugements sur ceux qui les ont poursuivis.

PASTEUR. — Les savants se complaisent souvent autant que les peuples à créer des confusions à propos des idées de leurs collègues, pour des raisons étrangères à la science. Le problème de la vie, et ce qui s'y rapporte donne lieu à des controverses étrangères à la science: philosophiques, religieuses, politiques et beaucoup d'hommes de science donne souvent le pas à des préoccupations sentimentales étrangères à leur activité intellectuelle. Ils laissent donc défigurer au profit de causes particulières, les idées essentielles d'un savant.

La science n'est donc pas à l'abri de déviations semblables à celles que l'on rencontre dans les légendes. On en voit un exemple avec l'œuvre de Pasteur. On prétend que cet éminent savant a démontré que la génération spontanée était impossible, c'est-à-dire que la vie ne pouvait apparaître à la suite de circonstances fortuites ou ne pouvait être artificiellement fabriquée. Or, Pasteur n'a jamais démontré cela et n'y a jamais songé.

Pasteur a démontré qu'en prenant de sérieuses précautions, on peut protéger certains aliments de l'activité nocive de certains animaux. Avant ses expériences, en effet, on voyait parfois apparaître des êtres vivants, des animalcules, sur certains aliments ou certains produits. Comme on ne connaissait pas le mode de reproduction de ces animalcules, dont les œufs étaient d'ailleurs microscopiques, on croyait à leur génération spontanée. Or, Pasteur a expliqué la naissance de ces animaux et préconisé des méthodes pour protéger nos aliments. Ses procédés s'étendirent ensuite à la médecine. Le travail de Pasteur montrait donc que, dans les cas étranges où, depuis des siècles, on croyait à une génération spontanée, il s'agissait tout simplement d'un mode de reproduction ordinaire, mais qui avait échappé à nos sens.

C'est l'opinion publique, quelques savants, quelques publicistes plus préoccupés de propagande que de rigueur scientifiques

qui généralisèrent, et, des cas spéciaux où Pasteur établissait expérimentalement qu'il n'y avait pas génération spontanée, conclurent qu'il ne pouvait jamais y en avoir, et que les hommes, notamment, n'arriveraient jamais à créer artificiellement de la vie. Pasteur avait l'esprit trop scientifique pour faire une affirmation de ce genre.

Depuis lui, d'ailleurs, nous connaissons certaines propriétés physico-chimiques de la matière organique qui rendent moins invraisemblable cette éventualité. Mais de même qu'il était téméraire de dire que la génération spontanée était impossible, il le serait tout autant de dire qu'elle sera possible un jour.

En fait, un être vivant ne produit-il pas sans cesse, par assimilation, de la matière vivante? Il transforme de la matière brute et en fait de la substance vivante. Ce sont là des phénomènes physico-chimiques que nous commençons seulement à comprendre. Rien ne dit qu'un jour nous ne saurons pas en produire. Cela ne veut pas dire encore que nous aurons créé un être vivant.

MALTHUS. — L'œuvre des hommes de science est ordinairement incompréhensible à la foule. Aussi l'interprète-t-elle à sa façon et en fausse-t-elle le sens. On voit bien souvent aussi des militants, transfigurer les idées des penseurs afin de les utiliser dans leurs propagandes et donner ainsi un aspect scientifique à leurs controverses. Et la foule, si elle n'a guère, pour l'homme de science, la considération qu'elle devrait avoir, ne se sent pas moins pleine de respect pour tout ce qui n'est pas qu'un aspect scientifique.

Nous ne pouvons songer à analyser ici l'œuvre de Malthus. Mais nous tenons à signaler combien on a créé arbitrairement à l'égard de ce savant une opinion qui cadre peu avec la portée réelle de son œuvre. Malthus est considéré comme ayant préconisé la limitation de la population, conseillé aux gens de s'abstenir d'avoir des enfants. Une école qui porte son nom, le Malthusianisme, donne des conseils aux gens pour éviter la conception et Malthus est considéré comme un malfaitéux, un homme dangereux.

Or, on ne trouverait pas dans Malthus un seul conseil de ce genre, et il est bien nécessaire de le dire. On ne trouverait nulle part un passage où il préconiserait la limitation volontaire de la reproduction. Mais qui a lu l'œuvre de Malthus? « Peu de gens, comme dit son disciple Layton, ont été autant discutés par des gens qui n'ont jamais lu ce dont ils parlent. » Bien des savants d'ailleurs acceptent l'opinion courante, se complaisent à réfuter des idées qui n'ont jamais été émises par l'auteur. Il est un fait certain c'est que Malthus a été le premier à saisir clairement et exposer rationnellement le problème de la population. Il était

d'ailleurs plus naturaliste que sociologue car ses observations ont porté sur la reproduction des plantes et des animaux. Quel lecteur impartial, pour autant qu'il soit un peu informé de la Biologie, ne lui reconnaîtrait le mérite d'avoir apporté à la science des contributions importantes? Des interpréteurs maladroits ont nui à sa réputation. Ils ont contribué à dresser de ce savant une image fautive. Elle a pris une telle place dans l'opinion que l'on s'évertuerait en vain à restituer à son sujet une réalité.

LA LEGENDE EN SCIENCE. — Un savant dont on ne peut contester ni les mérites ni l'érudition, ni le talent, ni le caractère, ni la bonne foi, un vrai savant, peut très bien, en raison même de toutes ces qualités, exercer une influence malfaisante. A côté de travaux dont l'importance n'est pas contestable, il peut avoir commis des erreurs, et en raison même de sa réputation, de ses titres, de sa fonction, il accrédite des erreurs. Il devient dans la suite bien difficile de les redresser. Les exemples de cas de ce genre sont nombreux. En voici un.

Le savant Lessius, fut certainement un archéologue de tout premier ordre. Mais il a commis une grossière erreur qui a longtemps fait loi parmi tous ceux qui se sont occupés de l'ancienne Egypte. Il a considéré comme des produits de mines de cuivre de la presqu'île sinaïtique ce qui était en réalité des bancs naturels de minéral de manganèse. De cette idée il a tiré de nombreuses conclusions qui restèrent longtemps sans être discutées, et il a fallu attendre longtemps avant de les voir rectifier.

En réalité n'est-ce pas constater même en science, l'existence de l'esprit légendaire?

Ne peut-on en dire autant de Durkheim, dont il serait malséant de contester l'importance de l'œuvre, mais il a fait école en France au point que la sociologie française faute de savoir évoluer tant est grande, dans ce pays, l'autorité du savant, peut être considérée comme piétinant sur place.

LA FICTION EN SCIENCE. — On rencontre dans les sciences des phénomènes psychologiques identiques à ceux que l'on observe dans les autres domaines de l'activité intellectuelle. Les mécanismes mentaux sont semblables à ceux que nous avons signalés dans nos études sur l'Esprit Légendaire (*L'Esprit légendaire, Jeanne d'Arc et le Cid, Réhabilitation d'Epicure, Fiction et réalité*).

En science on est amené à faire des généralisations. Si elles sont hâtives ou téméraires, mais qu'on leur donne valeur de vérité, elles sont néfastes. Ce sont des fictions prises pour des réalités. Ainsi les études sur la sélection ont conduit à une théorie qui a

pris les caractères d'un dogme, celle de la survivance des plus aptes, de l'élimination des faibles par les forts. Or, aucun fait ne confirme véritablement cette affirmation. Chaque fois qu'on veut la contrôler elle s'évanouit. C'est en réalité une légende scientifique.

Il en est de même de la finalité, certes un dogme scientifique pour beaucoup de savants. Le Mendélisme, le Darwinisme, le Weismannisme, la Lamarckisme en biologie, tendent tous, à chercher un but à tous les organismes, à tous les organes, à tous les modes de fonctionnement. L'esprit d'un grand nombre de chercheurs est tellement accoutumé à cette idée, pure création de l'imagination, que sitôt un fait nouveau découvert on en cherche le but; il est nanti d'attributs qui lui sont étrangers. On ne discute plus l'idée initiale et tous les faits viennent se déformer à son contact. Le véritable esprit scientifique commande que le chercheur se dépouille de tous ces postulats et s'en tienne aux faits en eux-mêmes sans vouloir leur trouver un but.

Une autre fiction rencontrée en biologie, c'est la croyance à un principe vital. Du moment qu'à priori on établit qu'il y a entre la matière brute et la matière vivante un quelque chose de particulier, les recherches sont ouvertes dans ce sens; on croit à deux ordres de faits différents, on part à la recherche de ce principe vital inexistant et on a de la peine à admettre que le phénomène de la vie se ramène à des phénomènes physico-chimiques encore incompris aujourd'hui.

MYTHISME ET RELIGION. — Mythisme et religion ne sont pas la même chose. Toute religion est à fond mythique, mais ce fond est composé d'éléments plus anciens dans l'histoire de l'humanité, et plus généraux. Chaque fois que l'homme essaie d'expliquer un phénomène ou un événement sans avoir pu en pénétrer suffisamment le mécanisme ou le déroulement, il se laisse facilement entraîner par ses dispositions psychiques dans la voie du mythe. Il peut y avoir des mythes politiques, il en est de linguistiques et de raciques. Et dans ces domaines les mythes donnent aussi naissance à des mystiques. On rencontre même dans les sciences des manifestations de cet état d'esprit. Par exemple le physiologiste qui explique les phénomènes de la vie par l'existence d'un principe-force spécial, le principe vital, crée un mythe et y croit. Il peut aussi donner à cette croyance une telle valeur de réalité, qu'il se comporte à son égard comme un croyant à l'égard de sa religion. Ne dit-on pas d'ailleurs: «sa religion est faite». Le naturaliste ou le chimiste qui opère, par nécessité, des classifications, s'il en fait des entités ayant une valeur absolue, apparente cette classification à un mythe. Le psychologue qui croit à des facultés intellectuelles élémentaires

comme la sensibilité, la volonté, l'émotion, l'intelligence. Ces expressions, dans nos sciences peu avancées, sont toutefois si bien admises que l'on ne consent pas à reconnaître, leur analogie avec des mythes.

MENTALITE DE CIVILISE ET DE PRIMITIF. — « Il y a des hommes aujourd'hui en effet, qui reconnaissent à un carlin et à un chien-loup, à un dogue et à un roquet, à un lévrier et à un raniche, les caractères du chien en tant que tel, ce qui est en réalité surprenant, mais qui tiennent tout simplement pour une impossibilité, voire un non-sens, l'identité de l'homme qui voyage en chemin de fer, ou en avion, qui écoute la radio, avec celui qui tout simplement chassait ou pêchait, qui poussait la charue et marchait à pied où tout au plus allait à cheval. » On lit cette pensée dans Théodor Haecker : *Virgile; père de l'Occident*, p. 12.

CALENDRIER GREGORIEN. — L'Européen blanc est en toute chose persuadé de sa supériorité sur les autres peuples et croit avoir toujours été l'initiateur de tous les progrès. Il ne peut s'imaginer, tant sa persuasion est grande, qu'un autre peuple non blanc puisse avoir eu avant lui une connaissance meilleure des choses.

Ainsi, nous blancs, nous eûmes pendant longtemps le calendrier julien. Nos ancêtres étaient certes convaincus et fiers de la façon dont ils avaient interprété les phénomènes astronomiques. Quand ils s'aperçurent de leur erreur — mais il leur fallut du temps, des siècles — ils cherchèrent à la corriger. Nous eûmes alors en 1582, la grande réforme grégorienne. C'est donc à peine depuis quatre siècles que nous avons apporté quelque précision dans ce domaine.

Or, bien des siècles plus tôt, les Perses étaient parvenus à donner à leur calendrier une précision plus grande et au moins équivalente à la nôtre. Mais par un autre moyen.

Ils divisent le temps, non en siècles, mais en périodes de 33 ans, divisées en 8 parties, sept de quatre ans et une de cinq ans. Ils ajoutent simplement un jour à chacune de ces parties. Leur erreur, par cette combinaison n'est que de 0.00016 produisant un jour plein tous les 6350 ans. Précision plus grande que nous et acquise longtemps avant nous. Mais nous serions trop orgueilleux pour adopter leur système. Pour convenir de sa supériorité.

LES DELIRES DE PYTHEAS. — Vers l'an 300 à 350 avant notre ère un explorateur Grec, Pythéas, fit un voyage dans le nord de l'Europe. A son retour, il écrivit un récit de son équipage. Il y raconta naturellement ce qu'il avait vu. Mais ces descriptions

concernaient des choses tellement invraisemblables aux yeux des Grecs que le voyageur passa à leurs yeux pour un écrivain peu sérieux doué sans doute de beaucoup d'imagination, mais dépourvu de tout sens scientifique.

Or, quelles étaient ces belles descriptions qui discréditèrent Pythéas? Un pays où il n'y a pas de jour et de nuit, mais où le soleil luit constamment; un pays où l'eau de la mer, deux fois par jour s'élève si haut qu'elle pénètre loin à l'intérieur des terres puis se retire; un pays dont le sol est fait de glace; un pays où le ciel s'irradie de franges lumineuses. Pythéas décrivait le soleil de minuit, les marées, les banquises, les aurores boréales, toutes choses familières aux régions nordiques, mais si étrangères à l'esprit hellène qu'elles valurent à notre voyageur les critiques les plus amères.

L'esprit de l'homme, fût-il instruit, a-t-il bien changé? Celui qui, parlant aujourd'hui en connaissance de cause à des profanes, de choses vues, de phénomènes observés, ne passe-t-il pas pour un esprit à l'imagination féconde?

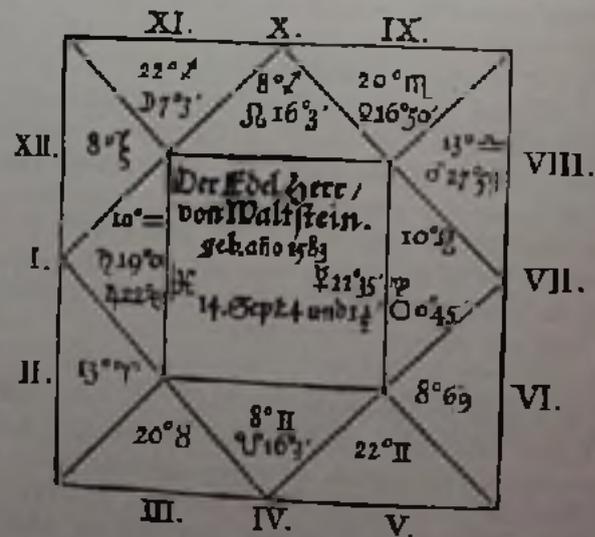
Et l'homme instruit lui-même, fort de son acquis, ne se montre-t-il pas rétif aux suggestions de l'homme qui avide de nouveauté, rebelle à l'acceptation du conformisme scientifique, explore le monde des phénomènes en sceptique des idées assises, soucieux d'y découvrir du neuf ou, du moins, de voir les faits autrement qu'on les voit? Ne passe-t-il pas aussi pour un esprit, aimable peut-être ou attachant, mais sans crédit? Un bon rêveur, fécond mais peu sérieux?

L'ACCIDENT EN SCIENCE OU LES BIENFAITS DE L'ASTROLOGIE. — Familiarisés avec les connaissances astronomiques modernes, nous avons du mépris pour ceux de nos ancêtres qui se livrèrent à l'étude des astres non afin de trouver les lois régissant les corps célestes mais afin d'y découvrir des présages ou des pronostics concernant la vie des individus. Si fautive qu'ait été cette conception, elle fut pourtant utile à la science car elle a amené les astrologues à observer les mouvements des astres et leurs conjonctions. Un jour vint où les astrologues comme Ticho Brahé (XVI^e) et Kepler, (XVII^e s.) plus perspicaces, s'aperçurent que les idées régnantes ne correspondaient pas à la réalité. Ils furent les premiers astronomes véritables. C'est eux qui découvrirent les premières lois astronomiques. En même temps ils détruisaient toutes les pratiques relevant de l'astrologie. Ticho-Brahé, toutefois croyait encore à la valeur des pronostics astrologiques. Mais, et c'est l'accident, il avait une réputation d'astrologue bien établie, et les astrologues étaient consultés de partout par les plus hauts personnages. Ils vivaient même des

produits de leurs horoscopes. Ils étaient les astrologues privilégiés de personnages puissants et crédules. Cette situation privilégiée leur laissait le temps d'observer les astres selon leurs conceptions propres. S'ils n'avaient eu l'appui matériel et moral de ces personnages puissants, ils auraient eu de la peine à vivre, ils auraient dû continuer toute leur vie à dresser des horoscopes et sans aucun doute, l'astronomie proprement dite serait née beaucoup plus tard. Qui sait même si nous en connaîtrions aujourd'hui les lois? Or ces lois astronomiques ont eu des répercussions sur la mécanique, sur la physique, sur toutes les sciences.

Horoscopium gestellet durch Ioannem Kepllerum

1608.



Horoscope dressé par Kepler, en 1608, pour le duc de Wallenstein, son protecteur.

LE SIGNE DE L'INFINI. — A diverses reprises dans nos travaux, nous avons montré le passage de l'esprit de l'homme, du concret à l'abstrait. Nos chiffres, nos lettres, ont eu primitivement une représentation concrète. Notre ancêtre est parti d'une chose vue, un animal, une plante à laquelle il a attribué une qualité, une vertu, un pouvoir. Peu importe s'il a vu juste ou non. L'essentiel, c'est qu'il ait cru juste sa manière de voir. Sa représentation de la chose s'en est ensuite de plus en plus détachée. Elle s'est schématisée, stylisée. Il en est resté un symbole. Celui-ci n'évoque plus du tout à notre esprit l'objet qui fut son

point de départ. Il lui ressemble à peine. Nous avons même perdu de vue cet objet initial et la vue du symbole évoque à notre esprit l'abstraction qui en est dérivée. Il en est ainsi pour le signe de l'infini ∞ . L'infini ne voit-il pas une des plus profondes abstractions? A nos yeux c'est un signe conventionnel : nous y voyons un 8 couché. Mais en mathématiques, nous jonglons avec lui. Nous avons perdu de vue sa représentation ordinaire : celle d'un serpent enroulé et se mordant la queue. Quelle fut l'idée de nos ancêtres quand ils attribuèrent à ce serpent la représentation de l'infini, nous n'en savons rien. Nous avons encore trouvé l'image nettement évoquée dans un ouvrage de 1725 : Schwarzenberg J. : *Beschreibung der alten teufelischen Schlangen mit dem Gotlichen Wort*. Augsbourg. Ce signe était un vieux symbole des alchimistes. Il représentait la rotation incessante de la matière qui revient sans cesse à son point de départ ; la transmutation en était selon eux une des conséquences.

Ce symbole avait une origine beaucoup plus ancienne que l'alchimie, bien entendu. Mais cela nous montre comment un symbole se vide de l'idée qu'il représente, de l'image qu'il évoque, pour se recouvrir d'autres significations au cours du temps.

De belles études sont à faire sur l'origine de tous nos signes et symboles. Comment, en partant d'une chose concrète ils ont fini par avoir une signification purement abstraite. Des travaux ont déjà été publiés sur certains d'entre eux, sur le zéro notamment, mais il y a là un grand domaine où il reste bien des choses à trouver.

RECTANGLE ET CARRÉ. — Demandez aux gens de vous nommer un quadrilatère, c'est-à-dire une figure à quatre côtés. Neuf fois sur dix, ils répondront un carré, parfois un rectangle. C'est une constatation faite également sur des élèves, comme le signale R. Depau dans son étude sur Simon Stévin. Or, si les gens s'inspiraient de ce que leurs sens perçoivent, de la forme la plus souvent rencontrée dans leur entourage, ils répondraient plutôt neuf fois sur dix : un rectangle. S'ils pensent au carré, rarement vu dans la réalité, n'est-ce pas la conséquence des influences subies dans leur milieu depuis leur plus jeune âge, de la formation logique reçue, du souci de l'harmonie, toutes notions d'ordre abstrait et rationnel? De l'habitude de raisonner, c'est-à-dire de réagir mentalement au lieu de réagir sous l'action d'impressions observées dans la réalité?

SYSTEME METRIQUE. — Notre compatriote, Simon Stévin, (XVI^e siècle), avait déjà combiné un système décimal de poids et de mesure. Véritable anticipation qui devait être réalisée

seulement deux siècles plus tard. Si nous le signalons, ce n'est pas seulement afin de souligner les mérites d'un Belge, bien qu'il soit regrettable de constater combien nous faisons peu de cas, comparativement aux autres peuples, de nos grands hommes. C'est surtout afin d'apporter un exemple à une idée que nous avons exprimée à diverses reprises dans nos travaux. On méprise un peu le folklore dans les milieux intellectuels. On ne le comprend pas. On ne fait pas d'effort pour le comprendre. On ne voit pas ce qu'il contient. On ne se rend pas compte combien les phénomènes folkloriques seront appelés un jour à modifier nos conceptions à l'égard de beaucoup d'autres phénomènes. Nos contemporains instruits, quand ils consentent à lire une étude sur ces problèmes passent sans les voir à côté de perspectives d'avenir projetées par les faits folkloriques, tout comme les contemporains de Simon Stevin restèrent indifférents à son projet de système métrique. On le considéra comme le résultat d'une distraction de travail. Deux siècles passèrent avant que le système fût réalisé par des gens qui ignoraient sans doute les travaux de Stevin. Et il en fallut encore environ un pour s'apercevoir que dans ses œuvres notre savant mathématicien l'avait conçu.

Signalons à ce propos le danger de l'intervention de facteurs d'ordre sentimental dans nos jugements. Si Simon Stevin a été oublié après sa mort, s'il a fallu des siècles pour qu'on le ressuscite en quelque sorte, ce fut à cause de ses opinions. Il était suspect d'avoir embrassé la cause de la réforme. Il eût fait les découvertes les plus géniales que ses idées perverses devaient aboutir à la condamnation de ses travaux et de ses inventions. Quand à la fin du XIX^e s. on voulut à Bruges lui ériger un monument on se heurta à l'opposition catholique. Puis on essaya de lui fabriquer un faux état-civil afin de pouvoir dire qu'il était un excellent chrétien.

L'EQUIVALENT MECANIQUE DE LA CHALEUR ET LE BON SENS POPULAIRE. — Qui a inventé l'équivalent mécanique de la chaleur? C'est grâce à cette découverte que le machinisme a pu se développer, ne l'oublions pas. La question est donc importante. C'est Carnot, disent les Français; c'est Mayer, disent les Allemands. Et chacun de se faire un titre de gloire national d'une invention dans laquelle la question de patrie n'a rien à voir. Il y a de bonnes têtes partout et ce n'est pas le fait d'être d'un pays plutôt que d'un autre qui fait d'un homme un génie ou un cuistre. Mais passons.

En réalité, Mayer a trouvé le principe, et l'a démontré expérimentalement et les applications pratiques sont résultées de sa découverte. Cela se passait vers 1842. Après la vulgarisation de

son invention, on a découvert dans les papiers de Carnot, dans un fond de tiroir, un manuscrit contenant une démonstration du même principe, l'auteur y étant d'ailleurs arrivé par une autre voie. Deux hommes ont donc, chacun de leur côté, et d'une manière tout à fait indépendante, fait la même invention. Celle de Carnot est antérieure à 1823, date de sa mort, mais, Mayer, l'ignorant, on peut tout aussi bien le considérer comme inventeur, et c'est incontestablement d'après lui que toutes les applications sont résultées. Mais, nous pourrions tout aussi bien nous demander si le bon sens populaire ne doit pas être considéré comme le premier et le véritable inventeur. L'esprit populaire quel auteur anonyme! Le bon sens fait des découvertes remarquables, sans qu'il y ait revendication de paternité. Et à quelle date fort ancienne peut-être ne faudrait-il pas faire remonter l'invention? En effet, Mayer lui-même raconte comment il a été amené à faire sa découverte. C'est lorsqu'il était lui-même matelot sur un navire hollandais, le *JAVA*, (Mayer jeune avait été considéré comme un mauvais sujet, un bon à rien, exclu des écoles et, foute de mieux, s'était fait mousse) qu'il entendit après un orage, les matelots faire une étrange réflexion. Ils citèrent un dicton que nous pourrions ainsi traduire: La mer est toujours notablement plus chaude après une violente tempête. Or, cette affirmation était en opposition avec les connaissances physiques de l'époque. D'après ce que l'on croyait alors, la mer aurait dû être plus froide. Il y avait donc opposition entre la science de ce moment et le dicton populaire. Mayer en fut frappé. Il fit des observations et constata que les matelots avaient raison contre les savants. La sagesse populaire avait donc atteint une connaissance plus précise que le monde savant. Mayer chercha à expliquer cette constatation et c'est ce qui l'amena à formuler sa loi, base de la thermodynamique. Evidemment, si les matelots, par tradition, s'étaient transmis une constatation juste, ils ne s'étaient jamais souciés de l'expliquer scientifiquement et eussent été incapables d'en envisager les applications pratiques. Mais il n'en reste pas moins que le fait fut trouvé par eux, où? quand? par qui? Retenons-en cette conclusion: il peut y avoir plus de vérité dans un dicton que dans un traité scientifique, mais une vérité qui nous échappe. Ajoutons que Mayer eut toutes les peines du monde à faire accepter ses idées par le monde savant. Ignorants ou instruits, riches ou pauvres, les hommes ont les mêmes travers.

EXPERIMENTATION ET ESPRIT SYSTEMATIQUE —

A notre époque, le critère pour donner ou non à un travail une valeur scientifique, c'est l'expérience. Est scientifique, ce qui peut se démontrer par une expérience. N'est pas scientifique ce qui

résulte de l'esprit de système, de la simple observation ou du raisonnement. Cet étalon de valeur est faux. Les exemples où, sans expérimentation des découvertes étaient exactes, sont nombreux. En voici un exemple. Pythagore est arrivé, en se laissant guider par des considérations métaphysiques, à fixer la longueur des cordes des instruments de musique, afin de respecter les intervalles musicaux. C'est ce que l'on appelle la gamme pythagoricienne. Elle est abandonnée aujourd'hui pour la gamme dite harmonique, établie par expérience, par des rapports numériques, calculés d'après des données physiques. Or un savant, M. Mercadier, a soumis au contrôle les deux gammes, et par des procédés rigoureusement minutieux, il a prouvé que la gamme de Pythagore convenait mieux que la gamme savante pour représenter les intervalles, employés par les musiciens dans l'exécution des mélodies. Le simple esprit systématique, bien conduit, n'est pas un obstacle à la découverte de la vérité scientifique, et dans certains cas, il peut même valoir davantage.

A PROPOS DE L'ŒUVRE DE SIMON STEVIN. —

L'œuvre des savants laisse des traces dans le souvenir du public, non par l'essentiel de leurs travaux mais par ce qu'ils peuvent avoir de spectaculaire. Dans *l'Esprit Légendaire*, nous avons montré l'opinion manifestant son admiration au professeur Picard, premier excursionniste dans la stratosphère, non en raison de l'objectif scientifique qui avait nécessité cet appareillage sensationnel, mais uniquement parce qu'il avait battu le record de la hauteur. Il en fut de même au XVI^e siècle de Simon Stévin, dont l'œuvre mathématique est considérée comme géniale par les spécialistes. Il avait formulé, nous l'avons dit ailleurs, l'établissement d'un système métrique décimal, la théorie du plan incliné, un théorème sur la composition des forces, des travaux originaux sur l'hydrostatique, résolu définitivement l'équation du second degré, une méthode de résolution des équations par approximations successives, créé la géologie, bref, une œuvre considérable. De tout cela l'opinion ne s'inquiète nullement. Mais comme il avait fabriqué aussi pour le prince d'Orange, Maurice de Nassau, un char à voile, transportant 28 personnes, son nom fut connu et célèbre. Ce char faisait des trajets le long du littoral, aux alentours de Scheveninghe, avec les invités de marque du prince, et la foule assistait naturellement à ces spectacles. Il ne faut jamais espérer voir l'opinion publique avoir pour les savants et pour leurs œuvres une équitable considération.

Des siècles, des millénaires même avant Simon Stévin, des chars à voile avaient été construits déjà par les Chinois et par les Égyptiens. Il est possible que Simon Stévin ait eu connaissance des chars à voile chinois. Ils étaient encore en usage de son temps,

et il peut en avoir été informé par des navigateurs. Mais les Chinois ni lui ne devaient connaître les chars égyptiens.

MANQUE D'ADAPTATION. — Quand l'homme fait une invention, il ne peut prévoir d'emblée son développement. Il l'adapte d'abord à ce qu'il a l'habitude de voir ou de pratiquer. Par exemple lorsque l'homme a inventé le chemin de fer il n'a pas prévu son développement. Il n'a pas su donner tout de suite au matériel roulant, à la voie, le dispositif le mieux approprié à ce genre de locomotion. Il a donné à l'essieu des wagons la même largeur qu'aux essieux des diligences, d'où un écartement insuffisant des rails. Cela a rendu impossibles les grandes vitesses. Pour y atteindre il a fallu perfectionner sans cesse les locomotives.

Quand aux premiers wagons, eux aussi avaient la ligne des véhicules routiers: diligences, herlines, etc. Les wagons royaux sont encore désignés par les mots herlines royales.

Quand on a découvert l'automobile on a commis les mêmes fautes. Au début, une auto ressemblait à un fiacre ou à un coupé. On se contenta de mettre devant, là où somme toute se trouvoit auparavant le cheval, le moteur qui le remplaçait.

Nous pourrions encore citer le cornet des postillons de jadis qui reste l'emblème des administrations postales. Rien de plus anachronique que de voir ce cornet, ce vieux symbole, peint sur les rapides voitures postales de ces administrations, sur leurs autos ou sur leurs wagons, et même sur les boîtes postales et les képis des facteurs.

Ces réflexions qui semblent ne rien avoir de folklorique ont toutefois avec le folklore ce rapport que ces façons de procéder sont identiques à celles rencontrées dans les faits relevant de cette science.

L'homme fonctionne d'ailleurs partout mentalement de la même façon. Aux Indes, à Ceylan, jadis, toutes les habitations étaient en bois. Il y avait une architecture du bois. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. On construit en matériaux durables mais les formes du bois survivent dans la pierre.

Mais la disparition de la malle poste n'est pas tellement ancienne que nous ne puissions facilement expliquer sa signification. Parmi les symboles plus anciens, (comme celui de l'infini cité précédemment), nous ne pouvons plus guère expliquer leur signification originelle. Nous les employons automatiquement en leur donnant un sens en rapport avec nos conceptions actuelles. Si on nous en dit leur valeur primitive, c'est à grand peine que nous emboîtons notre esprit dans la conception dont ils étaient l'évocation. Nous ne saisissons plus le rapport entre l'idée et son image symbolique.

Albert MARINUS.

Un Plaidoyer pour la Magie, la Philosophie ou le Droit ?

EMILE POSSOZ

Dans le tome XX du *Folklore Brabançon*, M. Albert Marinus rompt une lance pour ce qu'il appelle : *mœurs, usages, coutumes, traditions*, contre ce qu'il nomme institutions.

Pour lui, sans doute, le fond du droit est dans les premières et la forme propre elle-même est dans l'institution.

Si telle est sa pensée, elle est on ne peut plus juste.

Il distingue d'une part les institutions, déjà formées, et d'autre part, les mœurs, qui sont en train de les former ou qui n'en formeront jamais. Pour lui, usages ni coutumes ne sont déjà coulés en forme d'institution. Il distingue pourtant déjà juridique, mais non encore érigée en loi, si ce n'est elle aussi localement.

En folkloriste, il croit qu'au lieu de porter tout l'effort de la recherche sur les institutions des peuples et mépriser leurs mœurs, il faudrait au contraire faire porter l'attention du chercheur sur ce qui est resté plus près de la psychologie, plus encore dans le devenir, moins socialement fixé.

Centrer sur le stade des mœurs, comme il le dit, le travail folklorique, ce sera selon nous faire découvrir la magie.

Pourtant, selon nous, les mœurs primitives, qui sont l'objet même du folklore, qui forment le soubassement des nôtres, qui sont à l'origine de ce qui est resté traditionnel et périmé chez nous, ces mœurs, dis-je, forment, selon nous, un complexe juridico-métaphysique, un tout non encore dissocié, non encore analysé, non encore bien séparé en deux parts, chez nos ancêtres, chez les peuples qu'on peut nommer claniques.

Et cette métaphysique primitive, impliquée dans les institutions claniques, que nous retrouvons encore si vivace chez les plus primitifs des hommes encore vivants, est entachée de ce défaut que nous nommons magique. Défaut de vérité par excès de généralisation. Abstraction excessive des fonctions de père, par laquelle la causalité, reconnue dans le droit clanique, se porte uniquement sur des origines et des causes paternelles, sur des effets fraternels ou filiaux, pour tous les êtres, pour tous les faits de la nature.

Ainsi, les mœurs, non encore coulées en institutions, mais déjà en voie d'en produire, restent surtout le domaine métaphysique, fondement du droit clanique, domaine de la magie, domaine d'un monde mythique, fabuleux, imaginaire, créé pour les besoins de ces paterfamilias qui règnent sur les peuples primitifs.

« A notre avis, les actes humains accomplis en vertu des prescriptions diffusées des mœurs ont une utilité sociale plus grande, générale et non occasionnelle; elles constituent de meilleurs instruments de cohésion sociale, soudent mieux, cimentent davantage les individus les uns aux autres. On n'a plus besoin de les imposer, chacun s'y plie soi-même, de bonne volonté, inconsciemment parfois. Ne répondent-elles pas avec plus de force aux objectifs primordiaux de tout groupe: perdurer dans l'ordre et la sécurité? »

Cet éloge de la philosophie, par M. Marinus, s'applique fort nettement à la magie chez les primitifs, à tout leur système philosophique, à leur métaphysique faite de liens paternels, à leur cosmologie peuplée de pères, que tant de médissances d'étrangers ont fait nommer leurs dieux, à leurs idées juridiques normatives qui forment les premiers principes de leur vie sociale et intellectuelle.

Car, pour M. Marinus, « La vie sociale vise à maintenir agglutinés les individus faisant partie d'un groupe. Tout groupe vise à se maintenir, à perdurer, et à cette fin il doit se protéger contre tous les facteurs de désintégration, intérieurs et extérieurs. Mœurs et institutions collaborent à cette tâche. Telle est leur fonction. »

Et en effet, chez les peuples primitifs et claniques, l'idéal de vie est la perpétuation de la vie, de la famille, du clan tout entier et tout au moins d'une lignée privilégiée, autour de laquelle se meut tout un peuple, grand ou petit. La paternité, qui forme ce lien, cette lignée, est dès lors le but et l'idéal auquel tout homme veut atteindre. Le droit et la vie sociale institutionnelle sont dès lors aussi affaire d'hommes, moins souvent de femmes.

A la philosophie et à la « magie » primitives il faut donc laisser la première place.

« Contrairement à l'opinion courante et à celle des spécialistes, dit M. Marinus, nous attribuons une importance plus grande aux mœurs qu'aux institutions. Le caractère de forte contraignante de ces dernières, de subordination plus grande, n'est pas un indice de plus grande importance. »

Aussi conçoit-on que chez les primitifs, le rôle des idées métaphysiques ou magiques soit plus contraignant que celui des simples règles de droit; en effet, les premières décident des classifications premières entre les idées, de la forme que prennent les pensées sur la destinée humaine, personnelle à chacun.

Ce sont là les premiers principes. « Ceux-là, pour en imposer l'observance, il n'y a pas besoin de promulguer des lois, de prévoir des sanctions pénales. Le fait seul que des sanctions diffuses suffisent, ne doit-il pas logiquement nous amener à conclure à leur supériorité de valeur? »

La philosophie clanique est passée dans les mœurs et le

droit à la manière d'une éthique, non pas tant par une morale proprement dite de la volonté mais par son prestige d'idée organisatrice de la famille, du clan et du monde. L'univers des primitifs est anthropomorphique, et même patrimorphique. Il est centré en toutes choses sur le paterfamilias, celui-là même dont le droit de la Rome antique nous montre toute la valeur juridique.

Mais, en constatant cela, les ethnologues de l'avenir, auront surtout étudié l'institution juridique; et malgré cela, l'éloge que fait M. Marinus de la métaphysique, sans peut-être la nommer, reste conserver toute sa valeur scientifique.

E. POSSOZ.

On n'est jamais absolument d'accord. Nous aurions certaines remarques à faire au sujet de cette note, quelques mises au point précisant notre propre pensée. Mais ce qui est essentiel c'est que les tendances des conceptions soient orientées de même. Le temps évince les détails.

M. POSSOZ a passé une longue partie de sa vie au Congo et s'y est livré sans arrêt à l'étude des mœurs des noirs, sans se préoccuper des moyens classiques employés par les ethnologues. Il a observé les nègres, dans leurs actions individuelles et sociales autrement qu'on ne le fait d'habitude. Son travail, vite épuisé, sur les organisations claniques en fait foi. Il est parti à zéro, sans aucune idée a priori et il a vu autre chose. Il n'est d'ailleurs pas le seul à s'être dégagé des règles courantes en la matière. Citons entre autres, le P. TEMPELS. C'est le deuxième colonial qui tient à nous marquer son accord sur l'orientation de nos conceptions générales relatives à la psycho-sociologie. Or, nos idées nous les avons dégagées en observant le Folklore, c'est-à-dire des traits de mœurs de civilisés; tandis que ces coloniaux y arrivent en observant les populations équatoriales. Cette rencontre de personnes qui ont exploré des domaines différents, sans se concerter, peut-être qualifiée d'heureuse, car elle confirme singulièrement diverses conclusions: unité de fonctionnement entre tous les peuples, écart mental et social moins grand que nous ne l'imaginons entre primitifs et civilisés; importance considérable du Folklore pour la compréhension des mécanismes mentaux; nécessité absolue d'entreprendre l'étude comparée de tous les peuples par des enquêtes menées sur des bases semblables, autres que celles adoptées jusqu'à présent. Indépendamment de connaissances scientifiques que l'on acquerrait et qui sont notre objectif, l'importance de ces enquêtes serait d'ordre pratique. Elles aideraient à mieux comprendre la mentalité noire et éviteraient bien des maladroites dans la gestion de ces territoires, maladroites pouvant avoir pour conséquence la disparition de leurs populations.

A. M.

Bibliographie

Marcel VAN HAMME. — *Les Environs de Bruxelles*. 98 pages illustrées + cartes. Edit. : Office de Publicité. Bruxelles 1950.

On peut considérer cet ouvrage comme faisant suite à celui du même auteur : *Promenades dans le Passé*, consacré à Bruxelles (v. « Folklore Brabançon, n° 125 »).

Au cours de dix itinéraires l'auteur nous fait voir tout ce que le touriste instruit peut admirer dans la grande banlieue bruxelloise. Le tout enveloppé dans de discrets commentaires historiques. Ouvrage tout à fait à recommander au promeneur tenant à donner quand même à ses évasions un intérêt intellectuel.

E. PITON. — *En Hesbaye*. 156 p. Imprimé chez Duculot à Gembloux. 1948.

Trois belles études : 1) La lèpre; 2) Les vignobles; 3) Le glissement de la frontière linguistique du XIII^e siècle à nos jours. La Hesbaye couvrant à la fois des parties du Brabant, du Namurois et de la province de Liège, de nombreuses communes brabançonnes du S. E. sont intéressées à ce travail.

Elisée LEGROS. — *La Frontière des Dialectes romans en Belgique*. Ed. Commission Nat. de Toponymie et de Dialectologie. 116 p. 1948.

Comme dans l'ouvrage précédent, la situation des communes du Brabant Wallon est envisagée dans ce travail, notamment celles proches de la frontière linguistique. L'ouvrage se recommande par ses qualités scientifiques. Il est accompagné d'une carte linguistique dressée par le Musée de la Vie Wallonne.

Willy BAL. — *Lexique du parler de Jambiaux*. 276 p. + dessins. Edit. : Commission Nationale de Toponymie et de Dialectologie. 1949.

La mode de ces lexiques locaux et régionaux se répond, utilement du reste. Il était grand temps que l'on se mit à inventorier ces parlers particuliers. Indépendamment du glossaire proprement dit, l'ouvrage est accompagné de nombreux commentaires bien classés.

Fr. VICTOR. — *Pour apprendre à découvrir ton pays.* 80 p. Edit. Casterman, Tournai 1940.

Petit ouvrage paru dans la *Bibliothèque des Etudiantines* (n° 2), série « Loisirs de l'Etudiant ». Il indique tout ce que le regard peut observer de curieux dans les endroits où l'étudiant se rend en vacance et indique le moyen d'observer intelligemment. Une large place est faite à ce qui relève du Folklore. Bien des touristes ayant passé l'âge d'étudiant peuvent y puiser d'utiles conseils.

Albert MARINUS. — *Le Folklore Belge. 3^e Volume.* Edit. : Brepols, Turnhout.

Répondant à plusieurs demandes nous adressées à la suite de la notice parue dans le *Folklore Brabançon*, n° 123, nous informons nos lecteurs que le 3^e volume de cet ouvrage sortira de presse vraisemblablement au mois d'octobre.

Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie. 388 p. 1949. Prix : 150 fr.

Rappelons que cette commission composée de deux sections, l'une française, l'autre flamande, publie chaque année un volumineux bulletin composé moitié, moitié, d'études en français et en néerlandais et d'une importante bibliographie des travaux de toponymie et de dialectologie publiés dans le pays dans l'année en cours. S'il n'y a pas, dans ce Bulletin, d'études folkloriques, de fréquentes incursions sont faites par nécessité dans ce domaine et le folkloriste ne manquera pas d'y trouver des indications utiles pour sa propre matière.

Bulletin de la Société Royale « Le Vieux Liège ». n° 87, mars-avril 1950. Quai de l'Ourthe, 25, Liège.

Dans ce fascicule, on lit un article de François Baie, qui intéresse nos lecteurs spécialistes en hagiographie. Il est consacré à Jean Herbert, suré de Fexhe Sins, présenté comme hagiographe de Saint-Remacle. La revue continue ses notes sur les noms patronymiques Herbillon.

Bulletin de l'Association pour la Défense de l'Ourthe et de ses affluents. 36, rue des Eburons, Liège.

Cette publication continue avec vaillance sa campagne pour la protection des sites dans le bassin de l'Ourthe. Le n° 142 du premier trimestre de 1950 s'élève contre les projets qui réapparaissent de créer des barrages le long de la rivière et contre ce que la rédaction appelle la poteaumanie. Elle jette un cri d'alarme contre les dévastations commises dans le domaine de Sainte-Ode et notamment la destruction des remparts du refuge celtique qui s'y trouvaient. Sous forme de dix commandements, Mr. Grandal de Verviers, dicte aux touristes leur comportement et les invite à respecter sites, monuments, arbres, fleurs, insectes et oiseaux. L'éducation du touriste belge reste entièrement à faire. Au point que les amis de la nature en viennent à regretter le développement du tourisme.

Folklore : Stavelot-Malmédy. 96 p. édité par la Société Malmédy Folklore. 1949. Secr. : M. Xhayel, 24, rue de France, Verviers. Prix : 65 fr.

Ce copieux fascicule constitue le T. XIII, des publications de la vaillante société de Folklore de cette région redimée. Au sommaire on lit les noms de collaborateurs ayant acquis, chacun dans leur domaine, une réputation méritée. Les Belges devraient avoir la curiosité de mieux connaître ce coin de pays où s'interpénètrent deux civilisations. Ils apprendraient à dégager les sources profondes de l'influence wallonne et l'intensité variable de celle-ci suivant les régions.

Namurcum. Chronique de la Société Archéologique de Namur. 1948.

Indépendamment de ses articles archéologiques, préhistoriques, protohistoriques et historiques, dans le recueil des chroniques de l'année 1948, on en trouve une susceptible d'intéresser davantage les folkloristes, c'est celle de F. Courtroy sur l'exécution d'une sorcière à Vencimont en 1591.

Les Questions liturgiques et paroissiales. 31^e année. 1950. Edit. Abbaye du Mont César, Louvain.

Au sommaire du n° 2 (mars-avril) le folkloriste trouve un article de G. MALHERBE sur les Rites du Moyen-Age pour le dimanche des Rameaux.

FL. VANACKER. — *Syntaxis van het Aalsters Dialect*. Edit. Koninkl. Com. v. Toponymie en Dialectologie. 138 p. 1948.

Les contacts linguistiques entre la région d'Alost et les territoires du Brabant N.O. ont été si étroits que les habitants de ce coin de notre province trouveront intérêt à la lecture de cet ouvrage. Notons le développement pris en Belgique par l'étude non seulement des glossaires locaux ou particuliers mais aussi celle des formes du langage.

Jan de Schuyter, *Zestig Jaar. Verslag der feestelijkheden*. 1950.

En souvenir de ce folkloriste, une petite plaquette a été publiée contenant de K. C. Pecters, un exposé des travaux de l'auteur, de P. De Keyser une étude sur le théâtre des marionnettes en général (*Het Poppenspel in het Algemeen*); de J. Gessler sur les marionnettes au Pays de Cocagne, ou des paresseux divisions-nous (*Marionnetten uit het Luitlekkerland*), de De Roover sur les marionnettes et l'art (*Poppenspel en Kunst*).

J. LAUWERYS. — *De Leenboeken van het Land van Hoogstraten*. 224 p. 1949 (Hoogstraten Oudheidkundige Kring).

L'Annuaire du Cercle Archéologique d'Hoogstraten pour l'année 1949. (H.O.K.) est consacré à une étude de Lauwerys sur les biens de la région donnés en vassalité et en tenure et aux registres les décrivant.

Eigen Schaon. De Brabander. 33^e année, n° 7, juillet 1950.

Le fascicule de ce mois contient la suite de l'iconographie du Brabant par A. Verbouw. Cette partie est consacrée au canton de Léau. Citons encore comme ayant un intérêt folklorique l'article de Frans Borgera sur les mythes et légendes de Geelbetz (*Sagen en Legenden*).

V. KRAEMER. — *Les maladies désignées par le nom d'un Saint*. (Helsingfors. I vol. in 8° 155 pp. Mk. 300).

Le titre de ce remarquable ouvrage indique clairement le sujet traité, avec une abondance qui plaira aux plus exigeants, romaniastes, folkloristes et plus spécialement hagiographes.

Tous les lecteurs connaissent le mal de Saint-Antoine, le mal de Saint-Jean-Baptiste, ne fût-ce que par le célèbre dessin de Breughel l'Ancien. Nous ignorions, avant le relevé exhaustif, le nombre respectable des maladies désignées par le nom d'un saint. L'auteur

en a énuméré une cinquantaine et reproduit pour chacune d'elles, les sources littéraires ou bien les textes empruntés aux glossaires de Du Cange, Cotgrave, Oudin, Nicot et La Curne de Sainte-Palaye, sans négliger le Godefroy, source féconde. Les nombreuses monographies hagiographiques comprennent dix pages en petit texte ce qui permet d'apprécier la documentation rarement prise en défaut où ne manque que la dissertation de J. Schützer, *Herkunft und Gestaltung französischer Heiligennamen* (Münster, 1905). Comme Belge, j'ai déploré l'absence du P. H. Delchaye, le maître incontesté des Bollandistes, auquel *Le Folklore Brabançon* vient de consacrer une notice émue (XX, p. 250); de R. de Warsage, spécialiste du Folklore médical, auquel nous devons un *Essai d'une hagiographie populaire wallonne* (ib. XIV, p. 211), et du folkloriste aversois Em. H. van Heerde, dont l'ouvrage capital sur *Les Drapelets de pèlerinage* est admirable tant par les illustrations que par les notices historico-folkloriques.

Sans relever les coquilles de la part d'un étranger, moriant avec une certaine aisance la langue d'Eustache Deschamps, on se contentera de signaler l'erreur onomastique dans le nom erroné de Sigebert Gemblar (p. 15) et le caractère sacerdotal dont est revêtu le « Père Saintyves » (p. 44).

Je regrette que, poussé par le principe du moindre effort, l'auteur se soit contenté de citer l'ouvrage de Huizinga, traduit dans toutes les langues (*Herbst des Mittelalters*) au lieu de renvoyer directement aux Colloques d'Erasmus (*Exequium Sesephicæ*, p. 620 dans l'édition Elzevirienne de 1636); on voudrait connaître également la provenance directe de cette curieuse oraison espagnole de sainte Apolline, ou la Sainte Vierge jure par l'Étoile de Vénus, citée d'après Ch. Nizard, *Les livres populaires*, ce qui en l'occurrence, ne constitue pas une référence sérieuse.

Le chap. III (p. 131-134) est consacré aux « maux portant des noms de saints imaginaires ». Il pourrait être plus touffu par exemple: J. Segond rappelle que de nos jours, sainte Marche est priée dans l'Eglise de Chérencé-le-Roussel par les maçons qui demandent à cette sainte d'assurer la marche rapide de leurs bébés.

En pays wallon, nous connaissons, grâce à R. de Warsage, saint Gate, saint Stamp et sainte Wemèle. En pays flamand, on est allé plus loin dans le processus onomastique: le nom du saint est complètement remplacé par le nom de la maladie. Quant à l'ouvrage que nous avons signalé, il ne mérite dans son ensemble et pour ses qualités que des éloges, abstraction faite de quelques critiques qui s'imposaient.

Jean GESSLER

Revue trimestrielle d'Etudes linguistiques folkloriques et toponymiques. N° 29-30, 8^e année 1949. Institut Grand-Ducal. Section de folklore.

Ce double fascicule est surtout de caractère linguistique et anthroponymique. Les études relatives à l'origine des prénoms et des noms de famille ne peuvent souvent pas aboutir si le spécialiste ne prend pas contact avec le domaine folklorique. Tout en reconnaissant l'intérêt des travaux cherchant à déterminer les aires géographiques, nous regrettons peut-être que la vogue, de mode à cet égard, fasse un peu trop perdre de vue l'objectif des études de ce genre c'est-à-dire le mécanisme même du langage.

Nouvelles revues des Traditions populaires. N° 5, nov.-déc. 1949.

A la fois métropolitaine et coloniale, cette revue contient des études variées quant aux sujets et aux territoires. Nous ne donnerons pas la nomenclature de celles publiées dans ce fascicule. Nous en retiendrons deux, non avec l'intention de diminuer le mérite des autres mais afin d'attirer l'attention sur deux points :

1) Dubouloz-Laffin, nous entretient de la *Météorologie populaire de l'île de Djerba* (Tunisie) et cette lecture fait apparaître les similitudes de fonctionnement de l'esprit humain (dit populaire) en tout point de l'espace.

2) Géo Charles : *Poésies, Chants, Incantations, Prières des Noirs américains*, fait apparaître les influences de la culture blanche sur la culture nègre et à la réflexion, non à la rédaction, nous révèle bien des faits intéressants.

Journal of the International Folk Music Council. Vol. II 1950 (prix : 10 sh.).

Donne des résumés substantiels des Rapports présentés au Congrès International de la Musique Populaire de Venise, en septembre 1949 à l'occasion du Festival International de la Danse Populaire. Au sommaire aussi une note de Ernest Closson sur la *Chanson populaire en Belgique*.

Bibliographie Internationale des Arts et des Traditions populaires, éditée par la C. I. A. P. avec le concours de l'UNESCO. Bâle 1949.

Le fascicule 125 du *Folklore Brabançon* annonçait la parution prochaine de cette Bibliographie. Elle vient de paraître, continuant celle de John Meier et de Hoffmann Krager d'avant la guerre. La rédaction est assurée maintenant par Paul Geiger, président de la section de Bibliographie de la Commission Internationale des Arts et des Traditions Populaires. Cet ouvrage appartient à la série des Bibliographies publiées sous les auspices du Conseil International de la Philosophie et des Sciences Humaines.

Le Mouvement Folklorique

LE FOLKLORE A L'UNIVERSITE DE LIEGE. — La Faculté de Philosophie et Lettres de cette Université vient de décider la création d'un cours de Folklore. Elle a proposé Mr. Elisée Legros pour occuper la chaire. Le Folklore est donc enseigné maintenant à Gand, Liège et Louvain.

CONGRES INTERNATIONAL DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES. — Sous le patronage de l'UNESCO, du Conseil International de la Philosophie et des Sciences humaines, du Gouvernement Suédois et de la Ville de Stockholm, de grandes assises de Folklore auront lieu dans cette ville en septembre 1951, organisées par la Commission Internationale des Arts et Traditions Populaires. Il serait souhaitable de voir un grand nombre de folkloristes belges y assister. Ils se sont tenus jusqu'à présent trop à l'écart de ces réunions internationales.

CONSEIL INTERNATIONAL DE LA MUSIQUE POPULAIRE. — Le Comité de ce Conseil s'est réuni à Paris, au Palais de Chaillot, Musée des Arts et Traditions Populaires du 3 au 7 juin. Il a entre autres décisions adopté un projet de texte pour un Manuel à l'usage des collecteurs de chansons populaires. Il a décidé d'organiser le prochain festival de danses populaires à Londres en 1952. La question des droits d'auteurs pour les chansons populaires n'a été abordée.

MUSEE ARCHEOLOGIQUE DE MALINES. — Ce Musée vient de rouvrir ses portes. Rappelons qu'il est situé Hof van Busleyden, propriété ayant appartenu à cette famille célèbre, contemporaine d'Erasmus et que le Collège des Trois Langues de l'Université de Louvain, créé sur l'initiative d'Erasmus, a bénéficié d'un immeuble offert par un membre de cette famille pour y installer son enseignement.

Enfin un récent événement a donné à ce Musée une autre célébrité. C'est là que fut volé, adroitement, puis restitué, le pent Op-Sinjoorke. Il serait d'ailleurs question de créer à Malines un Musée spécial pour le Folklore. C'est dans la logique des choses. Le Folklore ne peut continuer à se confondre avec la littérature ou avec les Beaux-Arts. Il n'est pas à sa place dans un musée de ce genre.

MUSEE ARCHEOLOGIQUE DE NAMUR — Installé dans l'ancienne boucherie, monument très caractéristique de l'architecture mosane, mais très mal situé à proximité du pont de Sambre, ce Musée avait heureusement été vidé de ses collections pendant la guerre blanche. Le local vient d'être restauré et les pièces viennent d'y rentrer. Il a été procédé solennellement à la réouverture dimanche 23 avril. On doit se réjouir des nouvelles installations, du nouveau matériel d'exposition, du nouveau mode de présentation. C'est parfait.

UN JEU A WOLUWE-SAINT-LAMBERT. — La mode des spectacles théâtraux en plein air, évoquant l'un ou l'autre épisode de l'histoire locale ou quelque personnage fameux ou fabuleux s'étend. C'est un peu un retour au théâtre antique, un retour aussi au théâtre religieux du Moyen-Age, car ces « jeux » sont souvent inspirés par des légendes pieuses.

A Woluwé-Saint-Lambert, un groupe, assuré de l'appui de l'Administration communale, vient de mettre à l'étude la création d'un jeu de Marie-la-Misérable (disons plutôt la malheureuse).

On semble vouloir donner à cette création un grand caractère artistique, susceptible d'attirer une foule de spectateurs, amateurs de bonne musique.

LE JEU DE BEERSEL. — L'an dernier dans la cour du château reconstruit, un jeu « Yolande de Beersel » avait obtenu un très grand succès. On vient cette année de récidiver par la présentation d'un nouveau jeu : « Le Prisonnier de Beersel ». Il attire également la foule quand le temps s'y prête. Des moyens de transport assurent un retour facile aux spectateurs. Il importe toutefois que nous fassions une remarque. Les costumes portés par les personnages, et bien d'autres accessoires ne coïncident pas du tout avec l'époque où se déroule le drame. Si les manifestations de ce genre, très suggestives et très éducatives, sont à encourager, il importe que les organisateurs se montrent fort scrupuleux dans les reconstitutions.

NOUVEAUX GEANTS. — Les villes de Nivelles, Wavre, Braine-le-Comte, viennent de reconstruire leurs géants, détruits ou trop endommagés par la guerre. Ath a complété sa magnifique série en y ajoutant un cheval Bayard. Il est question à Namur, de créer également un cheval Bayard. Parmi les localités où il n'y avait pas de géants, citons Bruges, Wépion, Saint-Trond qui viennent de s'en donner.

Dans le « *Folklore Belge* », 3^e volume (en impression) un chapitre important sera consacré à cette question des géants.